00100376

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES

POSTHUMES

DE

100376

FREDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME IX.

LIBRARY

A BERLIN:
Et se trouve à LONDRES
CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.
1789.

00100376

TABLE DES MATIÈRES.

TOME IX.

ELOGE de M. Jordan - - - - - - 1

Lettres du Roi de Prusse & de M. Jordan - - - 11

Lettres du Roi de Prusse & de la Marquise du Châtelet 295

Lettres du Roi de Prusse & de M. de Fontenelle 236

Lettres du Roi de Prusse & de M. Rollin - - - 273

Lettre du Roi de Prusse à M. Algarotti - - - 391

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET

M. JORDAN.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. JORDAN.

ÉLOGE DE M. JORDAN.

CHARLES-ÉTIENNE JORDAN nâquit à Berlin le 27 Août 1700, d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son père, qui avait quitté sa patrie pour la religion, cônservait ce zèle ardent, qui, occupé entièrement à satisfaire le ciel, ne juge pas toujours avec impartialité & justesse des affaires de ce monde. Il avait destiné les trois aînés de ses fils au négoce, & il voua le cadet à l'église sans consulter son inclination & ses talens.

Le jeune Jordan avait une grande passion pour les lettres & pour l'étude: il dévorait avec avidité tous les livres qui lui tombaient entre les mains, suivant ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies chacun à un coin particulier. Son père y

fut trompé, & crut que, qui dit un homme de lettres, dit un miniſtre ou un théologien. Il envoya ſon fils étudier à Magdebourg, ſous la direction de ſon oncle, qui était prêtre en cette ville. L'année 1719, il ſe rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles Profeſſeurs en philoſophie, en éloquence & en théologie. Après qu'il ſe fut approprié les tréſors de Genève, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, il vola à Lauſanne pour y puiſer de nouvelles connaiſſances dans de nouvelles ſources.

De retour à Berlin en 1721, il fut connu de M. de la Croze qui l'inſtruiſit par amitié, tant dans les langues que dans les lettres. Il continua enſuite ſes études en théologie par déférence pour les volontés de ſon père, & après avoir paſſé par les degrés qui précèdent le miniſtère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite égliſe de Potzlow, village ſitué dans une des Marches.

La jeuneſſe de M. Jordan, la vivacité de ſon eſprit, & ſa paſſion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent ſentir la grandeur du ſacrifice qu'il feſait à ſon père. Pour l'en conſoler, on le paſſa du village où il était à Prentzlow en 1727. Prentzlow était une ſphère bien étroite pour M. Jordan. C'était un genet d'Eſpagne devant le ſoc d'une charrue. Son application & l'étendue de ſa mémoire l'avaient mis en peu de temps au bout de ſa bibliothèque.

Un homme de ſon âge ne pouvait ni ne devait ſe reſtreindre à ne converſer qu'avec les morts ; il

devait goûter la ſociété des vivans. C'eſt ce qui l'engagea à épouſer une perſonne dans laquelle il rencontrait les talens ſi rares, de la beauté, de l'eſprit, & de la ſageſſe : c'était Suſanne Perrault, de laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même eſprit qui donne le goût des ſciences, porte ceux qui l'ont, à remplir exactement leurs devoirs. Plus le jugement eſt ſûr, les idées claires, le raiſonnement conſéquent, plus l'homme eſt porté à s'acquitter ſans reproche de l'emploi, tel qu'il ſoit, qu'il doit remplir. M. Jordan agit ainſi : y avait-il quelque méſintelligence dans le troupeau dont il était paſteur, c'était lui qui portait les paroles de paix, & qui travaillait avec une activité infatigable à réconcilier les eſprits. Y avait-il des perſonnes affligées, c'était M. Jordan qui les conſolait, qui abandonnait ſon étude, ſa femme & tout ce qu'il avait de plus cher, pour rendre le repos & la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée, & le peu de force qu'ils avaient ſur eux-mêmes en avait privés. Y avait-il quelques malades ou quelques mourants, fuſſent-ils même de cette eſpèce humaine mépriſée par l'aviliſſement des emplois dans leſquels elle vit, c'était encore M. Jordan, dont le cœur compâtiſſant & tendre aſſiſtait dans leurs dernières heures ces perſonnes qui loin de lui auraient ſouffert ſans ſecours, & ſeraient mortes ſans conſolation.

Un caractère ſi véritable, cette bonté de cœur qui ne ſe démentait jamais, ce fond de charité inépuiſable,

en un mot, toutes les bonnes qualités de M. Jordan, le firent aimer & respecter de tous ces Français, que la révocation de l'édit de Nantes avait établis à Prentzlow : s'il prit part à leur affliction & à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa femme qu'il perdit au mois de Mars de l'année 1732. La vivacité de son tempérament & la force avec laquelle les passions règnent dans l'ame de la jeunesse, ne permirent pas à M. Jordan de souffrir cette perte avec une constance stoïque. Vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raisons de la faiblesse des autres, mais qui nous laisse tomber les armes des mains quand il s'agit de nous-mêmes, le chagrin & la douleur le rongeaient ; sa santé en fut altérée si considérablement qu'il eut des attaques réitérées de crachement de sang, qui manquèrent de le rendre aux cendres de son épouse. Sa maladie dégénéra en mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les emplois du ministère, & pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude & du repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, rouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé par les mains de la constance & de la fidélité : les distractions & le temps ont seuls le droit de les guérir.

Ces considérations jointes aux instances de ses pa-

rens, déterminèrent M. Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à se donner le spectacle de la scène mobile du monde. Son esprit porté à la philosophie & à l'étude, lui fit tourner ce voyage entièrement du côté de la littérature. Il ne se borna point à voir des palais, à contempler des édifices, à se rendre spectateur de diverses cérémonies, d'une pratique différente de celle de ce pays; unique fruit que la légéreté & le peu de discernement de la plupart de la jeunesse recueille de ses voyages. Car, en effet, quel usage peut-on tirer de l'inspection locale de ces ouvrages qui sont le produit de l'opulence, & souvent de la prodigalité? Il ne se fixa qu'à connaître ces grands hommes, dont l'esprit étendu, l'élévation du génie & l'érudition, font l'honneur de leur patrie & de leur siècle. Je ne vous tracerai point le nom de s'Gravesand, de Muschenbroch; des Voltaire, des Fontenelle, des Dubos, des Clarcke, des Pope, des le Moivre, & de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la briéveté: ce furent ces hommes célèbres que M. Jordan voulut voir & qu'il était digne de connaître. C'était ainsi que les Romains voyageaient autrefois en Grèce & sur-tout à Athènes, pour se former l'esprit & le goût dans ce pays, qui était alors le berceau des arts, & l'asyle des talens. Il satisfesait sa curiosité: c'était peu pour lui; il voulut encore contenter ses sentimens: il composa la relation de son voyage, dans laquelle il rend justice à la beauté du génie & aux talens de ces

hommes rares, pour lesquels il conserva une haute estime pendant toute sa vie. Qu'il est difficile à l'amour propre de rendre au mérite un hommage pur & exempt de toute envie ! Les bonnes qualités de nos semblables, & sur-tout de ceux qui courent avec nous la même carrière, semblent ravaler les nôtres : & qu'il est rare d'unir la modestie & l'impartialité avec beaucoup d'esprit & de connaissance ! C'était une vertu particulière en M. Jordan, à laquelle il a été constamment attaché toute sa vie, & sans laquelle il n'eût point laissé ce grand nombre d'amis, qui donnèrent à sa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin, il rentra dans son cabinet, où l'excitait à l'étude cette noble émulation qui porte les esprits bien faits à se perfectionner davantage : il lisait tout & ne perdait rien de ce qu'il avait lu.

Sa mémoire était si vaste, qu'elle était comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, & des anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'esprit, le mérite, & sur-tout le bon caractère de M. Jordan, ne lui permirent point de rester enséveli plus long-temps dans son cabinet. Monseigneur le Prince royal, à présent le Roi, l'appella à son service au mois de Septembre 1736. Depuis ce temps il passa sa vie à Rheinsberg, partagé entre l'étude & la société, estimé & aimé universellement : & unissant cette politesse que donne l'usage du

monde, à la profondeur de ses connaissances, il dé-ridait les sciences, & les produisait à la cour sous les livrées des agrémens & de la galanterie.

Après la mort de Frédéric-Guillaume, le Roi le plaça dans une situation où il pût tourner au profit de la patrie les talens de son esprit, & les vertus de son cœur. Il fut revêtu du caractère de Conseiller privé. Il employa toute la sagacité de son esprit à l'utilité de l'état; c'est à lui que Berlin est redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les rues furent débarrassées de cette espèce lâche & abjecte de fainéans, dont l'apparence abuse de la charité des citoyens. Une maison de travail s'éleva par ses soins, dans laquelle mille personnes qui vivaient à la charge des particuliers, se nourrissent à présent de leur industrie, & emploient leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent préposées pour veiller aux règles de la police. Les académies furent pourvues avec discernement & connaissance, de professeurs habiles & savans, toutes ces nouvelles institutions, & le soin de faire fleurir les académies sont dûs à l'activité de M. Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des sciences & belles lettres, il en fut élu vice-président.

Qu'on ne dise point que la culture des sciences & des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les

matières qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formèrent sous la tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'état ; & ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement, & à étendre la sphère des connaissances, forme certainement des sujets propres à toute espèce de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus raffinée, & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hazard, & dont les branches bizarrement entortillées n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Lorsqu'après la mort de l'empereur Charles VI, le roi entra en Silésie à la tête de ses armées pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres, que la prospérité de la maison d'Autriche lui avait retenu longues années avec peu d'attention à ses droits ; M. Jordan suivit Sa Majesté dans la campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des Muses au tumulte des armes & à la dissipation d'une armée, dont les opérations & les mouvemens étaient continuels. Ces campagnes & son séjour fréquent à la cour, lui laissèrent cependant le temps de travailler aux différens ouvrages qui nous restent de lui, à savoir, une Dissertation latine sur la vie & les écrits de Jordanus Brunus, un recueil de littérature, de philosophie & d'histoire ; l'Histoire de la vie &

des ouvrages de M. la Croze, ſans compter quelques manuſcrits qu'une modeſtie outrée l'empêcha de faire imprimer. Il diſait qu'il fallait porter la lumière dans ces endroits ténébreux que la nature envieuſe paraît vouloir cacher aux hommes, qu'il faut inſtruire l'univers par des faits nouveaux & dignes de ſon attention, ou qu'il faut ſavoir rendre féconde la ſtérilité des matières, & revêtir des traits & des carnations de la Vénus de Médicis un ſquelette décharné, pour publier ſes ouvrages & pour faire rouler la preſſe. Sa critique ſcrupuleuſe n'avait pour objet que ſes ouvrages ; il paraiſſait même regretter d'avoir laiſſé échapper dans ſa jeuneſſe les premières productions de ſa plume. Subjuguant ſon amour-propre, il corrigeait ſans ceſſe ſes nouveaux écrits ; ne croyant jamais par ſon travail & ſon aſſiduité, pouvoir donner aſſez de preuves du reſpect & de la déférenee qu'il portait au public.

Il ne manquait aux avantages dont M. Jordan jouiſſait, qu'une vie moins limitée que la ſienne. Les ſciences, la patrie & ſon maître le perdirent par une maladie longue & douloureuſe, qui l'emporta le 24 Mai 1745, âgé de 44 ans & quelques mois, ſans que ſa patience l'abandonnât dans des maux dont le poids s'appeſantit par la durée, & qui deviennent ſouvent inſupportables aux ames les plus fermes, & à ceux mêmes dont la conſtance paraît inébranlable dans les périls les plus évidens.

M. Jordan était né avec un eſprit vif, pénétrant, & en même temps capable d'application : ſa mé-

moire était vaſte, & contenait comme dans un dépôt le choix de ce que les bons écrivains dans tous les ſiècles ont produit de plus exquis. Son jugement était ſûr, & ſi ſon imagination était brillante, elle était toujours arrêtée par le frein de la raiſon, ſans écart dans ſes ſaillies, ſans ſécheresſe dans ſa morale, retenu dans ſes opinions, ouvert dans ſes diſcours, préférant la ſecte académique aux autres opinions des philoſophes, ardent à s'inſtruire, modeſte à décider, aimant le mérite & le feſant connaître, plein d'urbanité & de bienfeſance, chériſſant la vérité & ne la déguiſant jamais, humain, généreux, ſerviable, bon citoyen, fidèle à ſes amis, à ſon maître & à ſa patrie : ſa mort fut un deuil pour tous les honnêtes gens : la malignité & l'envie ſe turent devant lui : le roi, tous ceux qui le connurent, l'honorèrent de leurs regrets ſincères.

Telle eſt la récompenſe du vrai mérite, d'être eſtimé pendant la vie, & de ſervir d'exemple après ſa mort.

LETTRE I.

DU PRINCE ROYAL*.

Doctissime, sapientissime Jordane! 13 Avril, 1739.

LES enfans de Fouquet dont je me suis chargé, doivent être mis au collége françois de Berlin, qui est derrière ma maison. Ayez la bonté de prévenir les gens de ce collége, afin qu'on les reçoive, & qu'ils y soient entretenus à mes dépens sur le pied du jeune Beausobre. Il faut qu'on leur fasse faire leurs humanités, & je règlerai le reste à mon arrivée à Berlin; je payerai alors tous les frais & dépens, qu'ils n'ont qu'à avancer jusqu'alors.

Je vous souhaite santé & contentement à Rémusberg, & je vous prierai de me rendre visite, lorsque nous serons un peu moins affairés. Voici une épitaphe que j'ai faite sur G * * *, à la réquisition de personnes auxquelles je n'ose, ni ne puis rien refuser.

Ci gît un Maréchal, un Ministre, & de plus
Un grand financier, un chanoine laïque :
Passans, qui connoissez sa fourbe politique,
    Laissez dans l'oubli confondus
    Et ses vices & ses vertus.

J'ai tâché d'y mettre le moins de fiel qu'il m'a été possible, afin que la modération qui doit assai-

* On n'a point les réponses de M. Jordan à ces lettres.

ſonner toutes nos actions raiſonnables, ne s'écarte pas de la poëſie, non plus que du reſte de ce que je puis faire.

Les inſectes de Ruppin vous préſentent leurs reſpects, les vieux bouquins s'humilient dans leur pouſſière & ſe mettent à vos pieds, & moi je ſuis avec l'amitié que vous me connoiſſez

Votre zélé admirateur.

LETTRE II.

A JORDAN.

Ce 9 de Mai, 1739.

JORDAN, cher atome ſceptique,
Dont le regard perçant de lynx
Et la rigoureuſe critique
Te fait du peuple poëtique
Plus craindre qu'à Thèbes le ſphynx :

Voici de nouveau bavardage,
Que ton eſprit judicieux
N'eſtimera point comme ouvrage
D'un didactique ſérieux.
Ma Muſe badine & volage,
Au lieu d'imiter le ramage
De quelque cygne harmonieux,
Se contente dans ſon jeune âge
D'un chant aiſé moins ennuyeux.

Qui n'a point l'art comme Voltaire
De prendre ſon vol juſqu'aux cieux,

Doit humblement raser la terre,
Cédant aux plus audacieux
L'art de l'oiseau porte-tonnerre
Qui plane & vole au haut des airs,
Tandis que le serin en cage,
Malgré la prison & ses fers,
Sait goûter au moins l'avantage
De plaire par son gazouillage.

Tiens, je t'abandonne mes vers :
Corrige, efface, ajoute, lime ;
Ne crains point qu'ils soient à couvert
D'un amour propre follissime.
Je te verrois la plume en main
Rigoureusement les détruire,
Avec le sang froid du romain
Qui brûla sa main sans rien dire.

Vous aurez la bonté de me renvoyer ma pièce avec vos remarques ce soir. Adieu, Mars m'appelle.

LETTRE III.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER JORDAN, Péterfdorf, 23 Juillet, 1739.

NOUS voyageons il y aura trois semaines bientôt. Il fait une chaleur comme si nous étions à califourchon sur un rayon du soleil; il fait une poussière comme si un nuage nous rendoit invisi-

bles aux paſſans ; avec cela nous voyageons comme les anges, ſans ſommeil & preſque ſans alimens. Jugez donc ſi je ne ſuis pas à préſent ce qu'on appelle un très-joli garçon. Si cela continue, on deviendra tout hébêté & ſtupide ; mais je me perds dans mes comparaiſons ; & je vous grille aſſez mal à propos aux rayons hyperboliques du ſoleil.

Des nouvelles. Tout le monde ſe porte bien. Le Roi m'a donné toute ſon économie de chevaux, ce qui rapporte à préſent dix à douze mille écus, & pourra monter dans quelques années à ſeize ou dixhuit mille : je ſuis ſûr que vous y prenez part ; auſſi en aurez-vous votre petite portion, & je verrai mes bons chevaux pruſſiens métamorphoſés en livres dans votre bibliothèque.

Adieu, mon cher Jordan. N'oubliez point ceux à qui leur deſtinée très-ambulante fait parcourir les régions voiſines des nations hyperborées, & qui ſoupirent après la tranquillité & le repos. Mes complimens aux êtres penſans qui penſent bien, à Berlin.

LETTRE IV.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER JORDAN, Kœnigſberg, 3 Août, 1739.

Je vous envoie une lettre pour Voltaire, que vous copierez, que vous fermerez de votre cachet, & que vous ferez partir par la voie de Girard.

Me voici donc arrivé dans la capitale d'un pays où l'on eſt foudroyé l'été, & où le monde crève de froid en hiver. C'eſt un pays plus propre à nourrir des ours qu'à ſervir de théâtre aux ſciences. Les habitans ſouples, flatteurs, rampans, mais fiers, hautains & arrogans, ſont auſſi fades dans leur humilité qu'inſupportables par leur inſolence. Les arts n'ont jamais été cultivés ici, & il y a grande apparence qu'ils ne le feront jamais. Je vous dirai cependant que j'ai entendu prêcher dimanche un miniſtre qui m'a ſurpris par ſon éloquence : je crois que la bonne Déeſſe s'eſt égarée dans ce voiſinage, & que pour ſe mettre à l'abri des glaçons de Courlande, elle s'eſt logée ſur la langue de ce prêtre. Je vous avoue que je n'ai jamais entendu de meilleur allemand, de plus belles phraſes, ni un ſtyle plus coulant & mieux orné ; & il faut avouer que ce Mr Kant eſt ſans contredit l'homme du royaume qui débite le plus noblement des pauvretés.

Mes oreilles ſont ſi étourdies par l'éloquence bruyante de notre infanterie, qu'elles ſoupirent beaucoup après ces ſons flatteurs & remplis de moelleux, qui les careſſent (ſi j'oſe me ſervir de ce terme) ſi agréablement dans la paiſible & douce retraite de Rémuſberg.

Ma verve eſt pendue au croc ; mais je ſens bouillonner quelque choſe dans ma tête qui pronoſtique une inondation de vers aſſez prochaine. Aiguiſez les dents de votre critique, aiguiſez vos limes, car

je vous avertis que je vous donnerai de la besogne. Enfin, il me semble que j'ai encore cent mille riens à vous dire ; il faut que la sagesse retienne l'intempérance de ma plume, & que je songe que *doctissimus Jordanus* a des occupations plus dignes de son profond savoir & de sa vaste érudition que celle de lire les billevesées que lui écrit un voyageur oisif, & qui se livre sans réserve au plaisir de babiller.

Adieu, Seigneur. Soyez persuadé qu'à parler sérieusement il y a peu de personnes qui vous estiment plus que

Votre très-affectionné.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

Kœnigsberg, 8 Août, 1739.

JE vous écris le matin à quatre heures, faute d'autre temps. Vous me croirez bien occupé, si vous en jugez par ce début ; mais vous changerez bientôt de sentiment, si vous daignez réfléchir au proverbe spirituel que je ne sais quel sage a inventé, les apparences sont trompeuses.

Nous nous donnons tout l'exercice imaginable, & cela depuis la pointe du jour jusqu'aux ténèbres de la nuit. Ne vous imaginez point que ce soit pour bouleverser le monde ; ne croyez pas non plus que ce

ce soit pour faire quelque grand ouvrage. Nous ne faisons que promener tout doucement avec nous l'oisiveté & l'ennui. Ce sont, je crois, les pénates de Kœnigsberg; car les gens qu'on voit & l'air qu'on respire ne semblent ne nous imprimer autre chose. Enfin, mon cher, je suis à présent à la tête de presque toutes les affaires matrimoniales du pays. Vous savez que j'ai signé par le passé des dispenses de parenté; me voilà à présent près de partir pour les haras, où tout propagera gratis; ainsi je ferai multiplier les créatures de nos Etats, tant hommes que brutes. Si vous étiez ici, je vous donnerois le choix de la plus jolie fille lithuanienne, ou de la plus belle cavalle des haras. Au moins que votre sagesse ne s'en scandalise point; car entre fille de ce pays & jument de haras, il n'y a que la différence de bête à bête.

Je serai le 17 à Berlin, où je compte bien de vous voir & de laisser déborder toute une mer d'idées que j'ai retenues par des digues & des boulevards de circonspection plus forts que ceux par lesquels les Hollandois enchaînent l'océan. Si la comparaison vous paroît trop forte, il ne dépendra que de vous de la réduire à sa juste proportion. Adieu à Jordan & à sa bibliothèque. J'espère de revoir le premier leste & gai comme un pinson, & l'autre augmentée presque du double.

LETTRE VI.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER JORDAN,

Aux Haras de Pruſſe, le 10 Août, 1739.

VOUS êtes le plus joli garçon du monde ; vous m'envoyez tous les jours des lettres de Voltaire, des pièces nouvelles, & vous m'écrivez des lettres charmantes. Je ne vous renverrai rien pour tant de belles choſes ; car ce pays ſi fécond en chevaux, ſi bien cultivé, ſi rempli de monde ne fournit pas un ſeul être qui penſe. Je vous aſſure, ſi je reſtois long-temps ici, que je perdrois le peu de bon ſens que je puis avoir : mais grâces au ciel, on y a mis ordre ; car je pars Samedi avant l'aſtre du jour, & je compte d'être à Berlin Mardi, avant que la terre emportée par ſon mouvement journalier ait perdu de vue l'œil du monde.

En vérité voilà de l'excellent, & je défie Madame de Scudéry, Sarraſin, Balzac avec Voiture d'avoir fait de plus beau phébus de leur vie. Je travaille actuellement à la préface de la Henriade ; j'eſpère que vous en ſerez content. J'ai trouvé un beau champ pour louer ; il n'y a que des vérités à dire, & des vérités qui feront plaiſir à l'auteur, ſans pouvoir bleſſer la délicateſſe du public.

Vous ſerez mille fois mieux avec Céſarion que je ne ſuis ici ; j'aimerois autant mourir que d'y reſter. Un certain je ne ſais quoi a glacé ma veine : je ne

ſais ſi ce pays n'eſt pas propre pour penſer, ou ſi le Dieu des vers ne l'a jamais regardé d'un œil favorable; mais je ſens bien que la matière y domine beaucoup ſur l'eſprit. Je partirai Samedi comme une fronde crétoiſe, & je voyagerai auſſi vîte qu'il me ſera poſſible, pour arriver Mardi à ſept heures du ſoir à Berlin. A préſent nous voici aux commiſſions: mes complimens à Madame Rocoules & au bon Truchſeſs. Vous pouvez envoyer par le premier ordinaire le deſſein de mes armes & de ce qu'Honoré vous demande; car on en trouve à Berlin. Adreſſez-vous à Truchſeſs, qui vous le fera avoir. Adieu, cher Jordan. Je ſuis à vous, & je me mets à l'ombre de votre ſcience, comme la timide tourterelle qui ſe cache dans le creux des chênes, pour éviter l'impétuoſité des tempêtes, & pour fuir les griffes carnaſſières des oiſeaux deſtructeurs.

LETTRE VII.

DU ROI.

MON INSPECTEUR DES HOPITAUX, Wéſel, le 2 Septembre, 1740.

JE ne devois attendre de vous que des nouvelles des petites maiſons; mais comme votre génie eſt ſupérieur à vos emplois, vous avez ſu m'écrire de jolies choſes. J'ai fait un voyage à Straſbourg, dont j'ai fait

une defcription poëtique, que j'ai envoyée à Voltaire; mais faute de copifte je n'en ai pu garder un double. J'ai eu deux accès de fièvre; je ne fais encore fi ce fera tierce ou quarte; mais ne vous en embarraffez pas: quoi que ce foit, il n'y a point de danger. Maupertuis eft arrivé. Joli garçon, aimable en compagnie, cependant de cent piques inférieur à Algarotti. Je prépare un petit efclandre à Mr de Liége, & je veux voir quel train cela prendra, avant que de partir d'ici. Je n'ai point encore réfolu où & comment je verrai Voltaire avec la Marquife de l'Aftrée; mais je les verrai furement. Adieu, bon Jordan de mon ame. Ne m'oublie pas, & fois fûr de mon amitié.

LETTRE VIII.

DU ROI.

LA fièvre & moi nous voyageons enfemble,
Nous avons fait grande amitié, dit-on :
De fon côté, je le crois, ce me femble,
Mais quant au mien, je vous jure que non.

Si c'eft payer de trop d'indifférence
L'excès fâcheux de fa fidélité,
Je fais aveu qu'avec peu de bonté
J'ai foutenu fa barbare fouffrance.

Telle en hymen l'affommante conftance
N'eft dans le fond qu'une importunité,

Quand par malheur l'une ou l'autre partie
Contre ſon goût ſe voit mal aſſortie,
Et que l'Amour, diſtrait de ſon côté,
N'a pas ces nœuds lui-même cimenté
Par des déſirs d'égale pétulance.
Ecoute, ami, voici la différence
De ces tableaux ſi conformes de traits :
D'avec la fièvre un docteur nous ſépare,
Mais de l'hymen, une loi plus barbare
Veut que ce ſoit en révérend congrès
Qu'on examine une ſi triſte hiſtoire,
Ou ſi l'on veut même en plein conſiſtoire
Qu'on faſſe aveu de ſes honteux ſecrets.

Et pourquoi donc ton ſtyle lamentable ?
Ne me plains point, mon cas eſt ſupportable,
Mon tribunal n'eſt qu'à la faculté ;
A ſon arrêt je reprends ma ſanté,
Et dans l'inſtant tout mon mal eſt au diable.

Malheur aux maris qui ont de mauvaiſes femmes, ou aux femmes qui ont de mauvais maris. Pour moi, je n'ai que la fièvre ; des pilules, des poudres, des gouttes, des clyſtères plaideront ſi bien pour moi, que vous n'aurez plus beſoin de lamentations. Adieu, Jordan ! Je crois que je ferai Lundi à Charlottenbourg.

LETTRE IX.

DU ROI.

Wéfel, le 7 Septembre, 1740.

DE ma chétive infirmerie
A votre fuperbe hôpital,
Salut à votre feigneurie,
A fon air grave & magiftral.
La fièvre qui me perfécute,
M'arrête ici cruellement;
De quatre à quatre jours je lutte
Contre fon trifte acharnement.
Algarotti, Dieu du génie
Et de la bonne compagnie,
Diffipe mes défagrémens,
Et Maupertuis qui le feconde,
Pétrit & applatit le monde,
Afin de diftraire mes fens.
Cependant ma rude ennemie
Revient toujours à pas pefans
Ronger la trame de ma vie
Avec fes fanguinaires dents.
Tu fais que du Dieu d'Epidaure
Je ne fus jamais fectateur,
Et que convaincu de l'erreur
Que l'ignare vulgaire adore,
J'ai ri du dupé, du trompeur.
Ainfi, bien qu'elle s'en offenfe
Je néglige la faculté,
Et je laiffe à ma tempérance
Tout l'embarras de ma fanté.

Je ne ſais quand la fièvre me paſſera, mais elle commence pourtant à diminuer; ce qui me donne bonne eſpérance qu'elle me quittera bientôt. Pour toutes vos belles nouvelles, je n'en ai aucune autre à vous dire, ſinon que je compte de voir Voltaire Dimanche. Comme je ne ſaurois voyager, j'eſpère qu'il ſe rendra ici. Je partirai Jeudi pour Hamm. J'irai lentement, ſi la fièvre ne me quitte; mais ſi je m'en défais, j'arriverai plus promptement. Adieu, cher Jordan,

Que le Ciel veuille préſerver
De malheur & de maladie,
Pour qu'on puiſſe le retrouver
Gai, content & rempli de vie!

LETTRE X.

DU ROI.

Potſdam, 24 Septembre, 1740.

Très-reſpectable Inſpecteur des Pauvres, Invalides, Orphelins, Fous, & des Petites Maiſons!

J'AI lu avec une mûre méditation la très-profonde lettre jordanique que je viens de recevoir, & j'ai réſolu de faire venir votre ſavant fourré de grec, ſyriaque & hébreu. Ecris à Voltaire, que quoique je l'aie refuſé, je me ſuis raviſé, & que je voudrois de ſon petit Fourmont diminutif,

J'ai vu ce Voltaire que j'étois si curieux de connoître, mais je l'ai vu ayant ma fièvre-quarte, & l'esprit aussi débandé que le corps affoibli. Enfin avec gens de son espèce il ne faut point être malade ; il faut même se porter très-bien, & être mieux qu'à son ordinaire si l'on peut. Il a l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline, & la sagesse d'Agrippa ; il réunit en un mot ce qu'il faut rassembler de vertus & de talens de trois des plus grands hommes de l'antiquité. Son esprit travaille sans cesse, chaque goutte d'encre est un trait d'esprit partant de sa plume. Il nous a déclamé Mahomet I, tragédie admirable qu'il a faite ; il nous a transportés hors de nous-mêmes, & je n'ai pu que l'admirer & me taire. La du Châtelet est bienheureuse de l'avoir ; car des bonnes choses qui lui échappent, une personne qui ne pense point & qui n'a que de la mémoire pourroit en composer un ouvrage brillant. La Minerve vient de faire sa physique ; il y a du bon. C'est Kœnig qui lui a dicté son thème ; elle l'a ajusté & orné par-ci par-là de quelque mot échappé à Voltaire à ses soupers. Le chapitre sur l'étendue est pitoyable, l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien ; il y a même de très-grosses fautes, car dans un endroit elle fait tourner les astres d'occident en orient. Enfin c'est une femme qui écrit & qui se mêle d'écrire au moment où elle commence ses études ; car quatre ou cinq ans ne sont pas suffisans pour ces matières, & il ne faut prendre la plume qu'après avoir bien digéré ce qu'on a à dire, & lorsqu'on se sent maître de sa matière ; mais lors-

qu'on se mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas soi-même, il semble voir un bègue qui veut enseigner l'usage de la parole à un muet. Après tout, puisqu'elle trouve du plaisir à écrire, qu'elle écrive, quoique ses amis devroient lui conseiller charitablement d'instruire son fils sans instruire l'univers, de ne point parler d'algèbre dans un livre de métaphysique, & de ne point dessiner des figures lorsqu'on peut s'expliquer clairement sans leur secours.

J'attends demain mon accès de fièvre. Je suis un peu harassé du voyage, sans avoir cependant perdu l'envie de bavarder. Tu me trouveras bien bavard à mon retour; mais souviens-toi que j'ai vu deux choses qui m'ont toujours beaucoup tenu à cœur, savoir Voltaire, & des troupes françoises. Si je n'avais pas eu la fièvre, j'aurois été à Anvers & à Bruxelles, j'aurois vu le Brabant, & cette Emilie si aimable & si savante. On en dit beaucoup de bien d'ailleurs, & ce que j'en dis, ne regarde que son livre, qu'elle auroit pu s'épargner.

Adieu, très-savant, très-docte, très-profond Jordan, ou plutôt très-galant, très-aimable & très-jovial Jordan; je te salue en t'assurant de tous ces vieux sentimens que tu sais inspirer à tous ceux qui te connoissent comme moi. *Vale.*

Ecris le moment de mon arrivée. Ami, sais-m'en gré, car j'ai travaillé & je vais travailler encore comme un Turc, ou comme un Jordan.

LETTRE XI.

DU ROI.

SEIGNEUR JORDAN, Ruppin, 28 Novembre, 1740.

Te voilà riche en inclufes ; j'efpère que tu les délivreras toutes. Tu verras encore furement des fcènes à Berlin qui nous divertiront tous deux. Mande-moi ce que tu fais & ce que tu ne fais pas. Des nouvelles du poëte, des nouvelles de l'Italien, de politique, de littérature, de bavardage, enfin tout ce que tes oreilles entendent & ce que tes yeux voient. Rien n'eft indifférent dans un temps de crife, & les bagatelles tiennent quelquefois de plus près aux grandes chofes qu'on ne le penfe.

Je travaille ici, & pour me délaffer je fais des vers les plus fous du monde. Je ferai Vendredi après midi à Berlin, où j'aurai le bonheur d'entendre Jordan.

Ton avare boira la lie de fon infatiable défir de s'enrichir ; il aura 1300 écus. Son apparition de fix jours me coûtera par journée 550 écus. C'eft bien payer un fou, jamais bouffon de grand feigneur n'eut de pareils gages.

Adieu, l'ami. Ne m'oublie pas, écris-moi fouvent, & trouve-toi dans mon antichambre Vendredi à quatre heures après midi.

LETTRE XII.

DU ROI.

SEIGNEUR JORDAN, Ruppin, 30 Novembre, 1740.

TA lettre eſt ſupérieure à un grec & hébreu, & aſſurément elle ne ſent point la docte poudre de l'antiquité, qui gâte tant d'eſprits, & appeſantit tant d'heureux génies.

La cervelle du poëte eſt auſſi légère que le ſtyle de ſes ouvrages, & je me flatte que la ſéduction de Berlin aura aſſez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt, d'autant plus que la bourſe de la Marquiſe ne ſe trouve pas toujours auſſi bien fournie que la mienne. Tu rendras à cet homme, extraordinaire en tout, la lettre ci-incluſe, avec un petit compliment en ſtyle de ſavante maquerelle; tu en feras autant aux grâces d'Algarotti, aux courbes de Maupertuis, & à la tour babylonienne de Des Molards. Mande-moi beaucoup de folies, ce qu'on dit, ce qu'on penſe & ce qu'on fait. Berlin, dit-on, a l'air de dame Bellone en travail d'enfant; j'eſpère qu'elle accouchera de quelque choſe de bon, & que je gagnerai la confiance du public par quelques entrepriſes hardies & heureuſes. Enfin me voici dans une des plus belles circonſtances de ma vie, & dans des conjonctures qui pourront poſer une baſe ſolide à ma réputation. Ton prêtre en a une fauſſe; hélas! je n'ai jamais entendu nommer ſon nom, & les ſyllabes qui le compoſent,

n'ont jamais frappé mes oreilles dans l'ordre où vous me les marquez. Mes soins ne sont ni d'aujourdhui ni d'hier pour les bleds, mais c'est de longue main. Dans des temps calamiteux on n'est pas maître des événemens, & tout ce que l'on peut faire, c'est d'être industrieux. Heureusement mes soins n'ont pas été inutiles. Adieu. Je te reverrai Vendredi, & si tu me dis, *Ma foi, je ne sais rien*, je te donnerai le fouet. Ma lettre commence comme une ode & finit comme un lampon.

LETTRE XIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 14 Décembre, 1740.

TOUT le monde est ici dans l'attente de l'événement dont la plupart ne peuvent déterminer ni la raison, ni le but. Je suis charmé de voir une partie des Etats de V. M. dans le pyrrhonisme: c'est un mal qui est devenu épidémique. Ceux qui semblables aux théologiens se croient en droit de certitude, prétendent que V. M. est attendue avec une impatience religieuse par les protestans; que les catholiques espèrent de se voir délivrés d'une infinité d'impôts, qui déchirent cruellement le beau sein de leur Eglise. Vous ne pouvez que réussir dans votre courageux & stoïque dessein, puisque la reli-

gion & l'intérêt trouvent également leur compte à ſe ranger ſous vos étendards.

Wallis, qui commande, à ce qu'on dit, a fait punir un Siléſien, comme calomniateur: il anonçoit l'arrivée prochaine d'un nouveau Meſſie. J'ambitionne ce genre de martyre.

Les critiques croient la démarche préſente directement oppoſée aux maximes renfermées dans le dernier chapitre de l'Anti-Machiavel.

Le mot de *manifeſte* termine à préſent preſque toutes les converſations: on veut qu'il en paroiſſe un aujourd'hui, qui ne doit être que la préface d'une ample déduction à laquelle un juriſconſulte travaille. On court chez les libraires, comme on s'empreſſe à voir un phénomène céleſte qu'on auroit annoncé. Voilà le début de ma gazette, qui ne peut être placée aux pieds ſacrés de V. M. que deux fois la ſemaine, vu l'arrangement des poſtes.

Je paſſerai la matinée de Vendredi en prières & en oraiſons: les aſtronomes prétendent que Mars entrera ce jour-là dans la conſtellation de la double aigle. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE XIV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 17 Décembre, 1740.

LE manifeste enfin paroît : tout le monde est surpris de sa briéveté. On attendoit & on vouloit une déduction ample & circonstanciée ; & au lieu de cela, on recevoit un compliment fait aux puissances, que l'on croit fort alarmées. On épluche cette déclaration, comme un théologien prêchant un texte de l'Ecriture. Chacun l'explique à sa manière : l'un prétend y trouver une frappante clarté, l'autre au contraire y croit voir une obscurité affectée & politique.

Le peuple prétend ici que le grand Duc de Lorraine a été incognito à Rheinsberg.

Un mot de Mr de Beauveau m'a surpris. On parloit des circonstances présentes. Le Marquis, d'un air de réserve, me dit : *Je ne sais qui a fait naître au Roi l'idée de la démarche présente, mais je crois qu'il ne fait pas tant mal.* Personne n'entendra mieux le sens de ces paroles que V. M.

Une nouvelle qui m'a paru originale, & qui est assez répandue : l'Electeur de Saxe a de cuisans remords de conscience de son changement de religion. Il ne sait comment obtenir cette tranquillité d'ame que lui donnoit autrefois le luthéranisme. Ce n'est point au Pape auquel il s'adresse, pour lever ses

ſcrupules; mais c'eſt au Roi de Pruſſe qu'il ouvre ſon cœur, pour raffermir ſa foi chancelante, & pour donner à ſon *credo* la conſiſtance néceſſaire. *O tempora!*

Une choſe eſt ſure, c'eſt que tout Paris eſt plein du changement de religion de V. M.: les lettres écrites à Berlin en ſont pleines. Cette nouvelle me fait naître une idée, que les théologiens ne veulent point que le ciel perde. Puiſqu'un Roi ſe prive par ſon abjuration de ſes droits, l'autre les revendique par ſa repentance.

J'ai l'avantage d'être avec un reſpect profond, & un parfait dévouement, &c.

LETTRE XV.

DU ROI.

SEIGNEUR JORDAN,

Du quartier de Milchau, 19 Décembre, 1740.

TA lettre m'a fait beaucoup de plaiſir par rapport à tous les raiſonnemens que tu me marques. Demain j'arrive au dernier quartier auprès de Glogau, que j'eſpère d'avoir dans peu de jours. Tout favoriſe mes deſſeins, & j'eſpère de revenir à Berlin, après les avoir exécutés glorieuſement & de façon qu'on aura lieu d'en être content. Laiſſe parler les envieux & les ignorans; ce ne feront jamais eux qui ſerviront de bouſſole à mes deſſeins, mais bien la gloire; j'en ſuis pénétré plus

que jamais, mes troupes en ont le cœur enflé, & je te réponds du ſuccès. Adieu, cher Jordan! Ecris-moi tout le mal que le public te dit de ton ami, & ſois perſuadé que je t'aime & t'eſtimerai toujours.

LETTRE XVI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 20 Décembre, 1740.

LA nouvelle la plus récente que je puiſſe préſenter à V. M. c'eſt le départ de Mr Beauveau. Il finit hier de parcourir le cabinet de médailles, dont il eſt autant charmé que l'eſt le public du riche préſent qu'il a reçu. On dit que celui du Roi de France, donné à Mr de Camas, lui eſt fort inférieur en valeur.

On publie une alliance entre V. M., la France, & la Suède. On dit plus que tout cela. On veut que la Reine de Hongrie ſoit morte en couche; je n'en crois rien.

On implore dans toutes les égliſes le ſecours du Ciel pour la proſpérité des armes de V. M., & on allègue pour raiſon unique de cette guerre l'intérêt de la religion proteſtante. A l'ouïe de ces mots, le zèle du peuple ſe réveille: on bénit Dieu qui a ſuſcité un défenſeur auſſi puiſſant. On ſe récrie de ce qu'on a oſé le ſoupçonner d'indifférence pour le proteſtantiſme. On aſſure, ſans l'avoir examiné, que les

les droits de V. M. ſont inconteſtables. Oh, le beau coup d'Etat!

Le brave Paſcal, qui pourroit bien un jour décorer ſa boutonnière des oreilles de Voltaire, contre lequel il eſt fort irrité, a fait une action d'un homme d'honneur. Ne ſachant à quel ſaint ſe vouer, il vint trouver Mr de Maupertuis, & lui emprunta dix louis pour faire ſon voyage. Mr de Beauveau, touché de l'état de cet officier, lui offrit place dans ſa voiture, pour retourner en France. Paſcal l'accepte, & va rendre l'argent à l'aſtronome bienfaiteur, qu'il remercie.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XVII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 24 Décembre, 1740.

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, me remplit de joie & de contentement. Je n'ai jamais douté de la réuſſite de ſes deſſeins: c'eſt un bâtiment bien étayé, qui peut même ſoutenir la tempête & l'orage. Des troupes qui ſe voient commandées par un roi, ne ſauroient être ſans gloire. Tirer un peuple d'une famine preſque inévitable, conquérir une province au milieu de l'hiver, c'eſt le plus beau commencement de règne qu'on liſe dans l'hiſtoire.

La ville annonçoit déjà V. M. dans Breslau, & tout cela fondé sur une lettre qu'un marchand avoit reçue. Jamais circonstance n'a mieux été étoffée dans un roman que ne l'étoit cette nouvelle. Depuis qu'on croit V. M. agir en faveur du protestantisme, on la fait marcher à pas d'Achille aux extrémités de la Silésie.

Ce qu'il y a de sûr & de très-certain, c'est que les cours étrangères ont fait ici à leurs ministres des reproches sur leurs relations : ils n'ont pu s'imaginer le but de l'armement, ils les ont accusés d'une trop grande crédulité. Ce n'est que depuis que V. M. se trouve au milieu du camp & que la Silésie est en partie conquise, qu'on commence à le croire.

Wolf a été reçu à Halle à peu près comme les Juifs recevroient leur Messie, qu'ils attendent depuis si long-temps. Une pédante cohorte l'a escorté jusque dans sa maison. Lange, son ennemi, est venu le voir, & l'a comblé de politesses, au grand étonnement de la faculté.

Madame de Rocôules, plus gaie qu'à l'ordinaire, m'a chargé d'envoyer à V. M. les trois pièces ci-jointes, qu'elle croit convenir comme la principale pièce d'une toilette à une dame : c'est l'appendice d'un équipage guerrier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 25 Décembre, 1740.

J'AI reçu deux pièces du camp écrites avec beaucoup d'esprit, & d'une plaisanterie très-fine. Il est facile d'en reconnoître l'auteur: d'ailleurs on y cite un passage qu'on dit être du Roi Salomon, & qui ne se trouve pas à coup sûr dans les livres qui nous en sont restés. Je suis trop zélé partisan d'Horace, pour ne pas revendiquer cette réflexion, qui lui appartient. Mais Horace ne vaut-il pas Salomon pour l'auteur de l'ingénieuse, mais mordante satire?

Voici de très-mauvais & impertinens vers venus de Hollande, & envoyés ici à nos libraires. J'ai cru devoir les envoyer à V. M.

Une nouvelle généralement ici répandue, c'est que V. M. allant de Schweidnitz à Lignitz, un archiprêtre avoit publiquement exhorté ses chères ouailles à recevoir les troupes prussiennes avec tous les égards qu'elles méritent, & à les assister en tout ce qu'elles pourront. Cette action ne me paroît pas marquée au coin d'un zèle catholique.

Les gazettes, & par conséquent le public, assurent que Mr le Comte de Rottembourg est envoyé à Berlin de la part de la cour de France, pour y négocier une affaire de la dernière importance.

Ce qu'on affirme avec une certitude opiniâtre, c'est que V. M. doit s'aboucher avec le grand Du-

Lorraine, & les affaires terminées, aller passer avec ce prince le carnaval à Venise.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible, &c.

LETTRE XIX.

DU ROI.

Neumarck, 30 Décembre, 1740.

VIVE Jordan & sa belle humeur! Tu n'engendrois pas le spléen, mon ami, lorsque tu m'écrivis ta dernière lettre. Pour nous autres, qui sommes ici par voie & par chemin, nous nous flattons avec raison d'être dans peu au bout de notre carrière, & d'avoir fait un petit exploit qui méritera quelque considération. Les bons coups vont se faire, & je me flatte que dans huit jours je pourrai t'écrire quelque chose de plus substantiel que les billevesées dont je t'ai entretenu jusqu'à présent. Nous sommes aux portes de Breslau: Glogau doit se rendre dans peu; la ville est aux abois, & d'ailleurs nos affaires commencent à prendre le train qu'elles devoient naturellement prendre.

Adieu. Divertis-toi bien, & étudie auprès de ton bon fourneau, tandis que nous nous battrons à travers la boue, ou dans la neige. N'oublie pas, je t'en conjure, ton admirateur, qui crêvera un de ces jours de l'estime qu'il a pour toi.

LETTRE XX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 31 Décembre, 1740.

BERLIN eſt rempli de la priſe de Glogau, les gazettes en parlent ; on circonſtancie ce fait juſqu'au point de dire que le ſiége en a duré quatre heures, & que chaque heure a coûté cent hommes, qui y ont perdu la vie. Mon barbier, d'un air empreſſé, me vint annoncer cette nouvelle : le mot de Glogau lui échappe, il ſe le rappelle enſuite, & d'une joie vive & impétueuſe il m'annonce que le Roi de Pruſſe a pris le grand Mogol.

V. M. pourroit-elle croire que dans le livre de Koſterus, publié il y a très-long-temps, on lui donnoit la Siléſie & la Moravie ? Le partage que cet auteur y fait des Etats de l'Empereur, mérite d'être lu par ſa ſingularité. J'ai eu ſoin de faire tranſcrire les paſſages en queſtion, qui traduits ne peuvent que divertir V. M. L'Electeur George Guillaume, frappé (à ce que dit Bayle) des révélations de ce fanatique, voulut le voir, le fit examiner par les théologiens de Francfort ſur l'Oder : & il ſe rendit à Berlin, par ordre de ce prince, en 1625, 1626 : l'Electeur eut avec lui divers entretiens.

Le miniſtre Achard eſt inquiet ſur le ſujet de ſon beau-frère Horguelin, un des plus riches marchands de Breſlau, comme V. M. pourra le voir par ce bil-

let qu'il m'écrit : je l'ai aſſuré qu'il devoit ſe tranquilliſer, & qu'il n'avoit rien à craindre dans cette circonſtance, ni pour ſon parent, ni pour ſon bien, qui y eſt en dépôt.

J'ai vu une lettre de Paris dans laquelle on dit que la miſère y eſt toujours plus grande.

On embarque ici force canons; ce nouvel envoi donne lieu à bien des réflections : on va les conſidérer d'un air d'étonnement : on ne comprend point quel en doit être l'uſage, puiſqu'on croit déjà la Siléſie ſous l'autorité de V. M.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être avec un profond reſpect & un parfait dévouement, &c.

LETTRE XXI.

DU ROI.

3 Janvier, 1741.

LISTE des nouveaux livres qui ſont ſous preſſe & qui vont ſe débiter à Breſlau ce 3 de Janvier, 1741.

Le Baron en mauvaiſe humeur, ou le Sr P... piqué d'une mouche. Ce livre n'eſt guère goûté, parce qu'on y remarque beaucoup de paſſages d'un auteur F. mal entendus & mal traduits, ce qui fait croire au public que l'auteur P. s'eſt trop précipité en le compoſant. Le jugement du public peut ſervir de règle aux auteurs qui ont envie d'écrire, pour bien digérer leur matière avant de la produire.

On débite encore, quoique ſous le manteau, un autre livre intitulé : *la léthargie politique, ou façon de guerir le mal hongrois*, à Vienne, & ſe vend chez Bartenſtein.

Nouveau ſtratagème du diable pour eſcamoter une ame au bon Dieu, ou *les tours de paſſepaſſe de maître Gonin dans les enfers*, déduits par un évêque fruſtré de ſon diocèſe, & enrichi des notes d'un dragon embourbé.

L'amant inconſolable, ou *le cocu en herbe*, ou *le trompeur & demi*. Ouvrage rare, écrit par un Italien, ſe vend à Ferrare, à 6 gros.

Généalogie de l'âne de Balaam. Ouvrage très-curieux & rare, avec les armes de tous ſes ancêtres, gravées par Picart, grand in-folio, travaillé par un Anglois & augmenté par un Allemand. Péſe 24 livres & 2 quintaux.

Tableau de la réſurrection, où l'on voit repréſentés la perplexité des chanoines troublés dans leur molleſſe par le bruit du tambour; le plaiſir des *** en ſe retrouvant pucelles; & la rage des bigots en ſe voyant damnés.

L'analyſe du droit canon, écrit par le très-érudit Sr de Linger, avec un commentaire du P. d'A. Ouvrage admirable pour les juriſconſultes, & de grand uſage pour les rois; le tout enrichi de vignettes dans le goût de Watteau.

La bibliothèque des ſots, ou recueil des bons-mots des autres répétés juſqu'à la troiſième génération, &

retournés dans la friperie des beaux esprits, à l'usage des ignorans de la postérité.

Traité de la chasse forcée, par le Pr. M. ou le cerf en rut, avec une très-profonde dissertation sur les propriétés de ***.

Le diminutif du rien, ou l'art de la bagatelle, par le même auteur.

Traité nouveau d'éloquence par un muet, la propriété des couleurs par un aveugle, & l'art de penser par un extravagant. Ouvrage admirable de philosophie, plus clair que tout ce qui a été produit jusqu'à présent.

Si l'on souhaite quelqu'un de ces livres, on les trouvera à Breslau, rue du bon sens, chez l'homme de Platon.

LETTRE XXII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 7 Janvier, 1741.

Je commence ma lettre par trois *on dit*, que j'aurois bien de la peine à garantir. *On dit* que la Reine de Hongrie a tellement été sensible à l'entreprise de V. M., qu'elle a juré par le Styx, qu'elle aimoit mieux livrer tous les Pays-bas à la France, que de voir la Silésie manger son pain & boire son vin sous les étendards brandebourgeois. Cette nou-

velle a passé à travers cinq ou six oreilles politiques, qui la ruminent.

On dit que la France prête deux millions à la Bavière, pour que cette dernière puisse soutenir ses justes prétentions.

Enfin *on dit* que la Russie prendra fortement le parti de l'Empire. Voilà trois objets propres à exercer la politique de ceux qui s'en occupent une partie de la journée.

Une chose est également certaine & particulière, c'est que le bruit de la prise de Glogau étant parvenu à Glogau, tout le monde a été dans la joie, & buvoit à la santé de celui qui rétablissoit les murs de Sion, dans un pays où l'erreur avoit toujours cherché à les abattre entièrement.

Voici deux morceaux de la gazette de Cologne que je crois devoir envoyer à V. M., du 20 Décembre 1740.

" Mr. de Borck...... donna Jeudi dernier un " grand repas aux ministres d'état & étrangers. On " assure que ce seigneur se trouvant depuis peu à " une table dont le Marquis de Mirepoix étoit aussi, " celui-ci lui dit qu'il couroit un bruit que S. M. " prussienne faisoit marcher des troupes pour le ser- " vice de notre cour, & que Mr de Borck répondit " que non seulement ce bruit étoit fondé, mais que " le Roi son maître étoit prêt à en faire marcher un " plus grand nombre pour le service de la Reine " de Hongrie & de Bohême. Le même mini- " stre s'est, dit-on, expliqué à peu près de la même

" manière dans le repas de Jeudi dernier. Quoi " qu'il en soit de ceci, il est certain que la cour ne " paroît aucunement intriguée de la marche des " troupes de Prusse."

Le second article se termine par cette réflexion, qui suit un détail fait des préparatifs pour l'expédition présente. " La destination de ce corps, dans " cette saison, & dans la conjoncture présente, est " toujours un mystère qu'aucun ministre étranger " n'ose peut-être se vanter d'avoir pénétré."

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 10 Janvier, 1741.

LA déduction des droits incontestables de V. M. sur la Silésie a paru Samedi dernier : c'est sur ce sujet que roule à présent la conversation des politiques. On convient assez généralement sur le droit; mais les articles 15 & 16 sont exposés à la critique. Les uns prétendent que l'auteur auroit dû les omettre, puisqu'ils semblent affoiblir la force des précédentes preuves : les autres voudroient les voir munis d'une autorité. Les personnes qui n'entendent pas l'allemand, attendent avec impatience la traduction de tout l'ouvrage.

On assure que V. M. a les clefs de Breslau entre les mains, que les bourgeois de ce pays sont charmés d'être sous sa protection. Je n'en suis point surpris: & ils me paroissent agir fort conséquemment.

On a imprimé en Saxe la vie du feu Roi en 2 vol. in 8. J'ai parcouru cet ouvrage, qui à peine mérite d'être feuilleté. Le style françois n'en vaut rien, il est écrit sans goût, sans jugement, & même sans prudence. Celle qui paroît en Hollande, & que la Martinière dirige, fera entièrement tomber celle-ci. Je fais traduire à du Molard l'ouvrage sur les conversations angloises de Swift, dont l'extrait a diverti autrefois V. M.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

Ottmachau, 14 Janvier, 1741.

MON cher Monsieur Jordan, mon doux Monsieur Jordan, mon paisible Monsieur Jordan, mon bon, mon benin, mon pacifique, mon humanissime Jordan!

J'annonce à ta sérénité la conquête de la Silésie, je t'avertis du bombardement de Neisse, je te prépare à des projets plus importans, & je t'instruis des succès les plus heureux que les flancs de la Fortune ayent jamais enfantés.

Voilà qui doit te suffire. Sois mon Cicéron quant au droit de ma cause, je serai ton César quant à l'exécution.

Adieu, tu sais si je ne suis pas avec la plus cordiale amitié ton fidèle ami.

LETTRE XXV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 14 Janvier, 1741.

Il est arrivé un courier (à ce que prétend le peuple) il y a trois jours, qui annonce au public curieux la reddition du grand Glogau, avec perte de cinquante grenadiers & de deux officiers. Il y a eu grande alarme à cet égard dans le quartier des dames de Berlin ; des pleurs ont été répandus, avant que la nouvelle fût confirmée. C'est commencer par où l'on doit finir. J'ai été fort tranquille sur ce sujet, parce que je sais que V. M. est fort au delà de Breslau, en très-bonne santé, & que ceux à la conservation desquels je m'intéresse, ont l'avantage & l'honneur de l'accompagner.

J'ai remis à Mr Gautier, garde du cabinet des antiquités, les sept médailles, contre quittance. Il seroit bien à souhaiter que toutes celles qui ont été trouvées en Prusse suivissent la même route.

Il y avoit dans la gazette d'Utrecht un article que je crois devoir envoyer à V. M. ; c'est dans

celle du Vendredi, 6 Janv. art. de Ratisbonne. "On écrit de Nuremberg qu'on y paroissoit craindre que le Roi de Prusse ne renouvelât quelques anciennes prétentions sur cette ville."

Le bruit est ici généralement répandu que Berlin aura la consolation de voir V. M. sur la fin du mois. Cette nouvelle est trop agréable pour pouvoir être si facilement crue.

J'ai l'honneur d'être, en attendant que je puisse me mettre aux pieds de V. M., aprés la glorieuse conquête, avec un respect profond & un attachement inviolable, &c.

LETTRE XXVI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 17 Janvier, 1741.

TOUTES les lettres qui viennent de Siléfie ne sauroient assez se louer des troupes de V. M., du bon ordre & de la discipline qui y règnent.

On imprima Samedi dernier, dans les gazettes de Berlin, une lettre d'un officier prussien, qui veut bien rendre compte au public de ce qui s'est passé depuis l'expédition de Siléfie jusqu'au moment du départ de sa lettre. Il y a des personnes, qui prétendant fonder leur raisonnement sur une expérience militaire de plusieurs années, ne sauroient se persuader que tout ce qui est dit par l'auteur sur

l'ordre des marches, & ſur la rareté des traîneurs, ne ſoit un peu exagéré. J'ai entendu fortement diſputer ſur ce point : & l'on convint que ce qui paroîtra exagéré ſur ce ſujet à un étranger, ne le ſera point à une perſonne qui ſera un peu au fait de l'ordre de nos troupes.

Douze miniſtres partent aujourd'hui pour le pays conquis, ce qui fait beaucoup de plaiſir à tout le monde : on les a vus ſe deſtiner à ce voyage, avec la même joie que les peuples d'autrefois ceux qui partoient pour la Terre ſainte.

Le miniſtre de l'Empereur eſt, à ce qu'on m'a aſſuré, fort chagrin de n'avoir point depuis ſix ordinaires reçu des lettres de ſa cour. Il eſt du nombre de ces honnêtes gens qui ont l'avantage de pouvoir s'affliger pour les intérêts de leur maître.

Il s'eſt paſſé à Hanovre une affaire entre les domeſtiques de Mr de Beauveau, & ceux de l'aubergiſte chez lequel il étoit logé : le différent ne rouloit que ſur quelques gros : il y a eu à cette occaſion des épées tirées, des gens bleſſés, & un tapage de diable. J'ai bien remarqué que cette nouvelle ne faiſoit pas plaiſir aux amis de ce miniſtre. D'ailleurs les gazettes de Hollande l'ont rapportée d'une façon à en faire un peu ſentir le ridicule. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

Ottmachau, le 17 Janvier, 1741.

J'AI l'honneur d'apprendre à votre humanité que nous nous préparons chrétiennement à bombarder Neiſſe, & que ſi la ville ne ſe rend pas de bon gré, néceſſité ſera de l'abymer. D'ailleurs nos affaires vont le mieux du monde, & tu n'entendras bientôt plus parler de nous; car dans dix jours tout ſera fini, & j'aurai le plaiſir de vous revoir & de vous entendre environ dans quinze.

Je n'ai vu ni mon frère ni Kayſerling; je les ai laiſſés à Breſlau, pour éviter de les expoſer aux dangers de la guerre; ils en ſeront peut-être un peu fâchés, mais je ne ſaurois qu'y faire; d'autant plus que dans cette occaſion on ne peut participer à la gloire à moins que d'être mortier.

Adieu, Monſieur le Conſeiller. Allez vous amuſer avec Horace, étudier Pauſanias, & vous égayer avec Anacréon; pour moi, qui n'ai pour mon amuſement que des merlons, des faſcines & des gabions, je prie Dieu qu'il veuille bientôt me donner une occupation plus douce & plus paiſible, & à vous ſanté, ſatisfaction, & tout ce que votre cœur déſire.

LETTRE XXVIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 21 Février, 1741.

L'ON assure que V. M. a donné un texte aux prédicateurs de Silésie, sur lequel ils doivent prêcher. Ces paroles sont si bien choisies, qu'elles méritent d'être rapportées. On les trouve dans le 1.er livre des Macchabées, chap. 16. §. 33, 34. "*Mais Simon lui répondit & dit: Nous n'avons point pris le pays d'autrui, & nous n'en tenons point d'autre: mais c'est l'héritage de nos pères, qui a été pendant quelque temps injustement possédé par nos ennemis; mais lorsque le temps nous a été favorable, nous avons repris l'héritage de nos pères.*" Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela pour nos protestans zélés, c'est que ce livre, comme V. M. *le sait parfaitement*, n'est point reçu parmi nous, il ne l'est que par les catholiques.

La Nouvelle Bibliothèque, de Nov. 1740, fait un extrait de l'Anti-Machiavel, dont il paroît des traductions en allemand, en italien & en anglois: "Nous ne connoissons, dit le journaliste, aucun auteur ou plutôt aucun livre de morale comparable à celui-ci ...... ce qui nous étonne, c'est ce langage si pur, cet usage si *singulier* d'une langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur. Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans des termes "si éner-

" ſi énergiques, le mot propre nous a paru ſi ſou-
" vent employé, & ſi ſouvent mis à ſa place, que
" nous avons douté quelque temps que l'ouvrage
" ſoit d'un étranger."

L'auteur fait un parallèle de Télémaque & du Machiavel; il donne toute la préférence au dernier, ſoit par rapport au ſtyle, ſoit par rapport aux choſes. Ici, dit il, on voit un ſtyle uni, mais vigoureux, & plein, un langage mâle, fait pour les choſes ſérieuſes que l'on traite. Enfin il remarque qu'il y a des endroits dans ce livre qui ſuppoſent une connoiſſance profonde de la métaphyſique.

Je ne penſe, ma foi, plus depuis le départ de V. M. Il y a des ténèbres, & des ombres fortes dans mon eſprit. J'ai l'honneur & le bonheur d'être avec reconnoiſſance & un reſpect profond, &c.

LETTRE XXIX.

DU ROI.

AMI JORDAN, Schweidnitz, le 24 Février, 1741.

TU me feras plaiſir de me venir joindre avec Maupertuis; prends le chemin de Breſlau, & reſte là juſqu'à nouvel ordre.

J'aviſe à préſent à nos ſuretés, & je prépare tout pour pouvoir faire avec ſuccès la campagne prochaine. Je ne ſais d'où vient ta mélancolie; mais

j'efpère que tu n'auras pas befoin de l'augmenter. J'aime la guerre pour la gloire ; mais fi je n'étois pas prince, je ne ferois que philofophe. Enfin il faut dans ce monde que chacun faffe fon métier, & j'ai la fantaifie de ne vouloir rien faire à demi.

Ne m'oublie pas ou mort ou vif, & fois perfuadé que de philofophe devenu guerrier, je ne t'en eftime pas moins dans le fond du cœur! *Vale.*

LETTRE XXX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 28 Février, 1741.

VOTRE Majefté a l'art de guérir les malades d'une manière plus naturelle que le Roi de France ne guérit les écrouelles ; à l'arrivée de la charmante lettre dont elle a bien voulu m'honorer, il m'a femblé fentir mon mal diminuer : & j'efpère même être bientôt en état d'obéir à l'ordre gracieux que j'ai reçu.

Je ne doute point que Mr de Maupertuis ne fe rende toujours très-volontiers aux ordres de V. M. & ne faffe le voyage avec moi.

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre adreffée à un ami, de Marfeille, où il y a une ftrophe qui, je crois, mérite que V. M. la life :

Tous ces raifonneurs du portique
Sous des habillemens groffiers

Cachoient la gloire fantaſtique
D'être des hommes ſinguliers ;
Le corps & l'eſprit à la gêne,
Au fond d'un tonneau, Diogène
Ne cherche pas la vérité ;
Mais ce cynique y vient attendre
L'inſtant où le grand Alexandre
Viendra flatter ſa vanité.

J'ai l'honneur d'étre avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XXXI.

DU ROI.

JORDAN, D'un village dont j'ignore la figure & le nom, le 3 Mars, 1741.

Je ſuis bien fâché de l'accident qui vient de t'arriver. Mes vœux ſeront toujours pour ta conſervation & pour tout ce qui peut t'être agréable. Je ne te ſuis guère reſté en arrière ; je viens de l'échapper belle d'un gros parti de houſards, qui a penſé nous envelopper & nous prendre. Sans vanité, ma petite habileté m'a tiré d'affaire. Je n'ai pas perdu un chat de mon monde ; mais le malheur en a voulu à un eſcadron de Schulenbourg, ſur lequel 400 de ces houſards ſont tombés, & leur ont tué 10 maîtres.

Mes complimens à Maupertuis ; dis lui qu'il ne dépend que de lui d'opter entre l'Iſlande & la Siléſie, & que de quelque côté qu'il ſe tourne, mon

amitié & mon eftime l'accompagneront toujours. Il n'a pas tort ; je fuis accablé d'affaires, j'en ai de toutes les fortes & façons. Ma foi, fi les hommes étoient fages, ils négligeroient plus qu'ils ne font un fantôme de réputation qui leur caufe bien des peines, & qui leur fait tourner à la peine un temps que le Ciel leur avoit donné pour jouir. Tu me trouveras plus philofophe que tu ne l'as cru. Je l'ai toujours été, un peu plus, un peu moins. Mon âge, le feu des paffions, le défir de la gloire, la curiofité même, pour ne te rien cacher, enfin un inftinct fecret m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtois, & la fatisfaction de voir mon nom dans les gazettes & enfuite dans l'hiftoire m'a féduit. Adieu, cher & fidèle ami. Mes complimens à Céfarion.

LETTRE XXXII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 4 Mars, 1741.

VOICI une kyrielle de nouvelles qui me font venues, & qui divertiront peut-être V. M., quelque occupée qu'elle foit à de grands deffeins. Le Roi de Pruffe, dit un gazetier de Hollande, fait faire de grandes perquifitions touchant l'affaffinat de Saint Clair.

A cette nouvelle on ajoute celle-ci, que le Roi

de Prusse a envoyé des prédicateurs en Siléfie, " d'autant que ce prince marque beaucoup de zèle " pour les intérêts & pour l'accroiffement de la re- " ligion proteftante. On obferve dans toutes les " églifes de Siléfie d'y réciter la prière que ce prince " a dreffée lui-même."

Pour ce qui regarde le gazetier de Cologne, je n'en parle point à V. M., qui fans doute eft informée des impertinences inférées dans fa dernière gazette.

Le bruit eft ici général que nous aurons la confolation de voir V. M. dans quinze jours à Berlin; cette nouvelle m'a fort occupé, & me feroit beaucoup de plaifir, d'autant plus qu'on affure que l'armée d'obfervation n'aura plus lieu.

On parle ici d'une action qui s'eft paffée fous les yeux de V. M. Trois cents Pruffiens fe font fait jour au travers de huit cents houfards impériaux; ce qu'il y a de particulier, c'eft qu'on débite ici que trois ou quatre cents étudians, de Prague, qui fe font avifés de vouloir guerroyer, ont été menés prifonniers à Kuftrin. J'ai l'honneur d'être avec un refpect profond, &c.

LETTRE XXXIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 7 Mars, 1741.

LE nombre des nouvelles eſt ſi grand, & elles varient tellement, qu'on a peine à ſe déterminer dans le choix.

Trois cents étudians déguiſés tentent l'entrepriſe d'enlever le chef de l'armée pruſſienne; un jéſuite les commande, ſous les auſpices d'un ſaint à bonne réputation. Ils ſont pris, envoyés à Kuſtrin. Cette nouvelle, quelque ridicule qu'elle ſoit, eſt affirmée, & paroît tous les jours dans le public ſous une nouvelle forme, revêtue de différentes circonſtances.

On dit ici gravement que quatorze mille Bavarois ſont entrés en Autriche.

On continue à proteſter le retour de V. M. dans quinze jours: ma raiſon ſur ce ſujet combat les ſuggeſtions de l'amour propre. Je le ſouhaiterois tellement, que je crains de ne pas avoir ce plaiſir.

On affirme d'une manière poſitive qu'il n'y aura point de campement formé par les troupes de Hanovre.

On parle beaucoup de paix: je conte cela avec autant de joie qu'un dévot auquel on parle du bonheur céleſte.

On eſt ici frappé de la promptitude de l'ordre

donné aux gendarmes de partir inceſſamment. Tout cela ſemble nous éloigner de la paix.

On eſt ſurpris de ne rien apprendre de poſitif & de déterminé ſur les opérations de la campagne.

A la ſuite de tout cela j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que je ſuis en partie rétabli, & prêt à obéir aux ordres qu'il lui plaira me donner. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXIV.

DU ROI.

CHER JORDAN, Schweidnitz, le 10 Mars, 1741.

POUR le coup Glogau eſt pris d'emblée; 28 officiers, 2 généraux, & 1004 hommes ont été faits priſonniers de guerre, & nous y avons perdu en tout un lieutenant & entre 20 & 30 hommes. C'eſt une action auſſi unique dans ſon genre qu'il s'en ſoit trouvé dans l'hiſtoire, & la valeur de nos troupes s'y eſt ſignalée. Je ſuis perſuadé qu'en bon patriote tu te réjouiras fort de cette nouvelle. Pour à préſent nous allons mettre la dernière main à l'ouvrage, & diriger toutes les opérations de la guerre de façon que nous en ayons de l'honneur. Si tu n'es pas content de moi pour le coup, tu ne le feras jamais, car comme il y a un Dieu je fais ce que je puis.

Mande-moi donc un mot de Kayſerling; j'en ſuis en peine, n'ayant abſolument point de ſes nou-

velles depuis mon départ de Berlin. Fais-lui mille amitiés de ma part.

Viens me joindre lorſque ta ſanté le permettra, & ſois perſuadé que je t'aime toujours ſincèrement.

LETTRE XXXV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 11 Mars, 1741.

La lettre dont il a plu V. M. de m'honorer eſt divine. Que cette philoſophie eſt belle! Qu'il eſt rare de voir quelqu'un parler contre l'ambition, quand il marche heureuſement dans le chemin de la gloire! Qu'il y a de réflexions à faire ſur le caractère du conquérant, & ſur ſes peines: mais je me ſouviens de la réflexion que fit un philoſophe héros, après avoir entendu certain prédicateur, & je me tais.

Vous aſpirez, dit-on, à la dignité impériale; & la confeſſion de foi de V. M. a été remiſe au ſaint père. Cette nouvelle eſt des pays étrangers. En voici de la ville, ou plutôt de mon cabinet, où des nouvelliſtes les débitent, depuis que je ne ſors point.

Mr Borck l'Adjudant eſt allé à Vienne pour traiter. A l'ouïe de pareille nouvelle, il ſort involontairement de ma bouche une prière éjaculatoire, pour que la paix ſe faſſe. Je crains, ma foi, autant

le courage de V. M. que l'ennemi que vous combattez.

La chambre des communes condamne le campement fait à Hanovre, & ne veut en rien y contribuer. Je trouve qu'elle a raiſon, parce qu'on ne gagne guère à combattre.

Mr de Brackel offre de parier contre qui voudra la ſomme de cent louis, que la paix ſera faite en trois mois de temps. Si je pouvois l'accélérer en ſacrifiant toute ma bibliothèque, j'y mettrois le feu avec autant de zèle qu'Eratoſtrate le mit au temple d'Ephèſe. Mon Horace, mon bel Horace y paſſeroit, je le jure.

On dit ici une nouvelle bien triſte, que Mr de Reyſewitz a été enlevé. Je ſouhaite que cette nouvelle ſoit fauſſe.

Mr de Maupertuis part demain, pour aller ſe mettre aux pieds de V. M. Comme ma ſanté commence à ſe rétablir, j'attends les ordres de V. M., pour avoir la conſolation de voir le plus cher & le plus aimable des maîtres.

Il vient d'arriver un courrier qui annonce la reddition de Glogau : cette nouvelle m'a comblé de joie. J'ai l'honneur d'être avec un très profond reſpect, &c.

LETTRE XXXVI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 14 Mars, 1741.

LA gazette françoiſe de Berlin en parlant de la conſpiration, a effrayé & fait frémir tous les honnêtes gens : j'avouerai à V. M. que je n'ai l'eſprit occupé que de cette idée, que j'ai tout le temps de conſidérer dans le ſilence du cabinet. Le fait une fois avéré, les perſonnes capables d'un auſſi noir deſſein, ne peuvent être que couvertes de confuſion & d'ignominie. Les eccléſiaſtiques catholiques ne ſont pas moins à craindre : ils le ſont même peut-être plus, parce que leurs démarches ſont cachées, & couvertes du voile ténébreux de la religion. Dieu veuille préſerver V. M. d'accidens ! Je m'appliquerai plus ſoigneuſement à la vertu, afin que mes prières ſoient exaucées, car on dit qu'il n'y a que celles des juſtes qui le ſoient.

La cour de Saxe, dit-on, demande une Princeſſe de cette maiſon pour le Prince royal de Pologne.

La Reine de Hongrie cédera toute la Siléſie moyennant quarante mille hommes que V. M. lui accorde : voilà deux nouvelles qui n'ont pas même de la vraiſemblance : celle-ci en a une nuance, c'eſt que la cour impériale eſt fort embarraſſée.

Le voyage de Mr de Valory fournit matière à bien des conjectures politiques : il y a, ma foi, de

quoi épuiſer l'art conjectural, quand il aura été aſſervi à des règles fines & invariables par Mr Wolf, comme il le promet.

Madame de Rocoules, qui ſe porte un peu mieux, m'a chargé de la mettre aux pieds de V. M. Quand aurai-je la conſolation de pouvoir faire ma cour à Berlin, après une paix ſtable & conſtante, à celui qui eſt la conſolation de tout Iſraël? Je demande grâce pour ces derniers mots théologiques, & j'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

CHER JORDAN, Schweidnitz, le 15 Mars, 1741.

LORSQUE ta ſanté te permettra de venir ici, tu me trouveras tout diſpoſé à te faire bonne réception. Je ſuis ici en ſituation avantageuſe, & nos affaires, grâces au Ciel, vont à merveille; mais la philoſophie n'en va pas moins ſon train, & ſans ce maudit penchant que j'ai pour la gloire, je t'aſſure que je ne penſerois qu'à ma tranquillité.

Adieu, cher Jordan. J'eſpère de te voir bientôt ici. Ne m'oublie pas, & ſois perſuadé de l'eſtime & de l'amitié véritable que j'ai pour toi. Mes complimens à Céſarion.

LETTRE XXXVIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 17 Mars, 1741.

LA prise de Glogau a rempli de joie tout le public, & on attend, avec une impatience qui me fait plaisir, le détail de cette belle action dans les gazettes. Il n'est point de particulier qui n'y prenne part. Ce que l'on admire le plus, c'est qu'on ait pu arrêter le soldat, qui dans de pareilles circonstances a presque toujours le droit du pillage. Voilà les avantages réels qu'on retire de la discipline militaire de ce pays.

On se dit ici à l'oreille que la France déclare la guerre aux Hollandois. J'ai peine à le croire; cependant les oracles de la politique l'affirment, à ce qu'on prétend : & je m'en tiens sur ce sujet à la foi de mon curé.

On croit la paix sur le point de se faire, parce que le Prince de Lichtenstein s'est absenté de Vienne, & qu'on soupçonne qu'il est allé au camp prussien, pour déterminer V. M. à ne point écouter les propositions de la France, & à recevoir la basse Silésie que lui offre la Reine de Hongrie, qui aspire à une alliance avec V. M., parce qu'elle la croit plus certaine & moins sujette à caution. Ce sont les raisonnemens d'un nouvelliste, qui après maintes grimaces convulsives accoucha hier de ce système.

Du Molard eſt allé à Paris attendre lés ordres de V. M., par la crainte qu'il avoit de ne pouvoir arriver ſans la diſette au point de l'érection de l'Académie.

J'ai la douce eſpérance de partir au milieu de la ſemaine prochaine, pour aller me mettre aux pieds du conquérant de la Siléſie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XXXIX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 20 Mars, 1741.

J'ESPÈRE d'avoir l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. Dimanche prochain. Je ſuis impatient de voir arriver ce moment, pour jouir de cet avantage.

Le Roi d'Angleterre, à ce qu'on dit, veut lui-même commander ſon armée; on parle même ici de la beauté de ſes équipages: on ajoute à cette nouvelle le tranſport de douze mille Anglois pour l'Allemagne.

On ne parloit que de paix il y a quelques jours. On dit à préſent qu'elle eſt fort éloignée; que V. M. ayant pris des engagemens avec d'autres puiſſances, la Reine de Hongrie avoit trop tardé; qu'elle auroit dû hâter ſes négociations.

On débite bien des choſes ſur le pauvre Mr de

Reyſewitz, qui me paroiſſent être ſans fondement : on aſſure que ſix cents hommes ſont entrés par ſurpriſe dans Brieg, ſans que le blocus s'en ſoit apperçu.

Toutes ces nouvelles varient chaque jour, ſont crues pendant un temps, & rejetées dans un autre.

J'ai vu avec ſurpriſe un ouvrage anglois, qui renferme le déiſme tout pur, traduit en allemand, ſe vendre ici publiquement. Voilà de quoi exercer Meſſieurs les théologiens ; ce ſera pour quelque temps la pomme de diſcorde.

Il paroît une excellente hiſtoire de l'établiſſement des religieux de la compagnie de Jéſus. Je ſuis perſuadé que cet ouvrage fera beaucoup de bruit.

On dit que le Comte Pickler a été enlevé par les houſards & tranſporté à Neiſſe.

Dieu veuille conſerver V. M. ! Je puis rendre cette juſtice au public de Berlin, c'eſt que tout le monde fait bien des vœux pour ſa conſervation. J'ai l'honneur d'être avec un reſpect profond, &c.

LETTRE XL.

DU ROI.

SIEUR JORDAN, 27 Mars, 1741.

JE marche demain ſur Breſlau, & j'y ſerai en quatre jours. Vous autres Berlinois, vous avez un eſprit

prophétique que je ne conçois pas. Enfin je vais mon train, & tu verras dans peu la Siléſie rangée au nombre de nos provinces. Adieu. Voilà tout ce que j'ai temps de te dire. La religion & nos braves ſoldats feront le reſte.

Dis à Maupertuis que j'accorde les penſions de ſes académiciens, & que j'eſpère trouver de bons ſujets pour des élèves dans le pays où je ſuis; fais-lui bien mes complimens.

LETTRE XLI.

DU ROI.

MON CHER JORDAN, Pogrel, 8 Avril, 1741.

NOUS allons nous battre demain. Tu connois le ſort des armes, la vie des rois n'eſt pas plus reſpectée que celle des particuliers. Je ne ſais ce que je deviendrai. Si ma deſtinée eſt finie, ſouviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement: ſi le Ciel prolonge mes jours, je t'écrirai dès demain, & tu apprendras notre victoire. Adieu, cher ami. Je t'aimerai jusqu'à la mort.

LETTRE XLII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 11 Avril, 1741.

JE fus hier dans de terribles alarmes : le bruit du canon entendu, la fumée de la poudre vue du haut des tours, tout cela fit ſoupçonner qu'il y avoit un combat entre les deux armées. Le fait a été confirmé ce matin, mais d'une manière infiniment glorieuſe aux troupes de V. M. : la joie a été répandue chez tous les habitans proteſtans, qui commençoient à craindre à cauſe des faux bruits que les catholiques prenoient plaiſir à répandre. Des perſonnes qui ont été préſentes à l'action ne ſauroient aſſez exalter le ſang froid & la bravoure de V. M. Pour moi je ſuis au comble de la joie. J'ai couru toute la journée pour annoncer cette bonne & glorieuſe nouvelle aux Berlinois qui ſe trouvent ici. Je n'ai jamais ſenti une ſatisfaction plus parfaite.

Monſieur de Camas eſt ici fort mal depuis deux jours, attaqué d'une fièvre chaude. Le médecin ſe flatte qu'il le tirera d'affaire.

On vient de publier une relation imprimée, mais qui me paroît mal circonſtanciée ; je me flatte qu'elle paroîtra bientôt d'une main plus habile : un fait auſſi glorieux mérite un détail raiſonné, & mieux développé. Dieu veuille conſerver V. M., pour la conſolation & le bonheur de l'état ! J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE XLIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 14 Avril, 1741.

On trouve au coin de toutes les rues un orateur plébéïen qui exalte les faits guerriers des troupes de V. M. J'ai souvent assisté, par oisiveté, à ces discours, que le cœur dictoit plutôt que l'art.

J'ai quitté ce matin Mr de Camas, qui pourroit bien ne pas passer la journée. Le médecin, son chirurgien le condamnent; je ne l'ai guère quitté pendant sa maladie.

On fait ici courir le bruit depuis deux heures que Brieg s'est rendu. Dieu le veuille!

J'attends les ordres de V. M. à Breslau, n'osant pas me rendre à Ohlau, pour me mettre à ses pieds, sans permission.

Cette semaine arrivent Messieurs de Valory, le ministre de Suède, & Pœllnitz.

On dit que le Cardinal est retenu ici prisonnier. Il y avoit sur cet arrêt dans la gazette françoise de Berlin un article qui a fait plaisir à tout le monde.

On ne sait où est Mr de Maupertuis, qui est apparemment pris prisonnier. V. M. en aura sans doute des nouvelles.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XLIV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 26 Avril, 1741.

IL paroît une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, publiée par Voltaire, dans laquelle on a inséré ce qui avoit été retranché de la première. La traduction allemande faite à Gœttingen paroît ici.

Dans la feuille hebdomadaire que le Chevalier de Mouhy comptoit de faire imprimer à Berlin, & qu'on refuse d'imprimer, il y a les paroles suivantes. "Mr le B. de Chambrier ... eut audience la semaine "dernière du Roi, lui rendit une lettre de la part "de son maître, & fit à sa Majesté le détail de l'af- "freuse conspiration que le Roi de Prusse a décou- "verte heureusement. Le projet des conjurés étoit "de se défaire de ce monarque à la première occa- "sion favorable, ou de l'enlever, s'ils pouvoient: "plus de soixante personnes étoient de concert pour "cet odieux projet; c'est leur nombre qui les a "rendus suspects ... Le chef des conjurés étoit "chargé de lettres en chiffres, dont on l'a obligé "de donner la clef. Cette affaire fait un bruit épou- "vantable. Le Roi de Prusse a donné ordre à tous "ses ministres dans les pays étrangers d'en faire "connoître l'horreur. Le criminel a été remis "sous une garde sûre, & le Roi de Prusse a obtenu "du collége électoral qu'il seroit jugé à la diète de

" Francfort, où toutes les pièces juſtificatives ſeront
" examinées par les Electeurs aſſemblés pour en faire
" la juſtice qui conviendra.

" Le Roi d'Angleterre a fait publier que cette
" conſpiration avoit été ſuppoſée par le Roi de
" Pruſſe, de concert avec le Duc de Bavière, pour
" perdre le grand Duc de Toſcane dans l'eſprit
" des Electeurs & de toute l'Europe, pour le fruſtrer
" de la couronne impériale, à laquelle il ſembloit
" qu'il auroit été appelé; mais il y a bien peu
" d'apparence. L'on attend des lettres de Vienne
" qui doivent nous inſtruire des moyens que la Reine
" de Hongrie mettra en uſage pour ſauver au grand
" Duc la honte dont cette action affreuſe le couvrira,
" ſi l'on ne parvient pas à faire connoître la fauſſeté
" de cette ignominieuſe accuſation."

On a chanté le *Te Deum* à Vienne : j'ai fait ſur le champ ce quatrain à l'ouïe de cette nouvelle.

Croyez-vous que pour la victoire
Le *Te Deum* à Vienne s'eſt chanté ?
Non : mais Neuperg à Dieu donne la gloire,
D'un grand péril promptement évité.

Dieu conſerve V. M. ! je ne fais plus d'autre prière, c'eſt mon *Pater* de tous les jours. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 2 Mai, 1741.

QUE V. M. est charitable! Elle ne me donne pas seulement de quoi vivre, mais elle a encore la bonté de fournir à mon ame une nourriture spirituelle. J'ai reçu les pseaumes italiens sur les airs du mélodieux Lobwasser.

Si je prends plaisir à chanter,
Ce ne sont point les faits des anges :
Les dévots peuvent les fêter,
Jordan chantera vos louanges.

Le reste de mes pauvres poumons ne doit être consacré qu'à cela.

On dit, Sire, que vos ingénieurs font un feu d'enfer autour de Brieg, que l'on voyoit hier ce feu de nos clochers, que le Commandant ne s'est apperçu que fort tard qu'on travailloit au pied du mur de sa forteresse. Mais ce qui fait plaisir à toute la ville, c'est qu'après la reddition de Brieg, on assure que l'armée de V. M. viendra camper vers les portes de Breslau.

A l'abri des cruels housards
Et des surprises de la guerre,
Je verrai mon Dieu tutélaire,
Et ses glorieux étendards.

On les voit plus tranquillement, quand on les voit ſans crainte.

La gazette flamande rapporte un fait bien particulier, que j'ai oſé mettre en vers, que voici.

Le Pape plein de charité
Pour la Régente de Hongrie,
Pendant trois jours s'eſt abſenté
De ſa très-ſainte compagnie :
Un cardinal, à ſon retour,
Humblement demande au ſaint père
Ce qu'au ciel il eſt allé faire,
Et les raiſons de ce ſéjour ?
Ah ! dit-il, d'un ton lamentable,
Au ciel je me ſuis tranſporté
Pour implorer la Vierge charitable,
Et le ſecours de ſa bonté.
Mais, ô chers cardinaux, quelle fut ma ſurpriſe,
Quand approchant cette divinité,
Je la vis ſur ſon trône aſſiſe
L'ordre Pruſſien à ſon côté !

Quoique V. M. aille toujours de victoire en victoire, je ne ceſſerai de ſouhaiter la paix, parce que c'eſt le ſeul moyen de vous conſerver au milieu de vos peuples, dont vous êtes toute la conſolation. Plût à Dieu que tout le monde aimât auſſi peu les lauriers que moi !

Je n'aſpire point à la gloire,
Je ne veux lauriers, ni guerdon ;
Tout le beau temple de mémoire
Vaut-il les lauriers d'un jambon ?

J'ai l'honneur, l'avantage & le bonheur d'être, &c.

LETTRE XLVI.

DU ROI.

1741.

SOPHISTE de vos passions,
Apprenez une fois, Jordan, à vous connoître,
Et renoncez à ces raisons
Que vous nous alléguez, peut-être
Pensant que nous ne connoissons
Ce mal si déguisé qui ne veut point paroître.
Jordan, tous vos soins sont en vain;
En vain vous parlez d'étisie,
De diarrhée, hydropisie,
Car dejà notre camp est plein
Que de fait votre mal n'est que poltronnerie;
Allez donc, je vous congédie.

LETTRE XLVII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, le 24me Jour de mon Exil, 1741.

LES beaux vers de V. M. m'ont enchanté; mais le reproche de désertion m'a fait frémir.

Je ne suis point un déserteur
Soit de la foi, soit de l'armée:
Et jamais pareille équipée
Chez moi ne fut un effet de la peur.

C'eſt un effet de la prudence, dont un ordre de V. M. m'auroit guéri, ſi elle l'avoit bien voulu.

Quoiqu'obéir ſoit un devoir
Que l'on fait avec répugnance,
Il ne l'eſt plus quand l'ordonnance
Sort de votre royal manoir :

de ce manoir que l'art qui l'a formé, que celui qui l'habite, rendent un ſéjour délicieux, ſurtout quand la foudre repoſe ſous le lit, & que les grâces occupent le fauteuil. Je me donne au maître du Styx, ſi V. M. exige de moi des vers :

Jamais je n'ai fait de bons vers,
A peine ſais-je écrire en proſe :
Et tenter impoſſible choſe,
C'eſt avoir l'eſprit à l'envers.

Elle eſt impoſſible pour moi ; je me contente d'avoir aſſez de connoiſſances pour goûter le plaiſir des vers, & pour envier le bonheur de ceux qui en font de bons.

La maladie de la ſatire, que V. M. veut bien m'imputer, eſt de toutes les maladies de l'eſprit, ſi c'en eſt une, celle que je crains le plus : elle l'eſt à coup ſûr dans un particulier.

Qui oſeroit avoir le cœur
De ſe livrer à la ſatire ?
L'art ſéduiſant de médire
N'eſt bon que pour un grand ſeigneur.

Je ne demanderai pas ce talent au bon Dieu; mais je lui demanderai le talent de la patience, lorſque l'on eſt attaqué par plus fort que ſoi.

V. M. me fait toujours le reproche de ma mauvaiſe humeur : oſerois-je dire qu'à cet égard V. M. eſt ſemblable à ce médecin qui ſouhaitoit à ſon malade la fièvre, afin d'avoir le plaiſir de la lui guérir? Vous pouvez me guérir, Sire, en m'ordonnant d'aller au camp, pour me mettre à vos pieds, & vous aſſurer du reſpect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLVIII.*

DU ROI.

Au Camp de Grotkau, 5 Mai, 1741.

DEJA vous tremblez à Breſlau,
Lorſque nous marchons à Grotkau,
Et les ſiéges & les batailles
Vous attendriſſent les entrailles.
En un mot, paiſible Jordan,
Jamais aucun lièvre en ſon gîte
Ne s'apprête à courir ſi vîte
Que vous quand vous levez le camp.
Mais raiſonnons, je vous en prie.
Que devient donc en ce moment
Cette grave philoſophie
Dont vous nous parlez ſi ſouvent,
Et ce ſtoïciſme inſolent
Qui vous fait mépriſer la vie
Quand le danger n'eſt pas préſent?

Le canon gronde, & son tonnerre
Ebranle le fond de la terre,
Il tombe une grêle de fer,
Le plomb vole & remplit tout l'air,
Et la mort qu'enfante la guerre,
Ouvre un gouffre tel qu'un enfer.
Il sort une flamme infernale
De cette gueule triomphale,
Qui porte la destruction.
Ici c'est le feu de Bellone,
Et plus bas le glaive moissonne
Sans pitié, sans compassion.
Tel qui dans le sein de la flamme,
De la mort, de mille dangers,
Garde la tranquillité d'ame
Egale aux objets étrangers,
Mérite en effet l'apostrophe
De vrai sage & de philosophe;
Les autres sont des imposteurs.
Voyez donc, Messieurs les auteurs,
Quelle est grande la différence
Du solide & de l'apparence;
Combien les dehors imposteurs
Sont différens de l'évidence?
Dans vos studieuses erreurs,
Au fond d'une bibliothèque,
Vous faites très-bien les docteurs;
De votre valeur intrinsèque
Le danger peut nous éclaircir;
Il paroît, on vous voit courir.
Nous plus forts d'esprit que ces sages,
Nous opposons à ces orages
Le flegme & l'intrépidité.
Que tout périsse & se confonde,
Que tout se bouleverse au monde,
Rien n'ébranle ma fermeté.

C'eſt ainſi que d'un camp très-guerrier je prends la liberté de ſaluer votre ſapience. Le compliment que vous fait ma Muſe, ſent un peu ſon militaire; mais vous y trouverez du vrai, & je vous prie par parenthèſe de vous ſouvenir que la vérité a toujours été ma maîtreſſe. Lorſque je me mêlerai de courtoiſie, ma Muſe vous fera un compliment plus obligeant. En attendant, je vous prie de croire que je n'en ſuis ni plus ni moins

Votre admirateur & ami.

LETTRE XLIX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 5 Mai, 1741.

J'AI l'honneur de féliciter V. M. ſur la priſe de Brieg: ſa campagne ſe finira, lorſqu'à peine les autres y entrent; rien de plus glorieux que tout cela aux armes de V. M. Dieu veuille ſeulement la conſerver au milieu de toutes ſes victoires!

J'ai reçu une lettre de Paris dans laquelle on m'a envoyé l'épitaphe de Rouſſeau, faite par lui-même, deux années avant ſa mort.

De cet auteur noirci d'un crayon ſi malin,
Paſſant, veux-tu ſavoir quel fut le caractère?
Il avoit pour amis, Titon, Brumoi, Rollin,
Pour ennemis Gacon, Pittaval & Voltaire.

Une nouvelle qui me ſurprend, c'eſt que Mr Voltaire fait repréſenter ſon Mahomet à Lille; je regarde cela comme une eſpèce d'injure faite au théâtre de Paris. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LETTRE L.

DU ROI.

Au Camp de Molwitz, 6 Mai, 1741.

JE vous écris de ce beau camp
Où tout le danger qu'on y trouve
Exerce la valeur, l'éprouve;
Où mille Mirmidons de Mars,
Autrement nommés les houſards,
Viennent vingt fois dans la journée
Nous ſouhaiter la bonne année;
Où les bombes & la batterie
Vers Brieg font un feu de furie.
Or donc dans ce camp ſi terrible,
Où tout ſemble annoncer la mort,
Nous vivons tranquilles, paiſibles:
Tout ce qui reluit n'eſt pas or.

Vous voyez, Monſieur, par les belles choſes que j'ai l'honneur de vous dire, qu'on peut prendre la peur à tort: c'eſt ce qu'on appelle être poltron en pure perte. Je m'étois flatté juſqu'ici, mais ſans fondement, que j'aurois de vous une apparition béatifique; mais les dangers nous ſéparent ſi bien, que

je crains de ne vous pas posséder de sitôt. On débite que votre dernier voyage vous a causé de si grandes incommodités, que les médecins de Breslau ont été obligés d'user de tous les astringens possibles, pour arrêter les effets que votre grande prudence avoit opérés sur votre tempérament.

Vous n'ignorez plus que la ville de Brieg s'est rendue ; nous l'avons trouvée entourée de mines & de fougasses. Vous êtes bien heureux d'avoir évité l'assaut général, sans quoi à califourchon sur une bombe on vous auroit vu arriver en paradis. Hélas! pauvre Jordan, qu'eût dit alors le bel Horace, votre bibliothèque, Margot de la plante, &c. ?

Pour ne vous pas distraire plus long-temps de votre laborieuse étude, je finis une lettre que vous trouverez peut-être déjà trop longue, en vous assurant qu'une autre fois j'userai plus du *vertatur stylus.* Soyez persuadé que malgré tous les petits reproches que je viens de vous faire, on vous estime autant dans mon camp qu'on pourroit vous priser au Portique ou au Lycée, & que dans mon petit particulier les qualités de l'ami effaceront les défauts du poltron. Adieu.

LETTRE LI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 8 Mai, 1741.

J'AI reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer: c'eſt la première qui m'ait cauſé de la douleur. Je n'en ai pas l'obligation à ma mauvaiſe étoile.

Je n'ai quitté le camp que lorſque V. M. m'a ordonné de le quitter: ſi j'ai fait connoître quelque ſentiment de crainte, c'eſt une preuve que j'ai été plus naturel que prudent: d'ailleurs à quoi m'auroit ſervi de cacher des foibleſſes qui n'auroient pu échapper aux yeux clairvoyans de V. M., qui a la bonté de ſupporter les hommes tels qu'ils ſont, & de conniver à mes défauts?

L'hiſtoire du médecin de Breſlau débitée à V. M. ſeroit fort jolie, ſi elle ne regardoit pas un homme qui n'a de maladie que celle d'aimer trop le genre humain & de penſer triſtement.

Je n'attends que les ordres de V. M. pour me mettre à ſes pieds, pour avouer ma foibleſſe, & pour l'aſſurer du zèle & du reſpect profond avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LII.

DU ROI.

9 Mai, 1741.

Au camp retranché de Molwitz,
Endroit où mortier, ou haubitz,
Où canon & fusil décharge,
Et d'où Jordan gagna le large.

COMMENT ! vous prenez gravement
Mes vers, mon épître volage ?
Je vous connoissois autrement ;
Vous me trompez, c'est grand dommage.
Le ton léger du badinage
Vous auroit-il paru mordant ?
Si l'esprit pèche, c'est l'usage ;
Mais pour le cœur est innocent.

C'est ainsi que je répons à la très-sérieuse lettre que vous venez de m'écrire. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur assez atrabilaire pour m'affliger d'un malheur qui n'existe pas encore, & je plains votre esprit de tout mon cœur des tourmens inutiles qu'il vous cause.

C'est plutôt quelque vent malin,
Qui s'arrêtant dans son chemin,
Ou cheminant avec paresse,
Dans votre corps fait le lutin,
Et vous angoisse & vous oppresse.

Voilà ce qu'en dit la faculté ; c'est à votre gar-

dérobe d'en décider, car je crois qu'en ces ſortes d'affaires elle peut paſſer pour juge compétent.

Si vous ne jugez pas à propos de promener vos hypocondres, ni de vous crotter comme un barbet, vous ferez admirablement bien de reſter à Breſlau.

Je n'ai à vous parler depuis quelques jours que de pluie, de neige, de grêle & de mauvais temps; il n'y a pas là de quoi vous mettre de bonne humeur; mais j'y renonce, car je n'y réuſſirois pourtant pas.

Je ſuis, ni plus ni moins, un des plus zélés amis de Mr Jordan. Adieu.

LETTRE LIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 12 Mai, 1741.

J'AI reçu la jolie deſcription de V. M. touchant Maupertuis; ſon domeſtique partit hier, & ne doute point que ſon maître ne revienne à Breſlau ſurement.

On ne parle ici que de la paix, que l'on aſſure prochaine; je le ſouhaite plus que je ne l'eſpère. Les ennemis, à ce qu'on dit, fuient quand l'armée de V. M. fait mine de les approcher. On dit qu'ils l'ont fait à Strehlen.

La gazette de Leyde dit que le cheval de Mr

Maupertuis ayant pris le mords aux dents au milieu de la bataille, l'avoit jeté dans l'armée ennemie.

Je ne ſais ce que c'eſt que mauvaiſe humeur : j'en puis même alléguer une preuve ; j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. deux lettres dans leſquelles il y avoit des vers : & je ne fais des vers que lorſque la joie ne me permet pas de raiſonner.

J'entendis hier bon nombre de meſſes, par amuſement, puiſque je ne puis aller à l'égliſe par dévotion : nous n'avons point ici de culte au rit réformé ; &

> Pour moi, comme une humble brebis,
> Sous la houlette je me range ;
> Il ne faut aimer le change,
> Que des femmes & des habits.
>
> *Bayle, dans l'art. de Racan, à ce que je crois.*

Ce qui me remplit de joie, c'eſt qu'on aſſure que V. M. ſe porte à préſent à merveille, & que les maux de tête ſont diſſipés.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LIV.

DU ROI.

Au Camp de Molwitz, 13 Mai, 1741.

NON, ces vers ne ſont qu'empruntés,
Cela ne s'appelle point rire ;
Vos eſprits n'étoient pas montés
Pour plaiſanter ni pour écrire.

J'aime mieux vos vivacités
Et votre mordante ſatire
Que ces belles moralités
Qu'un autre avant vous a pu dire.

Vous êtes aimable & charmant,
Dites ce que votre ame penſe ;
Il nous ſuffit de l'agrément
Dont elle fera la dépenſe :
Tout ſera nouveau, naturel,
Aſſaiſonné de ce bon ſel
Que produiſit jadis Athènes,
Et que plus d'un ſavant par haine
Maſque des horreurs de ſon fiel.

Hélas ! quittez donc par ſageſſe
Ce grave & froid raiſonnement,
Ennuyeux aſſaiſonnement
De notre inſipide vieilleſſe,
Et laiſſez au calculateur
Qui diſtingue, ſomme & argue,
Et qui flottant parmi l'erreur
Croit qu'un chacun a la berlue,
L'avantage ſi peu flatteur
De ſon algèbre qui le tue.
N'oubliez donc pas qu'en effet
Il faut profiter de la vie,
Que c'eſt là ma philoſophie,
Comme ceci votre portrait.

En vérité, Monſieur d'un autre monde, penſez donc enfin que deux lettres joviales ne ſuffiſent pas

pour convaincre la chrétienté de votre bonne humeur, & qu'il faut de la continuation à vos charmes. Puissiez-vous demeurer à Breslau tant que la peur vous y retient, puisse l'ennemi être aussi timide que vous, & moi avoir toujours l'avantage de votre amitié ! Ce sont les vœux de celui qui a l'honneur d'être, très-prudent, très-grave, très-savantissime Jordan,

Monsieur,

De votre doctissime sapience

Le très-religieux admirateur.

LETTRE LV.

DU ROI.

Au Camp de Molwitz, 16 Mai, 1741.

POUR le coup je vous reconnois,
Et votre esprit se manifeste
Par la façon légère & preste
Dont vos aimables vers sont faits.
Que votre grande ame alarmée
Sans peur chemine vers l'armée ;
Vous n'y trouverez sur ma foi
Aucun hasard, point d'embuscade,
Et très-paisiblement chez moi
Vous pourriez boire rasade.
Si cet appât insuffisant
N'est pas ce qui vous détermine,
Sachez qu'à Brieg on voit par cen

Des bouquins rongés de vermine,
Et de ces gros in-folio
Ornés de pédantesque mine,
De ces livres vraiment brutaux
Dont on vous casseroit l'échine,
Et qui font le charme des sots.
Si tout ceci ne peut vous plaire,
Je vous garantis le plaisir
Que le long du jour à loisir
Vous n'aurez rien du tout à faire.
Tenez, je vous offre à l'encan
Tous les charmes de notre camp;
Car pour vous tenter par la gloire
Mes vers arriveroient trop tard,
Vous qui long-temps avez eu part
Au temple immortel de mémoire.

LETTRE LVI.

DU ROI.

D'UN ton mélancolique & tant soit peu pleureur,
Grondant & de mauvaise humeur,
Vous m'apprenez donc la nouvelle
Que Maupertuis l'applatisseur
S'en vient en Saxe à tire d'aile,
Tout pâle & transi de frayeur.
A peine réchappé de la griffe ennemie,
Du sabre meurtrier des barbares housards,
Il abjure à jamais la vie
Qu'il vient de mener par folie
Avec les fiers enfans de Mars.

Quel eſt, ſe diſoient-ils, quel peut être cet homme?
Un ſoldat dit, c'eſt un ſorcier;
L'autre, il faudra donc l'écorcher;
Un autre plus ruſé le croit prêtre de Rome.
Pardi, ne ſoyez pas ſurpris,
Meſſieurs, je vous apprendrai pis:
Il eſt géomètre, aſtronome.
A Vienne, où tout eſprit bouché
En lits de drap d'or eſt couché,
Où la folle magnificence
De pompons coiffe l'ignorance,
Jugez s'il étoit bienvenu.
Allez, Monſieur de la ſcience,
(Lui diſoit avec ſuffiſance
Un fat affectant l'ingénu,)
En pa s de nous inconnu.
Tout après avec bienſéance
Il lui donna du pied au cu.

Voilà l'hiſtoire telle que vous deviez me la rapporter & telle qu'un homme très-déſœuvré auroit dû l'habiller. Je ne ſais ce que vous avez; mais vos lettres deviennent plus triſtes & plus noires de jour en jour. Je crois que ſi vous le pouviez, vous voudriez communiquer à tout l'univers la triſteſſe & le chagrin inutile qui vous dévore. Croyez-moi, devenez raiſonnable; griſez-vous, faites la débauche & ſoyez joyeux. Le comble de la folie dans le monde c'eſt la triſteſſe; ſoyez donc ſage, aimez-moi un peu, & ne doutez point que je ne ſois toujours votre très-joyeux ſerviteur.

LETTRE LVII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 26 Mai, 1741.

ON est ici extrêmement impatient d'apprendre des nouvelles sur la marche de l'armée de V. M. On dit que les ennemis se retirent à mesure que V. M. avance. On ne feroit pas mieux quand je serois à la tête du conseil autrichien. Qui peut tenir contre l'ardeur guerrière des troupes de V. M.?

Il y a encore une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, avec quantité de pièces justificatives, en faveur de Mr de Voltaire. Voici une épigramme imprimée dans la Bibliothèque britannique sur l'éditeur de cet ouvrage.

Des auteurs peu considérables
Ont eu d'illustres éditeurs;
Et les plus illustres auteurs,
Des éditeurs très-misérables;
L'éditeur & l'auteur sont aussi quelquefois
Deux sots obscurs qu'unit leur goût pour les sornettes:
Mais ici nous voyons le prince des poëtes
Editeur du prince des rois.

Dieu veuille ramener bientôt V. M. dans nos quartiers! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LVIII.

DU ROI.

SEIGNEUR JORDAN, Au Camp de Grotkau, 1 Juin, 1741.

POELLNITZ m'écrit qu'il m'envoye des vers; pour moi je lui écrirai que je lui envoye de l'argent. Je n'ai point reçu de poëfie par fa lettre, & il ne recevra aucune monnoie par la mienne.

Tu ne me dis pas le mot du cher Céfarion, & tu ne me parles que de ton chien de libraire & de fon fichu livre.

Nous nous battrons trois fois, livrerons quatre affauts, & engagerons cent efcarmouches; après quoi tu me reverras, humble Gamaliel, aux pieds de Paul Jordan, apprendre de toi la fageffe, & l'art de la paix.

Adieu, cher ami. Ménage-toi; penfe, je t'en prie, à la part que prennent à ta fanté les demoifelles du Werder & de la Ville-neuve. Salut.

LETTRE LIX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breflau, 3 Juin, 1741.

LA lettre qu'il a plu à V. M. de m'accorder, peut me garantir contre dix jours de trifteffe. Vous

[library stamp]

ſavez guérir tous les maux, plus efficacement que le Roi de France ne guérit les écrouelles. Monſieur le Baron ne manquera pas de vous envoyer les vers ; il y eſt doublement intéreſſé. Céſarion eſt arrivé à Berlin en bonne ſanté ; il a fait le voyage en quatre jours : on va toujours vîte, quand on va où la tranquillité règne ; c'eſt ce que j'écris à Mr de Kayſerling, lui qui regarde comme un malheur de ne pas voir de ſes yeux les effets triſtes de la guerre.

La lettre de V. M. me fait frémir : trois batailles, quatre aſſauts, cent eſcarmouches, ne font pas trembler Jordan, mais ils épouvanteroient le Diable.

Vous aimez le bruyant tumulte
De Bellone & du champ de Mars :
Quoiqu'à ſes traits toujours en butte,
Vous n'aimez que ſes étendards.

Les dons précieux de Minerve,
Et les biens ſacrés de Cérès,
Tout ce bonheur ne ſe réſerve
Qu'aux chers miniſtres de la paix.

V. M. me fait bien de l'honneur, ou plutôt elle ſe moque bien de moi, en me parlant de Gamaliel qui étudie l'art de la paix. Que je ſuis heureux quand V. M. eſt à Berlin, ou à Rheinſberg ! Je partage mon temps entre le plaiſir de ſervir V. M., & celui du loiſir agréable de ma retraite.

Là, tranquille en ma retraite
J'attends les décrets du Deſtin :

Ma joie n'y eſt point inquiète
Entre Bacchus & ma catin.

Il n'y a que le beſoin des hôpitaux & de la conférence qui fait que je penſe à Berlin.

L'hôpital de la charité
Humblement Jordan vous demande,
Qui n'eſt d'aucune utilité
Partout où Bellone commande.

Conquérant de la Siléſie,
Prince guerrier, quoique benin,
Je vous conjure & vous ſupplie
De m'envoyer vîte à Berlin.

Tout m'attriſte en cette contrée:
L'on n'y boit que de mauvais vin,
L'on n'y voit que fille infectée.
Que ne puis-je aller à Berlin!

L'on ne parle ici que de guerre
Et le ſoir & dès le matin;
Mars eſt le Dieu qu'on y révère.
Que ne puis-je aller à Berlin!

Le bruit du canon me réveille,
Le cri du ſoldat inhumain
Ne permet pas que je ſommeille.
Que ne puis-je aller à Berlin!

Ce qui m'engage à demander cette grâce à V. M., c'eſt qu'on aſſure ici la paix comme une choſe certaine. Cela me fait tourner la cervelle de joie; je veux célébrer ce beau jour dans l'endroit où je brille le plus, dans ma bibliothèque, où mes livres

ne disent mot, & écoutent mes pauvretés, & on assure que dans peu Berlin aura le bonheur de voir V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LX

DU ROI.

Sans date.

EST-il permis de m'écrire religion pour me persuader de vous laisser aller à Berlin? Ne devez-vous pas mourir de honte de votre impatience enfantine pour partir? Vous viendrez ici, s'il vous plait, pour en faire amende honorable en plein champ, & vous me fléchirez plutôt par la pitié que me fera votre poltronnerie que par l'attachement que vous avez pour Messire Jean Calvin. Mes vers ne seront pas de votre goût assurément, parce qu'ils sont hardis & vrais * : mais je m'en console, parce que j'en suis content, & que vous pouvez les conserver comme étant ma confession de foi.

Mandez-moi, je vous prie, s'il est vrai que la paix est conclue, si les troupes prussiennes resteront ici, ou si l'on parle de bataille, en un mot bavardez un peu.

* Ces vers se trouvent apparemment parmi les Epîtres à Jordan.

LETTRE LXI.

DU ROI.

Au Camp de Freywalde, 13 Juin, 1741.

VIF, ou plutôt fort pétulant,
Vous voulez donc, mon cher Jordan,
Quitter les champs de Siléſie ?
Quel peut être dans votre plan
La raiſon qui vous y convie ?
Vous êtes trop bon courtiſan
Pour me dire de votre vie
Que c'eſt chez nous où l'on s'ennuie ;
Mais rempli de ſincérité,
Charmant Jordan, je vous en prie,
Dites ici la vérité.
N'eſt-ce pas la bibliothèque
Dont l'attrait puiſſant & vanté,
Le bel Horace ou le Sénèque,
Ou peut-être quelque beauté,
Dont l'enchantement vous attire ?
Et lorſque votre cœur ſoupire,
Trop ſenſible à la volupté,
Ce vous eſt trop peu que d'écrire.
Car après tout, votre hôpital,
Rempli d'extravagans qu'on lie,
Siniſtre & funeſte arſenal
Des misères de notre vie,
Ce lieu ſi triſte & ſi fatal
Ne vaut pas notre compagnie.
Ce n'eſt que la légéreté

Des François, engeance frivole,
Suprême & despotique idole,
Votre unique Divinité,
Dont les charmes & l'inconstance
Vous font penser que dans l'absence
Gît toute la prospérité.
J'ai cru, moi, dans mon innocence
Que dans l'art de la jouissance,
Se trouvoit la félicité,
Jordan, j'apprends à te connoître:
Si tu logeois au paradis,
Pour mieux trouver le vrai bien-être,
Par changement tu voudrois être
Dans l'enfer auprès des maudits.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire en vers; ce que je vous écris en prose n'est pas moins vrai, & j'ose vous assurer qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un endroit où vous seriez d'accord de vous tenir en repos. Nous partirons dans peu de notre camp pour aller à Strehlen; il ne s'agit ici d'ailleurs que d'affaires de housards.

Adieu, cher Jordan. Mes respects au Portique, au Lycée. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre, comme je suis moi votre très-humble serviteur.

LETTRE LXII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 17 Juin, 1741.

J'AI reçu vos aimables vers
Ecrits de façon très-normande :
Que Dieu m'accable de revers,
Si je fais ce qu'on y commande !

Je puis assurer à V. M. que j'ignore si elle m'ordonne d'aller à Berlin ou de rester à Breslau :

A quoi donc nous sert la critique ?
Nous rend-elle moins incertains,
Puisque l'esprit académique
Toujours nous offre deux chemins ?

Ce n'est pas le premier chagrin que m'a causé le pyrrhonisme. Une dose de la philosophie dogmatique m'auroit d'abord déterminé : mon penchant pour la secte de l'académie, la crainte de manquer à mon devoir, tout cela me rend indéterminé. La jérémiade envoyée il y a cinq ou six jours dissipera peut-être ces doutes.

Car en bonne foi de chrétien
Je ne puis séjourner en ville
Où le culte calvinien
Est rejeté comme acte de Sibylle.

Je n'ai jamais été courtisan ; vous n'avez pas besoin de cette engeance, qui déguise perpétuellement

la vérité, & on ose la dire devant V. M. Pourquoi ne la dirois-je pas? Je m'ennuie à Breslau, puisque je n'y puis faire ma cour à V. M., & que je n'y ai point ma bibliothèque, où

Je goûte la tranquillité,
Reposant dans le sein des Muses;
Mon bel Horace à mon côté
M'engage à mépriser les ruses
Du monde, & de sa vanité.

Les François sont inconstans, cela est vrai: ils le sont par légèreté, j'ai assez d'esprit pour l'être par volupté. Je ne le suis jamais en amitié.

Je ne suis jamais inconstant
A l'égard d'une aimable belle:
Dès qu'un mérite est éminent,
On cesse alors d'être infidelle.

Ce n'est pas tout: oserois-je demander à V. M. une grâce?

Très-humblement je vous supplie,
Conquérant de la Silésie,
De me donner un billet à *Verspann*,
Pour que je puisse en ménageant,
Conserver ma bourse garnie,
Et la garantir d'étisie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. On ne parle ici que de paix,
On croit y voir finir la guerre,
Et tout prospérer à souhaits,
Sous Fréderic que le monde vénère.

LETTRE LXIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 19 Juin, 1741.

J'AI honte d'accabler V. M. par la fréquence de mes lettres, & de mes vers, qui doivent paroître à vos yeux ce que paroît un portrait de barbouilleur aux yeux de Pesne.

Ce n'est que mon oisiveté
Qui produit tout ce bavardage,
C'est trop de témérité,
Que de rimer à mon âge.

Ce qui me passe, c'est la bonté des vers que V. M. compose, dans un temps où elle se promène par toute la Silésie avec son armée, & y porte la terreur.

Les neuf sœurs du sacré vallon
Exalteront par des chants d'allégresse
Les nobles faits du germain Apollon,
Qu'eût adoré la respectable Grèce.

Je remercie très-humblement V. M. de la gracieuse permission qu'elle a bien voulu me donner d'aller voir ma chère bibliothèque, qui fait le plus réel bonheur de ma vie.

Chacun est heureux à sa guise :
Victorieux en province conquise,
Votre bonheur est solide & parfait ;
Le mien étoit ici très-imparfait,

Puiſque j'étois en entière diſette
De livres, vin, & de ſaine fillette.
Votre bonheur eſt ſous vos étendards ;
Je ſuis heureux, puiſque je pars.

Le bonheur dépend de l'idée qu'on s'en forme. Je ſuis fortement embarraſſé ſur la nature de mon bonheur. Je le cherche dans l'étude, quoique la réflexion nous rende ſouvent malheureux, & que la diſtraction nous divertiſſe & nous égaye. Tous les hommes ſe reſſemblent ; ceux qui pourroient être fort heureux, s'appliquent à ne pas l'être.

Un quidam l'autre jour fortement ſoutenoit
Que le bonheur étoit très-volontaire,
Que qui fortement le vouloit,
Pouvoit par ſon eſprit au malheur ſe ſouſtraire :
Je répondis à cela vivement,
Que les eſprits ſont de trempe diverſe ;
C'eſt œuvre de tempérament,
Quand on ſe rit de la détreſſe.
Mais ce qui beaucoup ſurprenoit,
C'eſt que tel qui pouvoit rendre ſa vie hereuſe,
Au lieu de cela s'appliquoit
A ſe la rendre malheureuſe.

Dieu ramène bientôt V. M. dans le ſein de ſa capitale ! Un bonheur ſur lequel mon pyrrhoniſme ne ſauroit mordre, c'eſt celui d'être avec un entier dévouement & un reſpect profond, &c.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

Juillet 1, 1741.

D'UN brin de raiſon, dans ce camp,
Qui ne vaut pas un ſol la livre,
Ce ſot monde s'applaudit tant,
Que pour l'être moins il s'enivre.

Le ſage & libertin Jordan
Veut cette épigramme en préſent.
Quelle diſtraction extrême!
Car il oublie en ce moment
Qu'il en eſt le ſujet lui-même.

LETTRE LXV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 12 Août, 1741.

VOICI des vers irréguliers, faits fort irrégulièrement, par un homme qui n'a jamais été régulier. Enviſagez-les comme ces bordures dans le goût de Barroc, qui ont eu cependant l'avantage de vous plaire. J'ai une envie déméſurée de voir vos troupes monter la garde ſur le marché de Breſlau, de la boutique d'un libraire nommé Korn; vous ne ſauriez, Sire, refuſer cette conſolation à Siméon, qui veut voir

voir le ſalut, non d'Iſraël, mais de l'Allemagne. Les troupes de V. M. ont acquis à très-juſte titre cette prérogative.

Je pourrois alléguer à V. M. des raiſons de ſanté; elle eſt ſi délicate, que je ne puis en jouir que par de fréquens hommages, toujours involontaires, rendus à la faculté. Il y a ſix mois que j'eus la témérité de les refuſer; mais la néceſſité m'y force préſentement.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXVI.

DU ROI.

Fait au Camp de Strehlen, 12 Août, 1741.

LORSQUE les bleds fauchés la cohorte ennemie
Eſſayera quelque haſard,
Tu peux, pour aſſurer ta vie,
Eviter l'ennemi, te ſouſtraire aux houſards
Dans les murs de Breſlau, contre de Siléſie;
Mais tant que le farouche Mars
Exaltera notre furie,
Tranquille en ta philoſophie
Tu peux compter que mes égards
Pour ta docte poltronnerie
Te ſauveront chez les beaux arts,
Avant que le péril & la peur t'y convie.

LETTRE LXVII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 19 Août, 1741.

JE suis arrivé à Breslau, que j'ai vue avec grande joie, ornée & parée par vos belles troupes. Les filles y regardent voluptueusement les soldats de V. M.

Je n'en suis point du tout surpris,
Ils donnent de l'amour par l'air & par la taille,
Hercules dans un jour où vous donnez bataille,
Hercules en vigueur dans l'île de Cypris.

On se dit ici à l'oreille que V. M. est sur le point de conclure une alliance avec la France ; je n'en sais rien ; une chose sais-je bien surement, c'est que le voyage imprévu de Mr de Valory donne de la tablature à tous les ministres : comme une comète à vaste queue en donne à Messieurs les astronomes.

On prétend qu'en moins de trois jours il y aura une bataille : j'ai peur de ce mot, comme les Romains en avoient de ceux qui expriment la mort :

Je n'aime point ce qui détruit,
J'aime bien ce qui multiplie ;
Un combat peut priver votre corps de la vie
Que l'amour pour nous a construit.

C'eſt une obligation que votre pays a à l'amour, & il y a, j'oſe le dire, de l'ingratitude à ne pas le conſerver.

On attendoit ici V. M., il y a quelques jours. Monſieur de Bulau a quitté pour cela l'hôtel qu'il occupoit. Vous ſerez reçu ici comme les Juifs recevroient le Meſſie, s'il jugeoit à propos de venir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXVIII.

DU ROI.

Au Camp de Reichenbach, 30 Août, 1741.

VOUS nous croyez dans ces combats
Que votre valeur n'aime pas,
Et vous penſez que notre armée,
Dans ſon courroux trop animée,
Diſperſe dans ces champs épars
L'Autrichien & ſes houſards.
Tout doucement, Monſieur le ſage,
Sachez qu'on fait cent argumens
Plutôt qu'on ne gagne avantage
Sur des ennemis vigilans.
Attendez donc pour voir éclore
Ce beau ſoleil de notre aurore
Que nous favoriſent les vents.
Tout pilote pour faire voile
Guette les plus heureux momens,
Que le ſecours des élémens
Le ſeconde en enflant la toile.

Ce ſont ces momens favorables que nous attendons pour ne point manquer notre coup. Je tiens nos arrangemens preſque certains, & je préſume qu'en jouant à jeu ſûr, on ne m'en ſaura pas plus mauvais gré.

Nous avons ici le plus beau camp de la Siléſie; cela forme le plus ſuperbe payſage du monde, dont la belle & nombreuſe armée qui y campe ne fait pas le moindre ornement.

Adieu, ami Jordan. Faites mes complimens à la philoſophie, & dites lui que j'eſpère de la revoir au quartier d'hiver. Je vous prie de dire aux belles-lettres que c'eſt là le rendez-vous que je leur donne, & que pour avoir ſuſpendu leur commerce pour un temps, je ne prétends pas le finir, mais le reprendre avec plus de goût & de plaiſir lorſque la campagne ſera terminée.

Je ſuis de ta candeur, de ton ſavoir, de ta philoſophie, & ſurtout de ton bon commerce

Le grand admirateur & ami.

LETTRE LXIX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 30 Août, 1741.

ROBINSON arriva hier; il ſurprit par ſon arrivée les grands & les petits de la ville: les idées de paix ſe réveillent. Ce qui me charme, c'eſt que tout cela contribue à la gloire de V. M.

Ce redouté Roi pruffien
Fait le rôle d'une coquette :
Tous afpirent à la conquête :
Et lui ne fe gêne pour rien.

Le François a l'air un peu capot, mais mordant; le Milord eft gai; le Hollandois enrage, & dit que ce voyage eft fait inutilement, que l'heureux négociateur n'a que des pauvretés à propofer. Pœllnitz étoit hier aux prifes avec le Hanovrien; ce dernier difoit : Le Roi mon maître paroîtra bientôt dans toute fa gloire; l'autre d'un air cauftique ripofte : Ce fera apparemment quand il ira à l'autre monde pour juger les morts.

On dit qu'il y a fix cents houfards qui battent l'eftrade entre Breflau & Neumarck : je n'irai pas à coup fûr m'éclaircir du fait.

Dieu veuille conferver V. M. !

J'ai l'honneur, d'être, &c.

LETTRE LXX.

DU ROI.

Au Camp de Reichenbach,
2 Septembre, 1741.

QUAND le grand négociateur
De l'anglicane politique
Sera plus penaud qu'un fondeur,
Renvoyé fans avoir étalé fa boutique
Au défunt viennois Empereur,

100376

Lors dans ma lanterne magique
L'Anglois connoîtra ſon erreur:
D'abord ſe confeſſant, prenant le viatique,
Le ſublime médiateur,
Renonçant en Europe à toute ſa grandeur,
Rendra ſon ame en Jamaïque,
Et de notre légiſlateur
Deviendra paiſible Cacique.

C'eſt une prophétie que j'ai trouvée dans les centuries de Noſtradamus; je vous la donne pour ce qu'elle me coûte, s'entend pour une réponſe de votre part, qui ne laiſſera pas d'être charmante; elle me payera au double de la dépenſe que j'ai faite, & elle me payera au centuple, ſi vous m'y donnez des aſſurances de m'aimer toujours. Adieu. Envoyez l'incluſe à Voltaire.

LETTRE LXXI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 2 Septembre, 1741.

VOS vers ſont charmans. Je ne ſaurois aſſez les lire. Ils ne ſe reſſentent pas de la facilité avec laquelle vous les faites.

On ne parle ici que du beau rôle que vous jouez: on aſſure que le Saxon vient demander en grâce à V. M. qu'il puiſſe contribuer en quelque choſe à la gloire de votre maiſon;

Le très-fin miniſtre Bulau,
Avec un air ſoumis que l'humilité donne,
Vient vous offrir comme un cadeau
Tout le pouvoir de ſa couronne.

Je me flatte que V. M. voudra bien lui accorder cette glorieuſe prérogative.

Je bénis Dieu, & je rends grâces aux ſoins de V. M. de ce que les affaires vont ſi bien. A l'abri de vos ailes, je dors auſſi tranquillement que je le ferois, ſi j'étois maître du palladium. Les Berlinois craignent une ſeconde bataille: pour moi, je ne la crains plus, parce que je ſuis aſſuré de la victoire; & ſi j'étois à portée de faire le Jean Baptiſte à ces bonnes gens, je les exhorterois à s'en fier entièrement à leur Meſſie.

Je ſuis fort tranquille & content,
Frédéric eſt comblé de gloire;
Il met à profit ſa victoire
Et ſon politique talent.

Cependant V. M. ne ſe lève pas ſi matin que le Roi d'Angleterre, qui ſue ſang & eau pour ne rien faire.

Le monarque anglois tous les jours
Se lève au point du jour, pour ne faire qu'eau claire,
Tandis que le pruſſien n'interrompt point le cours
De ſes exploits guerriers, pour écrire à Voltaire.

Les Muſes feront toutes glorieuſes de voir que V. M. veut bien ne les pas oublier. Quand je

ſerai au milieu de mes livres; je ne manquerai pas de leur dire ce que V. M. m'ordonne :

Le Roi, votre Dieu tutélaire,
Ne regarde ſon ami Mars
Que comme un ami néceſſaire,
Pour lequel il faut des égards.
Mais pour vous, filles du Permeſſe,
Il vous careſſe par plaiſir ;
Les amuſemens du loiſir
Marchent avec lui ſans ceſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 4 Septembre, 1741.

J'AI reçu vos vers admirables, & ceux dont vous honorez Voltaire, que j'ai d'abord fait partir.

Oui, ces beaux vers dont le ſens prophétique
De Robinſon nous fixe le deſtin :
Son maître & lui ſe trémouſſent en vain,
Pour nous montrer leur peu de politique.

V. M. fait parler à Noſtradamus un langage bien ſpirituel, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages que tout le monde lit, & qu'on n'entend point.

La manière ironique dont il plaît à V. M. d'apoſtropher mon pauvre petit eſprit, n'eſt-elle pas antimorale ?

Quoi! j'aurois tout l'eſprit qu'on trouve en Siléſie?
C'eſt de moi joliment ſe ficher de bon cœur:
Moi, qui n'aurai, pour mon malheur
Jamais qu'un filet de génie:

comme le beau-parleur dit, en parlant d'une ſauce, un filet de vinaigre.

Votre eſprit eſt comme un torrent,
Qui s'étend & qui tout embraſſe,
Et rien ne peut lui faire face,
Qu'il ne le renverſe à l'inſtant.

Je n'ai de l'eſprit que ce qu'il faut de goût à un honnête homme pour diſtinguer quel eſt le bon vin de Champagne. C'eſt tout ce qu'il m'en faut. Je ſuis d'ailleurs à preſent comme un économe qui ne ſème point ſes terres faute de grain. V. M. eſt ſur le point d'entrer en Bohème, & mon magaſin d'eſprit eſt à Berlin.

On dit que la Lune ne luit
Que par ſecours de lumière empruntée;
Otez-lui le ſoleil, elle eſt ce qu'eſt la nuit,
Et l'on voit ſa ſplendeur tout à coup éclipſée.

V. M. donne de la tablature à tous les politiques. Les partiſans de la Reine de Hongrie cherchent ſur le viſage du Miniſtre ſaxon les effets de ſon voyage à l'armée. Il eſt fort pour l'artifice.

On ne peut découvrir en rien
Ce qui ſe paſſe dans ſon ame;
Car toujours un égal maintien
Cache adroitement ce qu'il trame:

Ce maintien, jamais inégal,
Eſt, dit-on, auſſi néceſſaire
Que jugement au ſieur Voltaire,
Qu'œil de Jordan à l'hôpital.

Je demande en grâce à V. M. une œuvre de ſurérogation, c'eſt la continuation de ſes bonnes grâces, que je tâcherai de mériter. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

Au Camp de Reichenbach,
7 Septembre, 1741

AMI, demain nous décampons;
Ni tous les ſaints, ni le grand diable,
Ne ſavent point où nous allons;
Mais vous, mon confident aimable,
Je vous apprends que nous ferons
Dans peu le ſiége déſirable
Du fort de Neiſs que nous prendrons.

Si la voix de la renommée
Vous informe dans vos cantons
Que notre floriſſante armée
Vainquit aux champs Siléſiens
Ces orgueilleux Autrichiens,
Que votre grande ame alarmée
Ne craigne pas pour mes deſtins.

Quiconque enchaîne la victoire,
Doit en en pourſuivant le cours
Sans peur ſacrifier ſes jours
Au laurier brillant de la gloire.

Si du ſort l'éternelle loi
Précipite dans la nuit noire
L'ombre de votre ami, l'ombre de votre Roi,
Qu'au moins le ſouvenir de cette ombre légère
Long-temps après ma mort vous ſoit récente & chère.

Je vais faire divorce pendant quelques jours avec les Muſes; mais comme ce que nous allons faire à préſent achève de nous aſſurer la tranquillité en Siléſie, & que cette opération ſert de baſe à nos quartiers d'hiver, j'en ai la réuſſite extrêmement à cœur.

Adieu, cher Jordan. Ne m'oublie pas, & ſois bien perſuadé de l'amitié que je conſerverai toute ma vie pour Meſſire Charles Etienne. Ainſi ſoit-il!

LETTRE LXXIV.

DU ROI.

Au Camp de la Neiſſe, 15 Septembre, 1741.

DE Neiſs, Jordan, je vous écris
Que ce projet qu'enfanta ma prudence,
Ami, n'a pas mieux réuſſi
Que le rocher qui fit une ſouris.
Vous connoiſſez la lente ſuffiſance
De ce Mentor à qui dans mon enfance
Le ſoin de mes jours fut commis:
Par ſa flegmatique indolence
Neuperg avec nos ennemis
Ont prévenu l'inſtant d'être ſurpris.

Malgré ce contre-temps funeſte,
Je pourſuis mes premiers deſſeins:
Vienne dans peu doit jouer de ſon reſte,
J'en ai mêlé les cartes de mes mains,
Et dans ce mois où la feuille fanée
Annonce la fin de l'année,
Mars ramenant la douce paix
Dont la campagne fortunée
De Berlin fait le centre des attraits,
Nous goûterons l'heureuſe deſtinée
De gens ſans guerre et ſans procès.

Nous ſommes ici vis-à-vis de l'ennemi et très-près les uns des autres. Neuperg n'oſe.... devant nous, ſans craindre que nous ne l'entendions, de ſorte que la bataille eſt plus vraiſemblable que jamais. Nous avons le plus beau camp du monde, et ces deux armées qu'on apperçoit d'un coup d'œil, ſemblent deux furieux lions couchés tranquillement chacun dans leur repaire.

Ecrivez-moi ſouvent, et ſoyez perſuadé que l'amitié que j'ai pour vous eſt inviolable. Adieu.

LETTRE LXXV.

DU ROI.

Au Camp de la Neiſſe, 17 Septembre, 1741.

PETIT Parthe toujours poltron,
Qui ne ſavez que par la fuite
Vous dégager de la pourſuite

De l'amour féduifant & du houfard fripon,
Normand dans vos difcours, furtout lorfqu'à la lutte
Deux jouteurs d'argumens échauffent la difpute;
Vous ne dites ni oui ni non,
Quand vous craignez qu'on vous réfute:
Vos adroites raifons que vous jugez en butte
A de bien plus forts argumens,
S'échappent comme des ferpens.

Ce font les avantages que vous procure l'Académie, qui combat en cédant & qui n'affirme rien.

Votre requête eft très-jolie, mais peu acceptable, d'autant plus que je me flatte de vous voir ici dans peu de jours en toute fureté, lorfque nous ferons le fiège de Neiffe & que Neuperg aura décampé.

Mes complimens à Pœllnitz. Dites à Voltaire que s'il n'avoit rien à faire à Bruxelles, il me feroit plaifir de venir en Novembre ou Décembre à Berlin. Marquez la même chofe à Maupertuis. Adieu, *Jordane Tindaline.* Aime-moi toujours, & fois perfuadé que *ego fum totus tuus. Vale.*

LETTRE LXXVI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breflau, 18 Septembre, 1741.

NE vous plaignez pas de ce que le projet de Neiffe n'a pas réuffi : tout le monde fait que ce n'eft

pas la faute de V. M ; l'action dont parle le public, relève cette ombre du magnifique tableau de la guerre de Siléſie.

Quoi ! votre illuſtre Majeſté
Va de ſang froid, armée de courage,
Brûler un magaſin tout rempli de fourrage,
Aux yeux de l'ennemi planté !

On s'eſt dit même à l'oreille que V. M. étoit légèrement bleſſée au bras ; un homme a oſé aſſurer qu'il l'avoit vu en écharpe.

Ce bras que votre peuple adore,
Et ſous lequel on vit en ſureté,
Que l'ennemi redoute encore,
Que le public a juſtement vanté.

Cette nouvelle me fit beaucoup de peine : mon imagination triſte ne pouvoit ſe réſoudre à la croire fauſſe : car, à parler naturellement à V. M.,

Ce bras eſt un palladion
Que bien humblement je révère :
Ma foi, de tout je déſeſpère
S'il reſte dans l'inaction.

V. M. fait un magnifique portrait du plaiſir que l'on goûtera à Berlin à l'abri de cette paix qu'elle voudra bien accorder à l'Europe, qui l'en prie. Quand verrai-je ce ſalut de mes yeux ?

Mr Pœllnitz voudroit être franc-maçon : V. M. veut-elle permettre qu'il le ſoit ?

Voici une lettre qui ne ſera bonne qu'autant qu'elle aura le bonheur d'amuſer V. M.

C'eſt là le fruit de mon oiſiveté,
Ce ne l'eſt point de mon indifférence;
Des ſtoïques rigueurs nullement entêté,
Je goûte le plaiſir comme un être qui penſe.

Pour être indifférent il faudroit ne pas penſer. Deſcartes a dit pédamment: Je penſe, donc je ſuis; pour moi j'aurois dit: Je goûte le plaiſir, donc je penſe. Une indifférence que j'ambitionne, c'eſt celle qui me porteroit à ne plus faire des vers.

Sire, je n'ai que poëſie en tête,
Et mauvais vers coûtent autant que bons
A ceux qui d'Apollon n'ont pas reçu des dons:
Vous & l'amour m'avez rendu poëte.

Je fais à l'égard des vers ce que fait Petrini à l'égard du violon. Je ne ſuis pas aſſez aveugle pour ne pas ſentir que je ſuis poëte comme je ſuis ſoldat. Je me dédommage du malheur que j'ai de ne pouvoir me vanter de ces diſtinctions, par le bonheur que j'ai (bonheur contre lequel l'indifférence ne tient point) d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

DOMINE, Septembre 24, 1741.

J'ENVOIE à ta doctorale ſcience une très badine lettre pour Greſſet, que je te charge de lui envoyer, de copier, de critiquer & de parafer. Si tu trouves cette lettre jolie, envoyes-en une copie comme en ton nom à Voltaire.

Adieu. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Une autre fois ma lettre ſera plus longue, et par conſéquent t'ennuiera davantage. Fais bavarder Pœllnitz.

LETTRE LXXVIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 24 Septembre, 1741.

MR Algarotti eſt arrivé avec le miniſtre de Ruſſie, qui eſt gai & content :

Car il eſt tout glorieux
Des faits pruſſiens qui décorent gazette,
Et il reſſemble à la trompette
Qu'au jugement on entendra des cieux.

Le pauvre Suédois est triste & capot, quelques efforts qu'il fasse pour cacher sa tristesse par un extérieur composé : il fait cependant espérer une chance plus heureuse.

Le sort d'ailleurs est journalier :
Il n'en est pas chez nous de même ;
Puisque dans tout exploit guerrier,
Le soldat sent le prix de sa valeur extrême.

On assure comme un fait positif la prise de Linz ; on ajoute même que l'armée françoise va à grands pas faire le siége de Vienne, pendant que vous ferez celui de Neisse : Dieu veuille qu'il soit bientôt fait, pour que V. M. puisse goûter, après tant d'exploits guerriers qui vous font, Sire, si glorieux, la tranquillité & le repos !

Vous goûterez les plaisirs d'une paix,
Que vous procurez à la terre :
Jupin quittoit par fois son glaive & son tonnerre,
Pour goûter du plaisir les séduisans attraits.

J'écris aujourd'hui à Voltaire & à Maupertuis, suivant l'ordre de V. M.

Frédéric, Maupertuis, Voltaire,
Ces beaux esprits ingénieux,
Nous feront goûter sur la terre
Des plaisirs enviés des Dieux.

C'est pour moi de l'ambroisie que des discours

tels que ceux que j'ai eu l'honneur d'entendre quelquefois prononcer à ces trois têtes penſantes.

A l'imitation des poëtes du ſiècle paſſé, j'ai choiſi une maîtreſſe à laquelle je puiſſe quelquefois adreſſer des vers, ne pouvant lui préſenter autre choſe. Je ne ſais ſi V. M. ſera contente de cette petite pièce ſur l'accord du cœur & de l'eſprit.

L'eſprit n'a ſur le cœur qu'un très-foible pouvoir,
Et le cœur tient l'eſprit toujours en eſclavage :
L'eſprit preſcrit au cœur un auſtère devoir,
Mais le cœur prend, Iris, le plaiſir en partage.
Voulez-vous ſur l'amour fonder votre bonheur ?
Uſez dans votre choix d'une ſage prudence,
Ne confiez le bien de votre tendre cœur,
Qu'à celui des amans qui réfléchit, qui penſe.

Qui pourroit condamner ſemblable liaiſon ?
Ma raiſon fut toujours ſenſible à la tendreſſe :
Mon cœur vous aime, Iris, puiſqu'il vous le confeſſe,
Et mon eſprit convient que mon cœur a raiſon.

Ce n'eſt pas ſeulement en amour que mon cœur & mon eſprit s'accordent, quelque brouillés qu'ils ſoient quelquefois.

Mon cœur eſt charmé de ſervir
Un Roi que mon eſprit admire :
Tous deux reſſentent le plaiſir
De ſon aimable & doux empire.

Car j'ai l'honneur & l'avantage d'être, &c.

LETTRE LXXIX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 6 Octobre, 1741.

LA ville fourmille de nouvelles que je crois fausses. Il semble que l'espérance de la paix tombe, & qu'on n'y veut plus penser. On assure que l'armée de V. M. vient se camper vers Brieg, dans l'ancien camp. On a écrit de Neisse que la ville étoit ouverte aux deux partis, & que le magistrat avoit donné une somme très-considérable pour obtenir cette espèce de neutralité. Cette nouvelle, toute ridicule qu'elle est, s'accrédite. On flatte le public du bonheur de voir V. M. à Breslau le 20 de ce mois ; & les Etats s'y assembleront deux jours après pour l'hommage. On prétend que la chose est impossible : 1. parce que ceux qui sont dans la haute Silésie ne peuvent venir, quelque bonne volonté qu'ils ayent, sans courir de grands risques : 2. parce qu'on ne laisse pas assez de temps à plusieurs vassaux pour recevoir les pleins pouvoirs de leurs chefs respectifs.

On m'a assuré que la belle armée de V. M. entreroit dans les quartiers d'hiver le 19, & que le premier de Novembre toute la cour seroit à Berlin.

J'ai écrit à Voltaire & à Maupertuis, comme V. M. me l'a ordonné.

La pauvre Madame de Rocoules eſt morte : c'eſt une lumière qui s'eſt éteinte faute d'huile.

On dit la Reine de Hongrie entièrement brouillée avec ſon époux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 11 Octobre, 1741.

MILORD Hinford arriva hier, pour la conſolation des politiques ; il a apporté deux nouvelles : l'une que l'armée de Neuperg étoit en meilleur état qu'on ne le croyoit : l'autre qu'il attendoit que l'armée de V. M. entrât dans les quartiers d'hiver pour en faire autant.

La gazette de Cologne, du 6 Octobre, dit " que " le bruit eſt général à Duſſeldorf, que la grande " affaire de Juliers & de Bergue eſt entièrement " ajuſtée en faveur du Prince & des Princeſſes de " Sulzbach, le Roi de Pruſſe ayant, dit-on, renoncé " à ſes prétentions, moyennant un équivalent qu'on " lui procure ailleurs."

Le public de Breſlau eſt impatient de voir arriver V. M. pour l'hommage. Ils ont la démangeaiſon des illuminations ; ils ſe flattent qu'on le leur ordonnera.

Thiriot m'a écrit de Paris, & me parle de la mort du pauvre Rollin.

Ci-gît le très-bigot Rollin,
Qui quitta les plaisirs de l'être
Et ce qu'on a de plus certain,
Pour l'espoir d'un très-grand peut-être.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breslau, 12 Octobre, 1741.

LE long séjour que le Ministre d'Angleterre fait à Neisse, fait tourner la tête aux politiques; les uns disent qu'il y est malade, & les autres qu'il y négocie.

Il va paroître, à ce qu'on dit, une histoire critique de la ville de Breslau, composée par un jeune officier, qui, dit-on, en est fort mécontent, surtout des dames, dont il se plaint. L'ouvrage est en françois; on en a même vu des feuilles, qu'on tâche de supprimer. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en avoir, & en envoyer à V. M.

On baptisa avant-hier le fils du Baron de Schwertz, dont V. M. est le parrain; il se nomme Frédéric-Guillaume-Maximilien-Jean-Népomucène.

L'enfant de Schwertz eſt baptiſé,
Du nom de Frédéric & de Népomucène :
Le voilà bien favoriſé,
Recevant de deux ſaints l'aſſiſtance certaine.
Le premier me paroît d'un plus puiſſant ſecours;
Il peut, il ſait aux beſoins ſatisfaire;
Pour le ſecond, il faut au Ciel avoir recours,
Encore n'y fait-on ſouvent que de l'eau claire.

On fait ici force préparatifs pour l'hommage que les Etats de Siléſie doivent rendre à V. M. On prépare le trône dans la ſalle des chevaliers que le Cardinal occupoit il y a un an.

J'ai reçu les deviſes qu'on m'a envoyées par ordre de V. M.: j'ai remis celles que me fit faire l'oiſiveté, à ſon Excellence Mr de Podewils. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les ſavans des Etats de V. M. en envoyaſſent : ce ſeroit le moyen d'en avoir de bonnes. J'ai, &c.

LETTRE LXXXII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, 18 Octobre, 1741.

LES titres dont il plaît à V. M. de m'honorer, n'ont rien qui me touche : l'inſpection générale des infirmités humaines révolte l'eſprit & le cœur, & ma raiſon me fait mépriſer les autres.

Je n'eus jamais la vanité
De vouloir un orgueilleux titre ;
Je n'en fus point, Sire, entêté.
Qu'on mette au-deſſus d'une épître :
A Jordan, ſerviteur de Votre Majeſté,
Je ne troquerois pas ce titre reſpecté
Contre ceux que donne la mitre.

Les titres ſont aux gens raiſonnables ce que ſont les pompons à une femme ſenſée : ils ſont même ſi peu de choſe, qu'ils n'ont pas l'avantage d'orner. Une femme parée, quelque laide qu'elle ſoit, fixe les regards pour un moment, ſi l'économie de ſa parure eſt régulière ; & on ne ſauroit par des titres, quelque ronflans qu'ils ſoient, engager les perſonnes raiſonnables à jeter les yeux ſur un homme qui n'a pas d'autre mérite. D'ailleurs

Je ſuis fait pour les hôpitaux
Tout auſſi peu que pour Cythère :
L'un eſt le rendez-vous des maux,
L'autre un ſéjour qui déſeſpère.

Et je ne veux être ni déſeſpéré, ni malade. Le cauſtique correſpondant de V. M. qui me dit amoureux, me fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je ne ſuis point, Sire, amoureux ;
Je ne le fus qu'une fois en ma vie :
Et je hais de l'amour les feux,
Comme vous la bigoterie.

J'avouerai à V. M. que ma raiſon a été ſur le

point d'essuyer un échec par l'amour : mais elle est trop vieille pour être si aisément dupe.

Le puissant, mais sot Dieu d'amour
Qui loge aux yeux de Célimène,
Ne s'est logé chez moi qu'une seule semaine ;
Encore est-ce un trop long séjour.

Je ne lui donnois que du grec & du latin à lire ; & je lui ai prouvé par de bons argumens pris de la plus fine métaphysique, qu'il devoit s'en aller au diable. Je n'ambitionne pas ses faveurs, j'aimerois mieux celles du Dieu des vers, pour répondre à cent quarante deux, marqués au bon coin, qui partent d'une main

Qui fait frémir par son tonnerre
Tous ses orgueilleux ennemis,
Et qui va donner à la terre
La paix que vous avez promis.

Si ce Dieu m'étoit favorable, je ne serois pas aussi embarrassé que je le suis à présent.

Quoi ! cent quarante vers auxquels il faut répondre ?
C'est m'imposer un fardeau trop pesant :
Mon Pégase est rétif, il trotte en haletant ;
Un travail aussi fort ne peut que le morfondre.

Quand je suis monté sur ce poëtique animal, il me semble voir Don Quichotte monté sur sa Rossinante.

J'admire la politesse de V. M., qui me nomme le transfuge de la pédanterie ; plût-à-Dieu que

cela fût ! C'eſt un écueil contre lequel tous les gens de lettres vont ſe heurter. C'eſt une maladie de l'eſprit, dont je ne me crois pas exempt. Ma fine galanterie eſt un être de raiſon.

Jordan eſt fait pour la galanterie,
Comme oiſeau ſaint Luc pour voler,
Comme le ſont vos ſoldats pour trembler
Devant la cohorte ennemie.

La deſcription de la vie du ſoldat pendant l'automne eſt charmante.

Ce qui me paroît étonnant,
C'eſt qu'au milieu de cette biſe,
Vous compoſez à votre guiſe ;
Et vos vers n'ont rien de glaçant.

Quand je les lis, ils m'échauffent l'imagination, comme la voix de Farinelli échaufferoit celle de Graun. Sans cela mon eſprit eſt ſec & froid ; j'ai beau l'exciter, il me manque au beſoin.

Qu'il faſſe froid, qu'il faſſe chaud,
Mon eſprit eſt toujours le même :
Bizarre juſques à l'extrême,
Il n'obéit jamais quand il le faut.

Ma volonté eſt obligée de faire avec mon eſprit ce que fait un homme ſage avec ſa femme qui eſt chagrine : il gémit, il prend patience, & ſe tait.

On aſſure ici, comme une choſe poſitive, le départ de Neuperg pour la Moravie. Dieu le conduiſe ! Il laiſſe à V. M. le champ libre : il a rai-

ſon de le faire, puiſqu'il y va de ſon intérêt, & il fait bien de vous laiſſer prendre Neiſſe, puiſque la réſiſtance qu'il voudroit faire, ne pourroit que lui coûter beaucoup de monde, & ſa Reine n'en a pas trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Breſlau, le 21 Octobre, 1741.

ON dit que le Prince Léopold eſt devant Neiſſe, & que la garniſon ne ſauroit tenir long-temps: qu'elle abandonnera bientôt la place aux troupes de V. M.

On aſſure ici poſitivement que Neuperg a eu l'honneur de s'entretenir avec V. M. à deux repriſes; tout cela fait ſoupçonner la paix prochaine.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on a reçu ici des lettres de Veniſe, dans leſquelles on marque que V. M. y eſt attendue cet hiver. Cette nouvelle m'a fait plaiſir, parce qu'elle a réveillé en moi l'eſpérance que j'ai toujours eue de voir l'Italie. On dit que Cataneo confirme ce bruit.

La bourgeoiſie ſe prépare à faire des illuminations; il paroît même qu'elle a beaucoup d'empreſſement à ſe diſtinguer ſur ce ſujet.

Il eſt arrivé ici une aventure aſſez ſingulière,

Le libraire Korn, revenu de Leipſic, veut aller rendre viſite à Mr Blockmann, dont toute la bourgeoiſie eſt charmée. Au lieu d'aller chez ce premier, qu'il n'a jamais vu, il entre chez Mr. Vockel, Conſeiller ſaxon, qu'il croit le Directeur de la ville. Les complimens faits, ce dernier lui demande des nouvelles de Leipſic : Korn qui croit parler à Mr Blockmann, lui dit qu'on étoit fort mécontent en Saxe, qu'on ne payoit perſonne, qu'on y perſécutoit les luthériens, & mille autres choſes ſemblables. Mr Vockel ne pouvoit comprendre la raiſon de ce diſcours ; enfin cette comédie ſe termina au moment que le libraire demanda des choſes relatives aux fonctions du Directeur, & le libraire s'apperçut de ſa bévue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXIV.

DU ROI.

Au Quartier Général de Neintz, 25 Octobre, 1741.

JORDAN, quand votre ame légère
Un jour aura rompu les liens
Qui la retiennent priſonnière
Dans votre corps chez les humains,
Alors ſa vertu paſſagère
Changeant & d'état & de nom,
Ira fournir la carrière
D'un tendre & paiſible pigeon,

Tenant en bec branche d'olive ;
Non loin de la natale rive
Vous vous pavanerez en paix:
Et si, colombe fugitive,
Vous alliez périr par les traits
Que d'une main toujours active
Le chasseur lance avec succès,
Alors votre pauvre ame errante,
Habitant nouvelle maison,
Choisira la troupe bêlante
Pour se changer en doux mouton.
Jamais autre métamorphose ;
Et sur mon salut je réponds,
Que de tout être qui compose
Le monde que nous habitons,
Votre ame en sa *métempsycose*
Exclura sur toute autre chose
L'aigle, le cancre & les *lions*.

Votre plume débonde de ce dont votre cœur est plein. Vous voulez la paix à toute force, & par malheur vous ne l'aurez pas ; mais je vous promets en revanche une prompte fin de campagne. Venez ici le 27 au plus tard, je veux vous parler; après quoi il dépendra de vous de prendre les devans pour Berlin.

Berlin, où les arts réunis
Rappellent de l'antique Grèce
Les savans & pompeux débris,
Berlin, dont les puissans abris
Surent couvrir votre jeunesse,
Où la paix habite en Déesse,
Qu'entoure mainte forteresse

Aſſurant ſon ſacré pourpris,
Berlin, où git votre maîtreſſe,
Votre cœur & tous vos eſprits,
Berlin, dépôt de vos écrits,
Seul témoin de votre ſageſſe,
Ce Berlin votre paradis.

Vous y retournerez donc dès qu'il vous plaira, pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours, & d'être ſûr du réciproque de mon côté. Adieu.

LETTRE LXXXV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 27 Janvier, 1742.

LES ſentimens ſont fortement partagés ſur votre retour : les uns aſſurent que ce ſera le 12 de Mars, d'autres le 15, d'autres enfin le 25. Il y en a qui veulent parier que ce ne ſera qu'au mois de Novembre. Ceux qui cherchent à découvrir la raiſon de tous les événemens, diſent que ſi V. M vient à Berlin, c'eſt une preuve indubitable d'une paix prochaine, à laquelle toute l'Europe aſpire ; d'autant plus qu'on aſſure que les grenadiers ſe ſont rejoints à leurs régimens reſpectifs, & que les belles troupes de V. M. rentrent en quartier d'hiver pour ſe repoſer. D'autres prétendent que tout cela eſt faux, que la guerre commencera de nouveau au prin-

temps. Certaines gens, qui veulent tenir un milieu, aſſurent comme une choſe indubitable qu'il y a une ſuſpenſion d'armes ſur le tapis. On dit la France embarraſſée; que les troupes ſe conſument en Allemagne; que le Maréchal de Belle-Iſle vient à Berlin, à ſon retour de Paris; que V. M. a envoyé un Adjudant à Dreſde, qui y eſt venu à coup ſûr pour une affaire de la dernière conſéquence, mais qui eſt fort ſecrète; qu'il ne ſauroit y avoir porté la nouvelle de la priſe d'une place; que le Cardinal a dit qu'il voyoit dans ſon miroir magique les actions de tous les princes de l'Europe, qu'il n'y avoit que celles du Roi de Pruſſe qu'il n'y voyoit point. Je ſuis mortifié d'être au bout de mes *On dit.*

Peſne a fini le tableau de V. M.; c'eſt la plus belle pièce que l'on puiſſe voir. Il feroit dire des meſſes, ſi on vouloit le lui permettre, pour qu'on eût en Siléſie & dans ce pays la fureur du jeu. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXVI.

DU ROI.

Olmutz, 2 Février, 1742.

TU me fais la guerre, impitoyable Jordan, ſur ce que je ne t'enjoinds point de la façon la plus poſitive de m'écrire. N'as-tu pas aſſez d'eſprit pour comprendre que quand même je défendrois à tous

les fots & à tous les importuns de m'écrire, cela ne regarde point mon cher Jordan? Doutes-tu du plaifir que j'ai à te lire, & de la fatisfaction que je reffens dans mon exil de recevoir des lettres de ma patrie? & quand même toutes ces raifons ne te frapperoient pas, fache & apprends que deux mots fortis de la plume de mon ami me font plus précieux que toutes les pointes les plus fubtiles qu'enfantent les cervelles ftupidement prodigues de gens nés fans amitié ou fans génie: conçois que ma fenfibilité trouve des appas jufques dans tes grands caractères, & que pour peu que le permette le foin de tes audiences & de ta bibliothèque, je me louerai beaucoup de ta correfpondance. Quant aux nouvelles qui me regardent, je ne puis te rien dire, finon que le Démon qui me promène en Moravie, me ramènera à Berlin.

Je fuis un grand fou, cher ami, de quitter ce repos pour la frivole gloire de fuccès incertains; mais il y a tant de folies dans le monde, & je compte celle-ci au nombre des vieilles.

Je te recommande les idées couleur de chair, à l'exclufion des noires. Pendant mon abfence peins-toi tout en beau, & fers-toi des touches de Watteau préférablement à celles de Rembrand. Adieu. Je te prie, ne demande pas des vers d'un homme qui n'a que de la paille hachée & du foin en tête; plains-moi, mais aime toujours ton fidèle ami.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Grofsbitifch, 11 Février, 1742.

D'UN manoir bien peuplé de faints,
Dont l'habitant fimple & crédule
Au faint père baife les mains,
Ou bien auffi la fainte mule,
Où règnent encor les forciers,
Et tous les antiques vertiges
De vampires, de vains prodiges,
Long-temps bannis de nos quartiers;
D'un gîte où la plus noire envie
En vérité n'envîroit rien,
Où je ne ferois de ma vie,
Si la gloire, cette folie,
Ne m'en eût frayée le chemin.

De l'endroit le plus diabolique de la Moravie, & de l'Europe entière, des chemins les plus déteftables, de la fatigue la plus infupportable, revenu un moment à moi-même, je vous écris pour vous montrer que je n'oublie pas au milieu de mes travaux le plus laconique des griffonneurs. Mandez à Maupertuis que mon voyage de Moravie lui préparera celui de Berlin, ce qui prouve bien l'axiome de Wolff que tout eft lié dans le monde. Cette connexion ici eft véritable, mais je ne fais pas fi chacun la devinera. En un mot, la paix ramènera chez moi tous les arts & toutes les fciences. Dites à

Maupertuis que je me réserve alors à lui témoigner ma reconnoiſſance du paſſé.

Ecris-moi des lettres de ſix cahiers, bavarde beaucoup, & mande-moi tout ce qui te paſſera par la tête.

Adieu au plus aimable & au plus quinteux mortel de Berlin. Souviens-toi quelquefois du philoſophe guerrier qui ſoupire après Rheinſberg & ſes amis.

LETTRE LXXXVIII.

DU ROI.

MON CHER JORDAN, Znaïm, 25 Février, 1742.

A EN juger par vos lettres, vous êtes l'homme du monde le plus occupé ; vous croquez des nouvelles & vous paroiſſez avare de votre temps. Peut-être rédigez-vous un in-folio en un in-douze ; car j'ai trop bonne opinion de vous pour vous croire capable d'écrire un gros livre.

Si vous jugez au contraire d'après mon bavardage, vous vous imaginerez que je ſuis ici déſœuvré, & pour tout paſſe-temps occupé à votre contenance favorite ; mais non, je puis vous confier entre nous qu'il ne s'agit pas de moins que de porter de grands coups à la maiſon d'Autriche, & que de la façon dont les choſes vont, peut-être peu de ſemaines ſe-

ront d'une décision infinie dans les affaires de l'Europe. Mes housards approchent jusqu'à quatre milles de Vienne. Lobkowitz fuit, Khevenhuller accourt, enfin la confusion est totale chez l'ennemi.

Dites à K * * * que j'ajouterai quelque chose à sa pension pour le contenter, & que j'espère qu'alors il me donnera du repos. Adieu. Souviens-toi que j'aime autant les longues lettres que je hais les gros ouvrages. Ne m'oublie pas, & dis à Kayserling qu'il est un ingrat, un paresseux, un perfide d'oublier les absens; mais ce n'est pas le premier à qui l'amour a fait tourner la tête. Adieu.

LETTRE LXXXIX.

DU ROI.

CHER JORDAN, Znaïm, 28 Février, 1742.

MESSIEURS les housards m'ont escamoté le plus joliment, ou pour mieux dire, le plus vilainement du monde les lettres où il y en avoit une pour vous. Savoir si l'ennemi en profitera. C'est de quoi je doute; car autant que je m'en ressouviens, c'étoit un tissu de misères & de pauvretés. Vous y profitez le temps que vous auriez perdu à les lire. Le public aura peut-être l'avantage d'en posséder Tindal jordanien quelques semaines plutôt, & moi j'aurai la mortification de manquer un jour de poste de vos lettres. Voilà bien des conséquences

que caufe une lettre égarée. Je vis ici à Znaïm du jour à la journée, quelquefois fort occupé & quelquefois très-défœuvré. Je m'applique cependant, lorfque j'en ai le loifir; je lis, je compofe & je penfe beaucoup. C'eft tirer profit de fa machine, direz-vous : il eft vrai, mais je réponds que l'on fait bien de profiter de fon eftomac, d'autant plus que la digeftion eft quelquefois incertaine. De même doit-on dans cette courte vie ufer foi-même de fes refforts, car ils s'ufent fans cela inutilement & par le temps, fans que l'on en profite.

Les maifons ont toutes ici des toits plats à l'italienne, les rues font fort mal-propres, les montagnes âpres, les vignes fréquentes, les hommes fots, les femmes laides & les ânons très-communs. C'eft la Moravie en épigramme.

Dans ce moment je reçois votre lettre moitié profe moitié vers, dont je vous remercie; mais elle n'eft pas encore affez longue, & vous devez favoir que je fais une grande différence entre les longs ouvrages & les jolies lettres. Mettez tout Berlin dans vos vers, des bagatelles, des riens; car ma curiofité eft un gouffre infatiable, furtout en fait de raifonnemens politiques, qui pour la plupart du temps font fort bifcornus.

Les nouvelles de l'ennemi que j'apprends inceffamment, me font croire que nous en viendrons aux mains; alors je fouhaite fort que la fortune des Pruffiens me favorife pendant quelques heures, ou pour mieux dire pendant ce jour, afin que l'affaire

ſe termine par-là auſſi glorieuſement qu'elle a été commencée. Ne vous inquiétez pas en attendant. Guériſſez-vous, & n'oubliez pas vos amis abſens qui vous aiment bien. Adieu.

LETTRE XC.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 29 Février, 1742.

JE ſuis tout glorieux de ce que V. M. daigne m'écrire & m'envoyer des vers dans un temps où elle eſt occupée pas les affaires les plus importantes & les plus épineuſes.

V. M. n'eſt pas à coup ſûr en pays de connoiſſance, quand elle eſt au milieu de cette cour céleſte, qui n'eſt ma foi pas digne d'occuper le manoir où vous habitez. Il faut avouer que la gloire conduit V. M. par une route bien peu agréable. J'ai remarqué que tous les chemins qui conduiſent à l'immortalité ſont de même. Je frémis pour la ſanté de V. M., & je crois pouvoir démontrer en bonne logique & par de bons argumens que j'ai raiſon.

Je crois avoir ſi bien raiſon,
Que je me ſens prêt à combattre
Sur ce ſujet contre *Sexte*, ou *Pyrrhon*,
Qui vous apprit l'art d'en terraſſer quatre.

Je connois par mon expérience que vous en démenteriez même plus. A peine ſuis-je guéri des

bottes de logique que V. M. me portoit autrefois. Je m'èn glorifie, comme St François de ses stigmates.

Les Hollandois ont acheté le Luxembourg quinze millions, les politiques de Berlin sont fort charmés de cet achat : ils regardent cela comme un raffinement de ruse digne d'être admiré. Les partisans de la France condamnent cette conduite ; on suppose déjà Mr Fénélon faisant tapage à la Haye, & remettant les choses sur l'ancien pied.

On dit que la gazette de Hollande marque que l'Empereur ira d'abord à Cologne, pour y adorer les trois Rois, dont les noms sont surement connus de V. M., qui n'ignore pas des faits de cette nature.

V. M. m'ordonne de bavarder ; j'obéis :

Vous voulez que Jordan bavarde,
Et bavardons, puisqu'il le faut ;
Le triste Dieu d'ennui vous garde
De fréquent & pareil assaut !

On étourdit en Angleterre ces songe-creux par le bruit des cloches : Dieu veuille que mon babil vous amuse ! J'aimerois presque mieux qu'il endormît V. M. ; cela feroit du bien à sa santé, & je lui serois alors fort utile.

Quoi ! Votre esprit, occupé fortement
Des intérêts de Prusse & de l'Empire,
Liroit comme un délassement,
Tout ce discours qui tient fort du délire ?

J'en ſuis, ma foi, très-fortement ſurpris :
Mais dans le fond, peut-on ſi bien écrire?
Quand on n'a pas ce dont on eſt épris,
On ne ſauroit ni badiner, ni rire.

D'ailleurs j'ai perdu ma ſanté, & je ſuis condamné à boire trois bouteilles de tiſane par jour pour la recouvrer. Eſt-il poſſible de faire des vers & d'avoir de l'eſprit à ce prix-là? Je ne connois point le chemin qui conduit à la gloire, je le crains même, par une poltronnerie réfléchie; mais ce que je ſais bien, c'eſt que celui qui conduit à la ſanté, eſt bien diſgracieux.

Au diable ſoit Eſculape & remède,
Et tout réparateur de l'humaine ſanté :
Ils minent par leurs ſoins ma chère humanité;
Je meurs, en guériſſant, ſi Dieu ne m'eſt en aide.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCI.

DU ROI.

CHER JORDAN, Znaïm, 8 Mars, 1742.

SI je voulois vous faire un détail de tout ce qui ſe paſſe ici, je ſerois bien occupé; car nous avons de l'ouvrage autant que nous en pouvons ſupporter. Je ne ſaurois vous parler de l'avenir; il eſt très-incertain; tout ce que j'en ſais, c'eſt que nous avons de

la besogne devant nous, & qu'assurément le bâtiment n'est pas encore totalement élevé.

L'orgueil des Autrichiens me paroît le précurseur de leur ruine. Cette ruine nous coûtera, mais elle ne s'ensuivra pas moins. Je crois à présent Berlin le séjour de l'ennui & des femmes. J'imagine qu'il y a de quoi désespérer un honnête homme d'y être, & que ceux qui s'en trouvent éloignés doivent des actions de grâces à la providence.

Je vis fort philosophiquement, je travaille à l'infini, je m'amuse autant que je le puis, & du reste je ne pense qu'à me réjouir. Je t'en souhaite autant de tout mon cœur, & prie Dieu d'avoir le cher Jordan en sa sainte garde.

LETTRE XCII.

DU ROI.

MON CHER JORDAN, Pohrlitz, 11 Mars, 1742.

QUE te dirai-je d'ici? rien de nouveau. Que nous marchons, que nous allons bloquer Brunn, que nous avons pris trois cents prisonniers à Gœding, que nous en prendrons davantage, & que la guerre se fera plus vivement que jamais. Juge après cela si je reviendrai à Berlin, & si la douce paix paroît proche? Je crois que cette année nous présentera de plus grands événemens encore que la précédente. Les choses s'embrouillent de plus en plus, & il n'est

aucune prudence humaine qui dans un état aussi critique puisse juger solidement des affaires. Le temps tirera le voile qui couvre à présent les événemens, & alors de nouvelles scènes développeront. On a vu une comète à Vienne, & tout le monde dit là-bas que cela leur présage du bonheur. Pour moi, je suis d'un sentiment contraire, & je m'imagine que ce n'est pas dans le ciel mais sur terre qu'il faut tirer des horoscopes; c'est par de bonnes mesures prises à propos, par de mûres délibérations, par des résolutions promptes & justes que l'on peut juger des entreprises & de leur succès.

Adieu, cher Jordan. Je te crois las de mon bavardage, mais j'espère que tu ne le seras pas de l'amitié & de l'estime que j'ai pour toi. *Vale.*

LETTRE XCIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 18 Mars, 1742.

ENFIN Madame la Comète a fait un tour de son métier; elle a causé la mort du Cardinal de Fleury, qui est enfin allé faire visite à l'autre monde: une de ses camarades avoit déjà rendu le même service au monde à la mort de Mazarin. Cette importante nouvelle amuse infiniment Messieurs les nouvellistes politiques, & leur fournit ample matière à réflexions. On est impatient de savoir qui lui succédera: si le

gouvernement de l'Etat fera confié au Cardinal Tencin, fin renard s'il en fut jamais, créature des Jésuites, qui pour le malheur du genre humain influent beaucoup fur les événemens. On croit que cette mort changera le fyftème préfent de l'Europe, que Chauvelin pourroit bien remonter fur fa bête. On attribue cet accident imprévu aux divers changemens arrivés depuis peu. Il tomba, dit-on, en foibleffe, lorfqu'il apprit la chute de Walpole; la conduite de la Sardaigne, la troifième augmentation de Hollande, ont été les inftrumens dont la Mort s'eft fervi pour achever fon important ouvrage. Enfin on eft impatient de voir fi cette mort accélérera la paix, ou fi la guerre continuera.

Monfieur Finck, Miniftre d'Angleterre, eft arrivé ici depuis deux jours: il compte, à ce qu'on dit, de repartir Mardi prochain.

On affure qu'il n'y a plus de bataille à craindre pour nous; je refpire à l'ouïe de cette nouvelle: on dit même plus, que V. M. a formé une chaîne pour fe mettre à l'abri de toute furprife, & qu'après que cet ouvrage fera achevé, nous aurons la confolation de la voir. Cet ouï-dire me redonne la fanté: je fuis effectivement forti depuis quelques jours, pour aller voir le Colonel de Cannenberg, qui eft retombé malade.

On affure que les troupes autrichiennes font allées au devant de l'armée françoife, pour les empêcher de fe joindre à V. M.

Mr de Pœllnitz eft arrivé depuis quelque temps;

il se met aux pieds de V. M.; il ne sait s'il ose l'incommoder par ses lettres.

Pesne se rétablit; il a employé ses premières forces à finir le tableau du cocuage, qui est une pièce achevée & parfaite, suivant le sentiment des connoisseurs.

Je suis au bout de mes nouvelles. On m'écrit de Paris que Voltaire y est arrivé, & qu'il y séjournera trois mois: que son Mahomet pourroit bien paroître: que le Canapé couleur de rose de Crébillon le fils n'a pas eu le succès qu'on avoit lieu d'espérer.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

TRES-CHER JORDAN, Au Quartier de Sclowitz, 17 Mars, 1742.

LA différence qu'il y a entre le loisir de Berlin & les occupations de Sclowitz sont, que l'on fait des vers à l'un, tandis que l'on fait des prisonniers à l'autre. Je vous jure que j'ai été si fort tourmenté, & quelquefois inquiété, qu'il ne m'a guère été possible de penser avec cette liberté d'esprit qui est la mère de l'imagination, & par conséquent de la poësie.

Les ennemis, forts de 4000 hommes, ont attaqué un village où Truchsess & Varenne étoient commandés avec 400 hommes, & ne pouvant dompter

ces braves gens, ils ont mis le feu au village. Tout ceci n'a point fait perdre contenance à nos troupes, qui ont tué près de 200 hommes & quelques centaines de chevaux à l'ennemi. Truchfefs, Varenne & quelques officiers ont été légèrement bleffés; mais rien ne peut égaler la gloire que cette journée leur vaut. Jamais Spartiates n'ont furpaffé mes troupes; ce qui me donne une telle confiance en elles, que je me crois dix fois plus puiffant que je n'ai cru l'être par le paffé. Nous avons fait de plus 600 prifonniers hongrois; & nos braves foldats, qui ne favent que vaincre ou mourir, ne me font rien redouter pour ma gloire.

Donnez cette peinture à Knobelfdorf pour marque de mon fouvenir. Marquez-moi quel eft le Marquis d'Argens, s'il a cet efprit inquiet & volage de fa nation, s'il plaît, en un mot fi Jordan l'approuve? Si je vous revois un jour, vous devez vous attendre à un débordement de babil extrême. Ma foi, l'honneur de faire tourner la grande roue des événemens de l'Europe, eft un travail très-rude; l'état moins brillant de l'indépendance, de l'oifiveté & de l'oubli, eft felon moi plus heureux, & le vrai lot du fage dans ce monde. Je penfe fouvent à Rémufberg, & à cette application volontaire qui me familiarifoit avec les fciences & les arts; mais après tout il n'eft point d'état fans amertume. J'avois alors mes petits plaifirs & mes petits revers; je naviguois fur l'eau douce, à préfent je vogue en pleine mer, une vague m'emporte jufqu'aux nues, une autre me rabaiffe

dans les abymes, & une troisième me fait remonter plus promptement encore jusqu'à la plus haute élévation. Ces mouvemens si violens de l'ame ne sont pas ce qu'il faut aux philosophes; car, quoi qu'on dise, il est bien difficile d'être indifférent à des fortunes diverses, & de bannir la sensibilité du cœur humain. Vainement veut-on paroître froid dans la prospérité, & n'être point touché dans l'affliction; les traits du visage peuvent se déguiser, mais l'homme, l'intérieur, les replis du cœur n'en sont pas moins affectés. Tout ce que je désire pour moi, c'est que les succès ne corrompent point l'humanité & ces vertus dont j'ai toujours fait profession. J'espère & je me flatte que mes amis me retrouveront toujours tel que j'ai été, quelquefois plus occupé, rempli de soucis, inquiet, surchargé d'affaires, mais toujours prêt à les servir, & à vous prouver surtout que je vous estime & vous aime de tout mon cœur. Adieu.

LETTRE XCV.

DU ROI.

Selowitz, 19 Mars, 1742.

J'AI reçu votre seconde lettre en vers & en politique; elle est charmante, & je crois qu'il n'y a que vous qui puissiez dire de jolies choses sur * * *. Cependant cela n'est pas étonnant; car vous possédez

parfaitement bien cette matière, & l'on voit même que vous sentez ce que vous dites.

A Vienne sur les toits perchés
Et s'armant de longues lunettes,
Les gens à la cour attachés
Lisent leur sort dans les planètes.
Une comète s'est fait voir.
Le sexe qui veut tout savoir,
Demande, comment l'a-t-on vue ?
Très-flamboyante & chevelue.
L*** dit, se laissant choir :
« Dans sa queue étoit mon espoir ;
« On n'en voit point, je suis perdue."

De là les politiques concluent que le moment fatal à la maison d'Autriche ne tardera guère à venir, & que tout est perdu pour eux.

Il est bien sûr que nous aurons une bataille ; il se pourroit même que ce fût l'anniversaire de Molwitz. Je ne vous dis point ceci pour vous effrayer, mais parce que la chose est vraie & qu'elle ne sauroit manquer. J'ai meilleure espérance que jamais, & je crois être sûr de mon fait, autant qu'on peut l'être en choses humaines.

Envoyez-moi un Boileau, que vous acheterez en ville ; envoyez-moi encore les lettres de Cicéron depuis le tome III jusqu'à la fin de l'ouvrage, que vous acheterez de même ; il vous plaira de plus d'y joindre les Tusculanes, les Philippiques, & les Commentaires de César.

Adieu, Jordan. Je vous embraſſe de tout mon cœur, en priant Dieu de vous avoir en ſa bonne & ſainte garde. Mes complimens à mes amis.

LETTRE XCVI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Sans date.

J'AI une grande nouvelle à apprendre à V. M.; nouvelle intéreſſante; nouvelle qui ne ſe paſſe point ſur la terre, & que les mortels n'ont point occaſionnée; nouvelle qui nous vient de la première main, & qui excite l'attention de tous ceux qui s'intéreſſent à la nouveauté. C'eſt une grande comète à queue, qui paroît au ciel depuis trois jours, qui a déjà cauſé trois ou quatre rhumes à ceux qui ont voulu la voir marcher dans ſon orgueilleuſe route. Les ſentimens ſont partagés ſur les effets qu'elle produit, ou les accidens qu'elle annonce. Les uns la croient de mauvais augure, & penſent qu'elle n'eſt venue que pour allumer le feu de la guerre dans toute l'Europe; & d'autres au contraire ont la politeſſe de la prétendre bienfaiſante. La ſeule choſe que je crains, c'eſt que d'un coup de ſa queue elle ne dérange toute l'économie de notre pauvre globe.

Il paroît un mauvais journal en Hollande, ſous le titre du *Cyclope errant.* Voici deux paſſages que

j'en ai tirés. Il eſt bon de remarquer que cet auteur eſt toujours allégorique.

" Il y en a un pour le Roi de Pruſſe, dont nous " avons repréſenté la vertu héroïque : je l'ai tiré " d'une figure que j'ai vue au palais *Farnèſe*, qui " repréſente un *Hercule*, avec la peau de lion, & " appuyé ſur ſa maſſue : il tient dans une main trois " pommes cueillies dans le jardin des Heſpérides, " qui repréſentent trois ſortes de vertus : *la modéra-* " *tion de la colère, la tempérance, le généreux mépris* " *des délices du monde.*

" Je viens de recevoir un ordre pour une armure " deſtinée aux académiciens qui voudront ſuivre " *Bellone*, d'autant qu'un des premiers de l'académie " de Berlin, ayant été curieux, & étant venu trop à " la légère, ſon cheval n'ayant point la charge or- " dinaire qu'un Bucéphale a coutume de porter, l'a " emporté dans l'armée ennemie, ce qui a inquiété " les gens de lettres, qui ſe réjouiſſent fort de ce " qu'il eſt retrouvé. Je lui ai envoyé un téleſcope, " afin qu'il puiſſe découvrir les objets, ſans courir " les mêmes riſques."

Le pauvre Peſne eſt fort mal, il eſt au lit depuis quatre jours.

La Ducheſſe de Wurtemberg eſt ſi contente des grâces de V. M., qu'elle vous canoniſeroit, s'il étoit permis aux femmes de ſe mêler des intérêts du ciel. Vous ſeriez, Sire, ſon ſaint, comme V. M. l'eſt de bien d'autres. Nous ſommes fort bons amis avec le Marquis d'Argens : elle a à ſa ſuite un jeune homme

nommé Defpars, qui a tout l'efprit poffible : je n'ai guère vu de perfonnes s'exprimer dans la converfation d'une façon plus ingénieufe.

Nous avons un nouveau philofophe qui paroît fur l'horizon de Berlin : c'eft ce jeune Vatel, qui a fi bien défendu la philofophie de Leibnitz.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

Sans date.

JE m'attendais à recevoir à tout moment la nouvelle que cette fluxion qui te lutine t'avait rendu tout-à-fait aveugle, & j'avais préparé pour ce fujet de fort beaux vers que j'ai été bien mortifié de ne pouvoir t'envoyer. J'aurais tant fouhaité que cet aveuglement eût été enfin accompli ; car alors tu n'aurais plus eu de prétexte pour t'abfenter d'ici, & ma rivale, ta bibliothèque, te ferait devenue auffi inutile qu'une Vénus le pourrait être à un impuiffant.

Tu me fais trembler pour cette bonne Europe par la comète que tu prophétifes. Je voudrais que le prophète & le phénomène fuffent tous les deux au diable, plutôt que de voir notre aimable petit globe fervir de nourriture à la voracité ennemie de ce brigand d'aftre. Ecoute, docte & fublime Jordan, je t'avertis

t'avertis que ſi deſormais tu pronoſtiques encore des choſes funeſtes & malheureuſes, & ſurtout des calamités publiques, ton nom ſera rayé du nom des grands hommes, ton ame errante ſera aveugle dans l'autre monde, tes ſtatues ſeront couronnées de chardons, & ta mémoire ſera effacée de mon cœur.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

Sclowitz, 23 Mars, 1742.

JE n'ai jamais autre choſe à vous dire qu'à me louer de vos lettres.

On y trouve de ce bon ſel,
Epice de qui fait écrire ;
On y trouve de la ſatire,
Du ſublime & du naturel,
Et ces vers qu'avec nonchalance
Vous faites en dépit de l'art,
Se reſſentent de l'éloquence
De ceux qui boivent le nectar.

J'ai vu ce que vous nous prédiſez ſi ſavamment à l'égard de la comète qui vient de paroître. Maupertuis a pris la fièvre chaude de cette comète, qu'il n'a pas annoncée comme de règle, & qui a eu le front de ſe produire ſans certificat ni paſſeport des aſtronomes.

Chacun là-dessus fait sa glose ;
L'un nous pronostique la paix,
L'autre craint beaucoup pour la chose
Qu'étayent Messieurs les Anglois.
Pour moi, je crois le ciel plus sage,
Il ne s'enquiert de notre rage,
Ni de tous nos petits procès.

Nous vivons fort laborieusement & philosophiquement à Sclowitz. J'attends bien impatiemment Cicéron, dont la lecture me convient si fort dans les circonstances présentes.

Le saint & vénérable Empire
De l'Empereur qu'il vient d'élire
Croit être l'auteur tout de bon ;
Ou du Danube ou de la Seine
Lequel d'eux le triomphe entraîne,
Il en payera la façon.

C'est ce qui paroît d'autant plus que l'on doit s'attendre à voir la Reine de Hongrie accablée encore par l'Empire.

Tel un sanglier belliqueux,
Quand des chiens la troupe ennemie
L'assaillit, attente à sa vie,
Les repousse long-temps, mais succombe sous eux.

Je ne sais quel vertigo il a pris à Pœllnitz d'aller à Francfort sans ma permission ; ce garcon n'a que de l'esprit, & pas pour un sou de conduite.

Comment à cinquante ans être encor hanneton?
L'omoplate voutée, hypocondre & cynique,
Du ponant jusqu'au sud étendre sa critique?
Dieu! dans quel âge enfin lui viendra la raison?

Le Cardinal de Fleury n'est pas mort comme vous le croyez; il est plein de vie & de santé. Pensez donc à quelque autre événement que le prophétique phénomène aura signifié.

Le monde est également fou.
Ridiculement où vous êtes
L'on fait influer les comètes;
Jordan, c'est tout comme chez nous.

Adieu, mes complimens à tous mes amis & amies. Pensez aux absens, dormez tranquillement en dépit des hasards que nous affrontons; aimez moi toujours, & soyez sûr de l'amitié que j'ai pour vous.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

MON CHER JORDAN, Sclowitz, 28 Mars, 1742.

VOUS irez chez Madame de ***, & lui direz qu'après que je l'ai assez instruite de mes volontés sur le sujet de son fils, dont elle a disposé malgré mes intentions, si elle ne le fait revenir incessamment, je me vengerai d'elle en maître irrité, qui punit une

mauvaiſe citoyenne qui agit contre l'état. Annonce-lui ma vengeance, & dis-lui que j'ai des moyens en main plus qu'elle ne penſe pour me faire raiſon de ſon infidélité & de ſa trahiſon; qu'elle a trouvé le moyen de ſe brouiller avec tout le monde, & qu'à la fin je ſuis obligé d'avouer que le monde a raiſon, mais qu'il y a des maiſons de correction pour les méchantes femmes, comme il y a des endroits où l'on met en ſéqueſtre les mauvais citoyens. Adieu, ſois perſuadé que je t'aime de tout mon cœur.

LETTRE C.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 31 Mars, 1742.

JE ſuis très-obligé à V. M. de ce qu'elle veut bien être contente de mes lettres; & ſurtout de celle que V. M. nomme la ſeconde. Quoique j'écrive régulièrement deux fois par ſemaine, il n'y a plus moyen d'envoyer une épître ſans quelques mauvais vers de ma façon.

J'ai des vers auſſi ſûrement
La marotte & la maladie,
Que vous ſavez tacitement
Louer mes vers, ou ma folie.

Si je dis de jolies choſes ſur la * * *, c'eſt l'envie de plaire à V. M. qui me les fait dire: j'aurois bien

de la peine à parler raiſon, encore moins à penſer couleur de chair, ſi je ſentois ce que je dis dans le ſens de V. M.

Vous ſavez par l'allégorie,
Aſſaiſonner la vérité ;
Et l'on ne peut qu'être enchantê
De votre morale embellie.

Dire à un amant qui aime ſa maîtreſſe qu'il doit ne la plus aimer, c'eſt le rebuter : mais quand on lui préſente pour modèle le papillon, qui ſe brûle les aîles, on eſt écouté. On donne aux malades des pilules couvertes d'une feuille d'argent, pour leur en dérober l'amertume.

Les vers de V. M. ſur la comète de Vienne ſont charmans & la pointe en eſt fort piquante. Je ne ſuis point ſurpris qu'une femme dévote s'alarme en voyant une comète ſans queue.

On ne croit pas le moment de la chute de la maiſon d'Autriche auſſi proche qu'on le croit en France. La raiſon qu'on en allègue, c'eſt qu'elle a de puiſſans amis, qui l'aſſiſtent en lui fourniſſant de l'argent. On dit d'ailleurs

Qu'un flambeau que l'on croit s'éteindre
En s'éteignant jette un plus vif éclat :
Que ſa flamme ſouvent dans ce débile état
A cauſé des malheurs qu'on ne ſauroit dépeindre.

V. M. paroît me croire entre les mains des médecins, pour délivrer mon ſang d'un certain venin ; mais

Je jure par le Dieu Jupin,
Et par mon bon ami Mercure,
Que jamais un pareil venin
N'a ſaiſi ma pauvre nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CI.

DU ROI.

Sclowitz, 2 Avril, 1742.

DE votre fauteuil velouté
Que votre Muſe érige en Pinde,
D'où vous jugez en liberté
Du Manſanarès juſqu'à l'Inde
Sur l'humaine fragilité ;
Vos vers & votre aimable proſe,
Cher Jordan, me ſont parvenus ;
Ce ſont ici mes revenus,
Et mes galions du Potoſe.

Quand le poſtillon trop tardif
N'apporte point de vos nouvelles,
Je voudrois du temps fugitif
Que vous puſſiez avoir les ailes ;
Du moins que votre eſprit actif
Me détachât de ſes parcelles,
Afin de rapetaſſer celles
De mon eſprit lourd & chétif.
Plongé dans la mélancolie,
Je forme de lugubres ſons,
Et je détonne les fredons
De l'aſſoupiſſante élégie ;

Je fréquente les lieux cachés,
Les ſombres forêts, les rochers :
Soyez touchés de ma ſouffrance,
Echo, répète mes accens,
Jordan, c'eſt ta cruelle abſence
Qui cauſe ici tous mes tourmens,
Dis-je; & les échos triſtement
Répondent à ma doléance.

Une comète s'eſt fait voir,
Me dit-on, & quelque aſtrologue
Aſſure que c'eſt le prologue,
Du jour où, ſelon mon eſpoir,
De ce Jordan ſi fort en vogue
Chez laïque & chez pédagogue
Je jouirai de l'aube au ſoir.
Quel ſabbat, quelle ſynagogue,
Lorſque nous pourrons nous revoir!

Tu te couronnes de roſes,
Dans les jardins d'Anacréon
Toutes nouvellement écloſes;
Tu nous diras de belles choſes,
Comme nous auroit dit Maron,
Quand le vin lui portoit au crâne,
Que ſon Apollon furieux
Lui faiſoit chanter la tocane
A la table des demi-dieux.

En attendant ce jour-là quelques ſeaux d'eau s'écouleront encore par la Morave: cependant il n'en ſera ni moins déſiré ni plus vivement ſenti lorſqu'il arrivera.

Nous ſommes à la veille de fort grands événemens; il eſt impoſſible de les pronoſtiquer; mais

il eſt ſûr que nous apprendrons dans peu de ces grandes nouvelles qui changent ou fixent la face politique de l'Europe. Penſe un peu au pauvre Ixïon, qui travaille comme un forçat à cette grande roue, & ſois perſuadé que jamais fortune ni malheur, ſanté ni maladie, principauté ni royaume ne me feront rien changer à l'amitié que j'ai pour toi. Adïeu.

LETTRE CII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 3 Avril, 1742.

JE ſuis tout orgueilleux de l'approbation dont V. M. veut bien honorer mes lettres : cela eſt bien propre à m'encourager.

Vous louez mes vers proſaïques,
Mais plaignez-en plutôt l'auteur ;
Car il n'eſt verſificateur
Qu'en dépit des lois poëtiques :
Son ſel eſt un ſel frelaté
Qui ne ſent point du tout l'Attique ;
Son goût eſt un peu tr gothique
Pour imiter l'antiqu .

Pour revenir à la comète, j'avouerai à V. M. que je ſuis fort peu ſatisfait de ſa conduite ; à peine daigne-t-elle ſe faire voir ; on dit pourtant qu'elle a des talens, qu'elle peut paroître avec décence, &

qu'elle gagne à être vue. Je n'en fais rien; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre mes hommages : on m'a dit qu'elle se plaçoit vers l'étoile polaire, & que de là elle vous considéroit bataillans.

Je suis malheureux, car ma vue
Voit souvent les objets bien peu distinctement;
Mes yeux & mon esprit ont souvent la berlue,
Et me manquent à tout moment.

Il ne me reste que l'ouïe, l'attouchement, & le goût. Pourvu que ceux-là ne diminuent point, je suis content, parce que j'ai appris à me contenter.

Jordan peut être fort heureux,
S'il conserve du goût pour un bon vin qui mousse,
S'il se sent rajeunir en touchant peau bien douce,
S'il entend les récits de vos faits glorieux.
Que lui faudroit-il davantage ?
Voir un peu moins, est-ce être malheureux ?
Pénétrer tout par l'esprit & les yeux
N'est pas toujours un avantage.

Il en est, Sire, de nos raisonnemens politiques comme de ceux que l'on fait sur les tours d'adresse d'un joueur de gibecière. V. M. ne veut absolument point que le Ciel se mêle de ce qui regarde les hommes.

Le Ciel n'a point de part à ce qu'il nous voit faire,
C'est là ce que nous dit le pur raisonnement :
Mais les ressorts secrets de maint événement
Font que mon cœur me dit tout le contraire.

V. M. recevra aujourd'hui les Tufculanes de Cicéron, les Philippiques, les Commentaires de Céfar : comme je n'ai pu trouver ce dernier à Berlin, Madame de Montbail me les a donnés pour V. M. Les autres feront prêts fur la fin de la femaine.

Les gazettes ne parlent que des malheurs de l'Empire : tout cela me touche beaucoup.

Je plains les malheurs de l'Empire :
Qui mettra fin à fes calamités ?
Celuï qui fut un Empereur élire,
Saura le délivrer de fes perplexités.
Le trône impérial pour lui n'a d'avantage
Que celui d'être ami de Votre Majefté ;
Quand pourra-t-il avec tranquillité
Jouir du fruit de votre ouvrage ?

Tandis que la comète eft fur notre hémifphère, elle jouit encore du droit de prophétifer : ce n'eft que lorfqu'elle a difparu qu'il faut interpréter le but de fon apparition : il s'agit de voir ce qu'elle a pu occafionner d'extraordinaire.

Un Empereur fans terres, fans argent,
N'eft pas chofe trop ordinaire :
Un Electeur, Evêque proteftant,
Qui crée Evêque qu'on révère :
Un Roi qui dans un an de temps,
Sans qu'il en coûte à fon peuple une obole,
Sait conquérir pays vafte & puiffant :
Et que Jordan attrape * * *
Ce font tous là de grands événemens
Que le deftin aux curieux apprête,

Que l'on reçoit avec empreſſemens,
Qu'on ne peut voir ſans ſecours de comète.

V. M. m'avoit chargé d'une commiſſion pour K***, que j'ai exécutée : cet honnête homme ne demanderoit pas mieux que de ſervir V. M. ; mais il voudroit ne pas être dans l'oiſiveté à ſon âge, tandis que ſes amis ſont à l'armée : il regarde ſon état comme un état de honte. Il proteſte d'ailleurs qu'avec ſon revenu il n'eſt pas en état de vivre à Berlin, où effectivement tout eſt fort cher.

V. M. m'a renvoyé la requête du jeune philoſophe de Vatel, ſans m'ordonner ce que je dois lui répondre.

Vous m'ordonnez, Sire, de faire vos complimens à vos amis & à vos amies : je ne ſaurois exécuter les ordres de V. M., parce que le nombre en eſt trop grand. Je n'ai été que chez les élus. Dieu veuille conſerver V. M. ! Mes prières éjaculatoires n'ont d'autre but. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIII.

DU ROI.

Sclowitz, 3 Avril, 1742.

POUR aujourd'hui je n'ai pas à me plaindre de votre bavardage, mais bien de ce que vous parlez beaucoup de l'univers & très-peu de Berlin. Je voudrois que vous me diſſiez des nouvelles de ce qui

ſe paſſe chez vous, parce qu'elles intéreſſent beaucoup ma curioſité.

Les nouvelles d'ici ſont que les Autrichiens ſont les incendiaires dans leur propre pays; il ne ſe paſſe pas de jour qu'ils ne brûlent deux ou trois villages.

La foibleſſe & l'envie,
La haine & la fureur
Arma leur main impie
Du flambeau deſtructeur;
Ainſi la triſte Moravie
De Troie eſſuyant le deſtin,
Périt victime de Vulcain.

Vous badinez ſpirituellement ſur la gloire & fort à votre aiſe, travaillant cependant avec beaucoup de ſoin pour votre réputation, & vous voulez que d'autres reſtent les bras croiſés ſans rien faire.

C'eſt, Jordan, votre bon exemple
Qui m'anime à remplir la carrière d'honneur;
Les lauriers d'Apollon vous ceignent dans ce temple,
Les chênes verts de Mars ſeroient un ſalaire ample
Pour votre petit ſerviteur.

Laiſſez-moi les chênes & jouiſſez des lauriers, & permettez que mon ambition faſſe ſon chemin comme la vôtre dans des carrières très-différentes. Vous vous ſervez de l'appât du plaiſir, pour me conduire de cette aimable voie vers la paix, plus aimable encore.

Qui me fait des plaiſirs ces peintures naïves?
Quel eſt cet épicurien

Qui fait voir le ſouverain bien
Avecque des couleurs ſi vives?
C'eſt Jordan le ſtoïcien.

La contradiction eſt peut-être auſſi manifeſte ſur ce fait que celle que vous me reprochez touchant la liberté, que j'aime & dont je me prive.

Oui, le monde eſt la petite maiſon
Où cinq mille ans la folle eſpèce habite,
Qui ſans bon ſens dirige ſa conduite,
Et qui toujours parle de ſa raiſon.

Je vous envoie une peinture, parce que je ſuppoſe que vous en ornerez votre bibliothèque, & je ſuppoſe en même temps que vous regretterez le port de lettre. Tout eſt contradiction, hors l'amitié avec laquelle je ſuis votre ſincère ami. Adieu.

Dites à Knobelsdorf que pour me divertir il m'écrive ſur mes bâtimens, mes meubles, mes jardins, & la maiſon d'opéra.

LETTRE CIV.

DU ROI.

Wichau, 5 Avril, 1742.

PEUT-ÊTRE mes obſervations ſur votre état ſont-elles auſſi peu certaines que celles de ces aſtronomes qui ſe diſputent entre eux ſur l'exiſtence, la forme, le temps & la figure de cette comète qui a fait tant

de bruit à Vienne, & qui a tant fait prophétiser de fous. Ayant appris de vous le grand art de douter, vous ne devez pas trouver mauvais que j'en étende les branches jusqu'à votre maladie, d'autant plus que votre santé m'est chère & mérite bien mes attentions.

Au Dieu réservé du mystère
Je recommande votre affaire ;
Non pas à ce Dieu charlatan,
Cet empirique d'Epidaure;
Qui par son baume & son onguent
Augmente, embellit & décore
Des gens que son poison dévore;
La cour de Messire Satan.

Je vous recommanderois bien encore au Dieu de l'amour & des plaisirs; si je ne craignois pour vous les flèches empoisonnées dont ce petit traître aîlé se sert quelquefois.

Si l'on vous voit estropié,
Ce ne fut point à cette guerre
Que l'orgueil & l'inimitié
Se font en embrasant la terre ;
Mais sur l'amour voyez vos droits,
Vous le servîtes sans subsides,
Il vous doit donc pour vos exploits
Placer parmi ses invalides.

Je compte bien de vous y voir un jour, en vous félicitant sur la bonté de votre établissement & sur l'agrément du voisinage, car je crois que Césarion vous y tiendra bonne compagnie, & que ce qu'on

appelle gens aimables dans le monde ne tarderont pas à vous ſuivre.

Je ſuis à préſent à Wichau, d'où je marche en Bohème, par des raiſons qui m'ennuieroient à vous déduire. Je compte d'être le 20 de ce mois au plus tard avec toute l'armée à quelques milles de Prague. Vous comprenez bien que c'eſt pour défendre cette capitale de la Bohème contre les Autrichiens, & pour ſoutenir la foibleſſe des François, qui ne ſauroient la défendre.

Voilà un raiſonnement militaire qui vous vaut une priſe de quinquina, ou dont vous vous embarraſſez très-peu. Adieu, cher Jordan. Ecrivez-moi ſouvent, beaucoup de détails, & de tous les riens que vous pouvez apprendre, barbouillez vos cahiers.

Je ſuis votre fidèle ami & admirateur.

LETTRE CV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 6 Avril, 1742.

J'AI été enchanté des derniers vers qu'il a plu à V. M. de m'envoyer. Quelque accoutumé que je ſois à être ſurpris de vos talens, je ne puis cependant comprendre

Comment on peut en occupant le trône,
Faiſant tapage en l'univers,

N'ayant de foins que pour Mars & Bellone,
Avoir efprit, & faire de beaux vers.

Le Pégafe de V. M. eft infatigable, & ce qui me fait donner au diable, c'eft qu'il ne bronche point dans fon allure : celui des autres eft haletant, dès qu'il eft un peu fatigué. Il n'en eft pas de même du vôtre.

Je fais qu'Apollon le protége ;
Le mien ne peut fouffrir les lois
D'un pas régulier de manége,
Qu'il ne foit d'abord aux abois.

J'ai beau lui donner de l'éperon dans les reins, il eft auffi immobile que le cheval de Troie ; j'ai beau lire vos vers, pour animer mon efprit, & pour le monter fur le bon ton, tout devient inutile.

J'ai beau m'affeoir fur fauteuil velouté
Qui, fuivant vous, reffemble au Pinde,
Mon efprit eft toujours rétif, & dégoûté
De voir qu'en vain il fe gêne & fe guinde.

Ma vieille Raifon vient alors à mon fecours, qui me confeille de ne plus faire des vers, & de me contenter de la profe. Je lui réponds dans l'accès de ma colère :

Apprenez, Raifon, à vous taire :
Mon héros veut abfolument
De moi des vers, en dépit du talent ;
Que ne fait-on pas pour lui plaire ?

Bayle

Bayle dit de la Bourrignon, qu'elle avoit une chaſteté pénétrative.

Votre eſprit eſt pénétratif,
Et m'échauffant par ſa divine flamme,
Il porte l'eſprit dans mon ame
Par un pouvoir qui me rend plus actif.

Que je plains V. M. d'être engagée, par des circonſtances inévitables, dans un genre de vie qui ne peut que lui déplaire à la longue, & altérer ſa ſanté ! C'eſt le motif qui me fait ſouhaiter paſſionnément la paix, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M. Je m'attends toujours à quelque grand coup de théâtre de ſa part.

Tel qu'un nocher qui craindroit le naufrage,
Nous vous verrons arriver dans le port.
Vous ferez ſeul, par un ſecret reſſort,
Succéder le calme à l'orage.

Que je ſerai heureux, quand j'aurai l'honneur à Rheinſberg ou à Charlottenbourg de faire ma cour à V. M., de la voir, dépouillée de ce foudre qui fait frémir l'Europe, goûter les agrémens d'une paix ſolide ! Je me repréſente ce plaiſir, comme les dévots celui d'être à table avec Abraham & Jacob. Quand je le goûterai, je ne troquerai pas mon bonheur contre celui de ſavourer l'ambroiſie.

Quelque plaiſir qu'on ait à la table des Dieux,
Pareil plaiſir n'eſt fait que pour u e ombre :
Ceux que l'on goûte ſous votre ombre,
Sont moins divins, mais plus délicieux.

Dieu veuille garantir la ſanté de V. M., & la conſerver! C'eſt le principal objet qui m'occupe. L'homme n'eſt jamais ſans une idée favorite, qui tient le rang entre celles qui ſe promènent dans le vaſte pays de l'eſprit: celle-là marche à la tête des autres, parce qu'elle a le droit de prééminence. Je vais aſſez ſouvent chez le Tourbillon, pour parler raiſon, & pour m'entretenir ſur ce ſujet. Nous ſommes alors comme ces dévots qui ne ſont jamais plus heureux que quand ils parlent de leur patron.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CVI.

DU ROI.

Proſtnitz, 8 Avril, 1742.

JE ne puis te faire des vers aujourd'hui, car nous marchons ſur ces chemins montagneux où l'on voit

Des poteaux avec leurs merlettes
Qui diſent aux paſſans, en Bohême vous êtes,
Où les ſaints partout ennichés.
Sur ponts & rôchers ſont perchés,
Où les gueux en groſſe cohorte,
Le chapelet en main & bien fort naſillant,
Penſent par leurs chanſons émouvoir le paſſant,
Où, ſi vous marchez ſans eſcorte,
Les pandours de mauvaiſe humeur
Vous déſhabillent Monſeigneur.

C'eſt par ces routes que la plus grande partie de notre armée marche pour ſe joindre au Prince d'Anhalt & au Prince Léopold auprès de Pardubitz, &

Non loin de ces lieux qu'habita
Wallenſtein & le grand Ziſka,
Près de ce camp ſi fort célèbre,
Où le héros bohémien
Démit en un jour la vertèbre
A ces troupes, le fier ſoutien
De ceux qui lui faiſant la guerre,
Comme lui ravageoient la terre.

Voici des vers qui ſont venus au bout de ma plume je ne ſais comment, & que vous trouverez, je crois, très-mauvais.

Ce ſont les bons qui me ſont difficiles,
Pour les mauvais ils ne me coûtent rien.
Tous les auteurs ne ſont pas ſi habiles
Que l'eſt Jordan Tindalien.
Les Muſes ſont quinteuſes, indociles,
Lorſque la cour on ne leur fait pas bien;
Et moi qui cours par les champs, par les villes
Comme un bandit, comme un maître vaurien,
J'y perds mon temps, & tous mes ſoins futiles.

Ainſi n'eſt pas favori du Dieu qui veut; il faut être ſon courtiſan aſſidu, & avoir par-deſſus tout une phyſionomie ſemillante, & un certain je ne ſais quoi du goût d'Apollon. Adieu, mon cher. Je n'ai pas le temps de vous dire d'autres pauvretés.

LETTRE CVII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 14 Avril, 1742.

LE pyrrhonifme de V. M. eft un ennemi dangereux à combattre; on ne fait par quel endroit le prendre.

Dans l'art de douter fort expert,
Vous favez aux raifons donner de l'apparence.
C'eft une anguille qui fe perd
En la ferrant à toute outrance.

Je ne me ferois jamais imaginé que le pyrrhonifme feroit employé pour démontrer l'accufation que je crois fauffe dans toutes fes parties. J'ai cru au contraire que rien ne m'étoit plus favorable que ce pyrrhonifme même:

Ce phénomène rubicond
Qui s'étoit placé fur ma face,
Indique à des yeux de Pyrrhon
Que du venin il eft douteufe trace.

Je fuis à cet égard fain comme l'enfant qui eft à naître; il y a auffi peu de venin dans mon corps, qu'il y a de vertu guerrière dans mon ame.

Vous dont l'efprit eft fi difpos
Pour foutenir les droits du pyrrhonifme,
Prouverez-vous par congru fyllogifme
Que je puis paffer pour héros?

Il y a long-temps qu'on peut me ranger au nombre des invalides du Dieu de l'amour, dont je ne prononce cependant jamais le nom qu'en tremblant, non parce que je ſuis tout-à-fait inhabile à ſon ſervice, mais parce qu'en général nos facultés s'uſent & déperiſſent.

Tout dépérit & s'uſe dans le monde,
L'eſprit vieillit, & perd de ſa vigueur:
Or je conclus par raiſon très-profonde,
Que je ne puis éviter ce malheur.

D'ailleurs le pourpoint de Scarron s'uſoit, d'où vient mes facultés ne s'uſeroient-elles point? J'emploie le reſte des forces qui me ſont reſtées dans l'eſprit, de l'attachement que j'ai eu pour l'amour, en faveur de l'amitié, qui ne procure que du plaiſir & de la ſatisfaction. Je connois des maîtres pour leſquels on ne ſauroit avoir aſſez de ces ſentimens.

Je ſuis perſuadé qu'on a inſtruit V. M. de la diſpute du Marquis d'Argens avec Madame la Ducheſſe. Cette diſpute a été vive, la ſéparation bruyante, & le raccommodement très-éclatant. Les ſavans & les femmes ſont partagés ſur la cauſe de cette diſpute. Les uns diſent que c'eſt la jalouſie.

Ce Dieu qu'on nomme Jalouſie,
Qui redoute un culte étranger,
Et qu'on doit toujours ménager
Pour le repos de notre vie:

C'eſt ce Dieu qui les a brouillés. On dit que le Marquis d'Argens eſt amoureux, & on veut qu'il ne le ſoit que de ſa femme & de ſes livres. Il jure ſon grand juron qu'il ne l'eſt point, on ne l'en croit pas. On veut qu'il reſte trois ans à Stutgard.

Sacrifier raiſon & liberté
Qui font le charme de la vie
Aux foibles de l'humanité,
Seroit-ce donc philoſophie ?

Lui qui aime le ſéjour de Berlin, qui croit que c'eſt le ſeul qui lui convienne, ne veut s'en abſenter que pendant trois ſemaines. Voilà la vraie origine de cette diſpute. On s'eſt raccommodé d'une façon aſſez marquée. D'Argens, aux genoux de la Ducheſſe, lui a redemandé ſon eſtime ; cette entrevue a tiré des larmes des aſſiſtans. Ils ne logent cependant plus enſemble ; on ſe voit, mais c'eſt avec une froideur réfléchie.

On eſt toujours prêt à montrer
Qu'on hait d'Argens par féminin caprice ;
Le philoſophe eſt prêt à démontrer
Que la raiſon veut ainſi qu'il agiſſe.

Leur haine eſt ſyſtématique, c'eſt-là la bonne. Le Marquis d'Argens travaille à une comédie ſur l'embarras de la Cour ; je lui ai conſeillé que la ſcène ſoit dans l'antichambre de la Ducheſſe,

Puifque c'eft là que l'on voit tour à tour
Les paffions jouer toutes leurs rôles,
Qu'on facrifie à la haine, à l'amour,
Que la raifon n'y vaut pas deux oboles.

J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'en engageant le Marquis d'Argens à compofer lui-même une relation de tout ce qui s'eft paffé pour divertir V. M.; perfonne ne le peut mieux que lui.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CVIII.

DU ROI.

Leitomifchel, 15 Avril, 1742.

TON Pégafe fécond en rimes redoublées
Laiffe arrière de toi mes Mufes effoufflées;
En vain d'un feu divin me croirai-je animé,
Que tes vers me font voir que j'ai trop préfumé!
Ebloui par l'éclat de ta vive lumière,
Je m'arrête tremblant tout court dans ma carrière,
Et voyant à quel point ton vol t'a fu porter,
Je ne puis que t'aimer, te lire & t'admirer.

Ce font les fentimens que *divus Jordanus Tindaliorum* a fu m'infpirer par fes deux fpirituelles lettres, où il a mis fans exagération autant d'efprit qu'il m'en faudroit pour tout un mois dans ma dépenfe ordinaire. Vous avez le diable au corps avec

vos vers, & vous en ferez ſi bien, que je n'en ferai plus,

On dit qu'à Rome un architecte ignare,
Voyant ce temple où l'orgueil de la tiare
Sut étaler ſon faſte & ſa grandeur,
Où l'art ſurtout paroît en ſa ſplendeur,
Surpris, frappé de ce bel edifice,
Dès ce moment abjura ſon office,
A l'admirer bornant tout ſon bonheur.

Je vous laiſſe faire l'application de ces vers, dont la comparaiſon cadre ſi bien avec vos vers & le cas que j'en fais.

Voulez-vous que ma Muſe chante
Le train de ma vie ambulante?
Tantôt rôti, tantôt glacé,
Tantôt haut, tantôt bas percé,
Souvent nageant dans l'abondance,
Et ſouvent uſant d'abſtinence,
Par les fatigues harraſſé,
Jamais rebuté ni laſſé.
Quelque ſort que le ciel m'envoie,
Mépriſant les vaines erreurs,
Et toujours ſimple dans mes mœurs,
Je ſuis plus enclin à la joie
Qu'aux mélancoliques vapeurs,
Dont la cruelle frénéſie
Empoiſonne de ſes noirceurs
Les plus beaux jours de notre vie.

Si vous voyiez couleur de chair, vous feriez le plus aimable & le plus heureux mortel que Dieu eût

créé; mais comme il n'y a rien de parfait dans ce monde, vous ne ſerez qu'aimable. Je vous prie, mettez-vous l'eſprit en repos ſur l'Europe. Si l'on vouloit prendre à cœur toutes les infortunes des particuliers, la vie humaine entière ne ſeroit qu'un tiſſu d'afflictions. Laiſſez à chacun le ſoin de démêler ſa fuſée comme il pourra, & bornez-vous à partager le ſort de vos amis, c'eſt-à-dire d'un petit nombre de perſonnes. C'eſt en honneur tout ce que la nature a droit de demander d'un bon citoyen; ſans quoi notre cerveau ne fourniroit point aſſez d'humidités pour les larmes que nous aurions à répandre.

L'Europe qu'un lutin lutine,
A, dit-on, perdu la raiſon;
Il eſt vrai qu'elle en a la mine,
Et mérite bien ce ſoupçon.

L'Abbé de Saint-Pierre ſe fait fort d'ajuſter l'intérêt des princes de l'Europe auſſi facilement que vous compoſez vos vers. Ce grand ouvrage ne s'accroche à rien qu'au conſentement des parties intéreſſées. Vous connoiſſez ces viſions d'arbitrage, & ces folies ſynonymes.

Je n'ai rien à vous dire d'un endroit où il ne ſe paſſe rien, ſinon que nos ſoldats ſont autant de Céſars, & que je vous aime toujours, malade, mélancolique, ou gai & ſain, également. Adieu.

LETTRE CIX.

DE M. JORDAN.

SIRE,

17 Avril, fecond beau jour de l'année, 1742.

J'AI reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, qui étoit de Proftnitz : comme je porte ordinairement en poche la Siléfie, la Moravie, la Bohème, l'Autriche, la Bavière, la Hongrie, & la Turquie, je fuis toujours à portée de fuivre l'armée redoutable de V. M.

Je crains qu'augmentant vos conquêtes
Il ne faille groffir un peu trop mon Atlas,
Et que tous les progrès qu'heureufement vous faites
Ne foient pour vous de féduifans appas.

C'eft bien alors que je pourrois dire comme Bias, je porte tout avec moi, puifque j'aurois toute l'Europe en poche.

Les Bohémiens qui vous voient entrer dans leur pays fans chapelets, ni rofaires, doivent avoir une bien mauvaife idée de leurs faints, qui ne branlent point, & qui voient fort tranquillement agir l'armée de V. M.

Et que font donc ces céleftes * * *
Dans leur riant & fplendide manoir ?
Ils n'ont pas plus d'efprit que mes pantoufles,
Puifqu'ils n'ont pas l'art de vous décevoir.

Je crois que vous avez le secret de les enchanter, comme les Sirènes qui enchantent par la douceur de leur mélodie. Je me défie diablement des poëtes, & de l'effet de leur poësie. Vous leur adressez sans doute quelques prières en beaux vers, par lesquels vous captivez leur bienveillance.

Je connois l'effet de vos vers,
Et leur séduisante harmonie :
J'adoucirois par eux tous mes revers,
Si j'en avois dans cette vie.

Mais on n'en a point quand on vous sert. Mes vers sont si rudes, qu'ils sont propres à faire fuir ceux qui voudroient en entreprendre la lecture, ou à produire l'effet que produisoit la peau de Ziska. Aussi ne coulent-ils pas de source ; je ne les enfante qu'à force de contorsions, & de mouvemens convulsifs.

Quand j'ai des vers l'inquiétante manie,
De leur accès je suis si fortement épris,
Que tel qu'est un dévot au tombeau de Pâris,
J'ai de vrais accès de Pythie.

Or avec bien des contorsions, la Pythie sur le trépied ne disoit que des pauvretés.

A propos de Ziska & de Wallenstein : je demande en grâce à V. M. de ne les pas prendre pour modèles.

Ils savoient aux humains faire sanglante guerre,
Vous savez l'art de les rendre contens :
Ils étoient fléaux de la terre,
Et vos vertus en sont les ornemens.

L'habileté de Jordan Tindalien consiste dans une chose bien réelle, c'est qu'il sent son ignorance, & qu'il en connoît toute l'étendue. Je demande pardon à V. M. de ce petit trait de louange que je me donne en passant : parce qu'il faut être fort savant pour bien connoître l'ignorance.

Hélas ! Jordan Tindalien
N'est pas formé pour la science ;
On est heureux dans l'ignorance,
On ne l'est pas lorsqu'on n'ignore rien.

On commence à reparler de la paix : la raison qu'on en allègue, c'est que les affaires sont si fortement embrouillées, qu'elles ne peuvent pas rester long-temps dans cet état de crise.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CX.

DU ROI.

DIVE JORDANE, Chrudim, 11 Avril, 1742.

A PRESENT les vers coulent chez vous comme un torrent. Je crois que vous avez Apollon à gage, & les neuf sœurs pour servantes : il n'est pas possible autrement de travailler comme vous faites. Il faut de plus que vous ayez trouvé une mine de jolies choses dans le Pinde, & quelque nouvelle veine de belles pensées.

Pas même la moindre faillie,
Ni vaudeville, ni bon mot,
Ne me vient à ma fantaifie ;
Vous gardez pour vous feul l'efprit & le génie,
Les agrémens font votre lot,
Hélas ! le mien eft d'être un fot.

Voilà ce qu'on gagne à faire la vie de chien que nous menons ici pour l'amour de la gloire, comme difoit notre ami Chaulieu.

De cet aimable trépaffé
Célébrons encor la mémoire ;
Pour vous, qui l'avez furpaffé,
Méritez encor plus de gloire.

Il n'en eft point qui ne doive ceindre votre front. Cette prudence inféparable de votre courage n'eft pas une des moindres qualités qu'il faut admirer en vous.

La prudence du vrai courage
Eft la fource & le fûr appui ;
Le refte eft une aveugle rage
Que d'un inftinct brutal féduits
Admirent tant de faux efprits.

Vous favez trop bien que l'on ne peut jamais être plus brave, que lorfque la circonfpection ne nous expofe aux dangers que par néceffité ou par raifon ; & comme vous êtes extrêmement prévoyant, vous ne vous y expofez jamais ; d'où je dois conclure que peu de héros vous égalent en valeur.

Votre bravoure conſerve encore ſon pucelage; & comme toutes les nouvelles choſes ſont meilleures que les vieilles, il s'enſuit que votre courage doit être quelque choſe de tout-à-fait admirable. C'eſt une fleur qui eſt près d'éclore, qui n'a encore ſouffert ni des ardeurs du ſoleil ni des vents du nord; enfin c'eſt un être ſi digne d'eſtime, qu'il eſt digne de la métaphyſique & des diſſertations de la Marquiſe ſur la nature du feu.

Il ne vous manque qu'un plumet blanc pour ombrager les bords de vos audaces, une longue rapière, de grands éperons, une voix un peu moins grêle, & voilà mon héros tout trouvé. Je vous en fais mes complimens, divin & héroïque Jordan, & je vous prie de jeter du haut de votre gloire quelque regard débonnaire ſur vos amis, qui rampent ici dans les fanges de la Bohème avec le reſte du troupeau des humains.

Je crois que d'Argens eſt fou; ne lui en dis rien cependant, & garde-toi bien d'aigrir la bile de notre philoſophe, qui me paroît avoir plus de cette marchandiſe que de bon ſens. Adieu. Tu connois tous les ſentimens que j'ai pour toi.

LETTRE CXI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 22 Avril, 1742.

JE ſuis au bout de mon latin, & je ne ſais par où commencer la lettre que je dois écrire à V. M.

Je ne fais plus que vous écrire,
Je n'ai pas brin de nouveauté :
Tout eſt tranquille en la cité,
Où l'on attend la paix pour rire.

Les gazettes nous flattent de la paix. Celle de Cologne plaint le monde de ce que le dévoiement du Cardinal qui continue, pourroit être un obſtacle à cette paix, qui marche auſſi lentement que le meſſager du Mans. Je me ſouviens à cette occaſion des remarques de Bayle ſur le dévoiement de Jules Céſar, où il prouve, à ſa façon ordinaire que V. M. imite ſi bien, que les plus grands événemens ſont ſouvent cauſés par de pures vétilles. La diſpute de la Ducheſſe avec le philoſophe, quoique cauſée par une vétille, n'en eſt pas moins ſérieuſe : on pouſſe la vengeance juſqu'au point de ne vouloir point manger ſur des aſſiettes d'argent, parce que ce dernier mot réveille des idées de vengeance & de haine qui font manquer l'appétit.

Le Marquis ſoutient tout ſans fiel & ſans venin.
On a beau s'emporter, rien du tout ne l'étonne ;
Son ennemi le frappe au moment qu'il pardonne :
Entre-t-il tant de fiel dans un cœur féminin ?

Tout le monde attend avec beaucoup d'impatience le jugement de V. M. ſur cet important différent. Pour moi je ne dis rien, mais je ſais bien ce que j'en penſe.

On dit ici que les Ruſſes ont pris le parti de la France; cela me fait plaiſir: que les Autrichiens ont été étrillés devant Scharding; cela me remplit de joie: que la Reine de Hongrie perſiſte à ne vouloir point céder; cela me fait peur: que le Roi d'Angleterre envoie un corps de troupes en Allemagne, que la Hollande ſuit ſon exemple; cela me fait frémir. On ajoute que le Roi de Pologne a fortement la goutte; qu'il eſt cependant attendu à Glogau, où le Roi de Pruſſe doit le recevoir, pour l'y régaler magnifiquement. Voilà ma gazette, qui me paroît auſſi ſèche qu'elle eſt peu intéreſſante. C'eſt par cette raiſon que je me hâte de finir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 24 Avril, temps pluvieux, 1742.

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, eſt arrivée heureuſement pour moi, car j'étois au bout de mon latin: mon Apollon s'en étoit allé au diable, & il y a en ville une tranquillité qui ne peut que déſoler tous ceux qui ont beſoin de nouvelles pour écrire.

Vos

Vos vers charmans, ingénieux
Ont ranimé mon languiſſant génie :
Le feu, l'eſprit de votre poëſie,
Me font parler le langage des Dieux.

C'eſt à la vérité un langage qui reſſemble beaucoup à la *lingua Franca*, & avec lequel je ne ſerois pas fort en état de me faire entendre, ſi j'étois condamné à ſéjourner pendant quelque temps ſur le mont Parnaſſe: malgré tout cela V. M. daigne louer mes vers; il m'eſt bien difficile de ne pas enviſager cela comme une ſatire fine & délicate.

Je connois le Roi Fédéric,
Aux dépens du prochain il aime parfois rire :
Il eut toujours un peu le tic
De la noble & fine ſatire.

C'eſt en effet de la ſatire la plus fine, que la réſolution priſe de ne plus faire des vers, parce que le Tindalien en fait de bons : le langage des vers eſt devenu pour V. M. un langage ordinaire, parce qu'elle a ſu ſe le rendre familier.

L'architecte de Rome qui voyant la régularité d'un ſuperbe édifice, renonça pour toujours à ſon art, pour ne ſe livrer qu'à l'admiration, me reſſemble comme deux gouttes d'eau : il ne me reſte, pour rendre la reſſemblance plus parfaite, que de l'imiter entièrement.

Quitter des vers l'inquiétante marotte
Et renoncer à langage éloquent,
De tout parti c'eſt le plus conſéquent
Pour quiconque a cervelle ſous calotte.

Or, grâces à Dieu, je m'efforcerai toujours à conſerver le peu que j'en ai.

La deſcription que V. M. fait de ſa préſente manière de vivre, paroîtroit poëtique à celui qui ne connoîtroit pas la façon de penſer de V. M. quand elle eſt à l'armée : car,

Qui dit un Roi, dit un mortel heureux
Qui ne connoît ni peines, ni fatigue,
Qui n'a de ſoins dans ces bas lieux
Que d'éloigner tout ſouci qui l'intrigue ;
Le Roi eſt fait pour les plaiſirs,
Et le ſavant eſt né pour la miſère :
Le premier, quand il veut, ſatisfait ſes déſirs,
Tandis que le dernier de faim ſe déſeſpère.

La comète a jugé à propos de changer les choſes. Il eſt un pays commandé par un Roi, qui fait la guerre en hiver, qui ſouffre les injures de l'air ; tandis que par ſa grâce ſon homme de lettres eſt mollement aſſis dans un canapé, jurant contre ſa maladie, qui lui défend l'uſage des plaiſirs qu'il feroit en état de ſe procurer.

Ne penſe pas qui veut couleur de chair : l'eſprit humain eſt ſi peu maître de ſoi, que cela fait pitié ; j'en ai vraiment compaſſion. J'ai tort de m'affliger

du mal qui arrive dans la ſociété, par la même raiſon qui me porte à me chagriner de ce que la récolte des vins n'eſt pas bonne en France. La ſociété ne fait qu'un corps. La Fontaine a bien prouvé dans ſa fable de l'eſtomac la néceſſité qu'il y a que les parties réciproquement s'affligent du mal que reſſent le tout dont elles dépendent.

Je ne ſais ſi l'Europe a perdu la raiſon; mais une choſe ſais-je bien, c'eſt qu'elle eſt fort à plaindre de ce qu'on la lui a fait perdre.

Si l'on refuſe à l'homme ſain
Ses plaiſirs & ſa nourriture,
Et que du ſoir juſqu'au matin
On le tourmente ſans meſure,
Cet homme ſain perd à l'inſtant
Cette ſanté dont il abonde,
Et n'a plus de contentement,
Ni de plaiſirs dedans ce monde.

Il faudroit que l'Europe eût la cervelle bien forte pour réſiſter à deux têtes qui lui donnent de la tablature.

Il eſt permis au nonagénaire abbé St Pierre de vouloir entreprendre d'ajuſter les intérêts des princes de l'Europe, comme on permet aux jeunes gens de faire des folies en faveur de leurs maîtreſſes. J'excuſe le deſſein de cet abbé, comme j'excuſe Alexandre, qui pleuroit de ce que le monde étoit trop petit.

Enfin la maiſon de travail aura lieu; il falloit l'a-

tivité de Monsieur le Ministre d'Etat de Happe pour le succès d'une pareille entreprise, à laquelle V. M. a bien voulu contribuer. Je lui en rends grâces en mon particulier, par l'intérêt que je prends à ce qui regarde la société. La police sera bien réglée; il manque encore une chose, c'est que V. M. commette au chef de police le soin du pavé & des bâtimens de la ville.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXIII.

DU ROI.

Doctissime Jordane Tindaliensis, Chrudim, 27 Avril, 1742.

PHÉBUS, qui dans tous vos écrits
Sait répandre son abondance,
Econome dans sa dépense
Il en refuse à mes esprits.
Phébus imite l'Eminence *,
Qui n'accôrde qu'à ses amis
Le droit lucratif d'être admis
Dans les faveurs de la finance.

Après cela je ne m'étonne point que vous m'écriviez tant de vers & si peu de nouvelles. Vous êtes plus inspiré par les neuf aimables sœurs, protectrices des arts & des sciences, que par ce monstre aux yeux de lynx, aux oreilles de levrier, & à la chevelure de Méduse.

* Fleury.

Amant favorisé des Grâces,
Elles vous bercent dans leurs bras;
Vous estimez plus leurs appas
Que ce monstre qui dans les places,
Aux halles & dans les villaces
Répand avec un grand fracas
Ce qu'il sait ou qu'il ne sait pas.

Tout cela fait que j'apprends peu de nouvelles de Berlin & que je reçois beaucoup de vers; un peu de l'un & un peu de l'autre me feroit un grand plaisir. Vous ne me dites rien de toutes les sottises qui se font régulièrement & périodiquement. Vous ne m'apprenez rien de vos correspondances de savans, de mes édifices, de mes jardins, de mes amis, en un mot de toutes les choses qui m'intéressent.

Tous les divers événemens
Du grand théâtre politique
Ressemblent à ces changemens
Que fait la lanterne magique;
Marquez-en donc vos sentimens.
Du moins d'une sempiternelle
Contez-moi les égaremens;
L'histoire de la bagatelle
Par vous reçoit des agrémens;
Car tout ce qu'on nomme nouvelle
De la demeure paternelle,
A du charme pour les absens.

Vous me croyez peut-être trop occupé pour penser à mes amis; mais vous devez sentir qu'ils vont de pair avec les plus grandes affaires.

Ce font les intérêts du cœur
Que l'on préfère à la durée,
A l'ambition égarée,
Et même au plaifir fuborneur
Dont fouvent l'ame eft animée,
Et qui pour un peu de fumée
Abandonne fon vrai bonheur.
Amitié, chafte & pure flamme,
Amitié, préfent que les cieux
Nous firent pour nous rendre heureux,
Régnez à jamais dans mon ame.

J'en viens à préfent à notre itinéraire. Je fuis avec la grande armée en Bohême. Le Prince d'Anhalt va commander en haute Siléfie; le Prince Didier a quitté la Moravie, faute d'y trouver de quoi fubfifter. Nous refterons apparemment dans cette fituation jufqu'à ce que le vert vienne, ce qui peut encore aller à deux mois. Voilà tout ce que j'avois à vous dire, en vous affurant des fentimens que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CXIV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 29 Avril, 1742.

VOUS comparez, mais très-malignement,
Ma façon de vers ordinaire
Au cours impétueux d'un rapide torrent:
Mais convenez que l'eau n'en eft pas toujours claire.

V. M. n'aura pas beaucoup de peine à en convenir, ſi elle veut être dans ce moment plus philoſophe que poëte, & avouer que cette comparaiſon ne quadre qu'autant que la concluſion lui eſt annexée. Ce qui me conſole, & me juſtifie, c'eſt que ſouvent l'eau de l'Hippocrène, quand je la puiſe, eſt fort trouble, & que je ne connois point l'art de la tirer au clair. V. M. fait en me louant ce qu'on fait à un perroquet auquel on donne du ſucre.

Souvent par telle nourriture
On fait jaſer ſon perroquet:
Je vous tiens lieu, par mon caquet,
D'animal de cette nature.

Qu'importe, pourvu que j'aye l'honneur d'amuſer V M., je ſuis content; d'ailleurs j'en tire un avantage réel, c'eſt que je reçois des lettres pleines d'eſprit & de vers, qui ſont charmantes,

Marquées au coin de Chaulieu,
A ce bon coin qui rend inimitable;
Qui vous fait chérir de ce Dieu
Que ſervent les neuf ſœurs, à ce que dit la fable.

Tout le monde ne peut pas poſſéder cette prérogative. Il en eſt de la poëſie comme du courage. Tous les hommes ne ſont pas braves; auſſi tous les hommes ne ſont-ils pas poëtes. La nature fait un homme brave, comme elle fait un homme avec des talens ſupérieurs pour la poëſie. Un poltron peut faire une action de valeur, au moins à ce que l'on

m'a dit, car je ne le fais point par ma propre expérience. Un homme qui n'eſt pas né poëte, peut faire une fois en ſa vie quelques bons vers, parce que la nature ſe plaît quelquefois à faire de l'extraordinaire. Je me rends juſtice ſur la prudence, en avouant que je poſſède cette qualité :

Je n'eus jamais occaſion
De faire eſſai de mon courage :
Peut-être en ai-je davantage
Qu'Annibal, ou que Scipion :
Mais ſoit prudence, ou modeſtie,
Je ne veux point me mettre dans le cas,
Qu'on reproche à ma prud'hommie,
Qu'elle a du cœur, ou qu'elle n'en a pas.

Je vois par là l'affaire indéciſe : & j'en conclus que poëtiquement parlant je puis paſſer pour poltron, mais non pas philoſophiquement ; car en due forme de ſyllogiſme, la choſe ne ſauroit être démontrée. D'ailleurs, à quoi diable me ſerviroit le courage ? Je n'ai point d'ennemis à combattre que les foibleſſes de la nature humaine, que je ſerois bien fâché de détruire ; car quoique ſouvent elles me faſſent du mal, j'avouerai cependant qu'euſſé-je autant de courage qu'Alexandre, je ne voudrois pas les combattre dans un combat régulier. Ce que j'aurois le courage de vaincre, ce ſeroit la foibleſſe pour la gloire, ſi cet ennemi me faiſoit ombrage, puiſque cette foibleſſe nous coûte la tranquillité & le repos.

On dit ici qu'Ingolſtadt eſt pris d'aſſaut par les

Autrichiens, qui ont paſſé même la bourgeoiſie au fil de l'épée. On ajoute que la chancellerie de V. M. va être tranſportée à Glatz :

Que le pauvre Tindalien,
Par très-occulte maladie,
Poſſède un corps qui ne vaut rien
Pour le ſéjour de cette vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXV.

DU ROI.

A Chrudim, 29 Avril. Jour ſatirique, d'un ſoleil clair, et le premier du bourgeonnement de quelques arbuſtes.

ENFIN la demeure éthérée
Aux aſtronomes conſacrée,
Qu'une troupe d'Autrichiens
Gardoit à ſes fiers ſouverains,
De tout le monde ſéparée,
Fréquentant au lieu des humains
Les chats-huans de la contrée,
Ou quelque ombre triſte, égarée,
Qui plaignoit encor ſes deſtins,
Environnée de Pruſſiens,
De tout ſecours déſeſpérée,
Ses tours, ſes forts, ſes ravelins
Sont tombés ce jour dans nos mains.

C'eſt-à-dire que Glatz s'eſt rendu le 28 de ce mois par capitulation, de ſorte que je ſuis à préſent maître ſans réſerve de toute la Siléſie.

Monſieur * * *, mauvaiſe copie de quelque chétif original anglois, vient de prendre le parti déciſif de nous quitter. Vous pouvez vous imaginer jusqu'à quel point je regrette ſa perte.

Cet imitateur ſans génie
De l'extérieur des Anglois,
En a copié la folie,
Mais il manqua leurs meilleurs traits.
Sans le vrai, tout eſt ridicule ;
Mars n'a jamais l'air d'Alcidon,
Sans la force on n'eſt point Hercule,
Ni ſans la ſageſſe un Caton.

Pardonnez à ce trait qui m'eſt échappé contre un homme que vous honorez de votre eſtime ; mais je crois que cette eſtime eſt du nombre de celles

Que tous les jours de nouvel an
L'on ſe débite en compliment,
Qu'on ſe jure & qu'on ſe proteſte,
Quand ſous la barbe doucement
L'on voudroit plus ſérieuſement
Que l'autre crevât de la peſte.

Vous ne me dites rien des nouvelles berlinoiſes, du Tourbillon, de Céſarion, ni de l'hiſtoire de la galanterie.

Ni de votre aimable goutteux
Qui devient ſi fort amoureux,
Que cette violente flamme
Aux incurables met ſon ame,

Ni de ſon vigoureux tendron,
Qui lorſqu'on joue au corbillon
Répond de ſa bouche de roſe,
Avec connoiſſance de cauſe,
Quand on demande, *qu'y met-on?*

Tenez, voilà aſſez de ſottiſes pour une fois; contentez-vous-en, cher Jordan, juſqu'au premier ordinaire, où j'eſpère de ne point demeurer en reſte. Adieu.

LETTRE CXVI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 1 Mai, 1742.

JE ne parlerai aujourd'hui à V. M. que politique & que guerre, & je ferai dans la règle, puiſque ce ſont là vos plaiſirs chéris; ces occupations ſont auſſi chères à V. M. que l'eſt à une coquette l'aſſortiment de ſa toilette. Car

Toujours combattre vaillamment,
En politique éviter la ſurpriſe,
Et découvrir adroitement
Ce qu'Envoyé cache & déguiſe,
Dans un travail même accablant
Se repoſer, occupant ſon génie,
Regarder tout comme un amuſement,
Savoir quitter les plaiſirs de la vie,

c'eſt là le fort de V. M.

Le goût de la politique commence pareillement à s'introduire à Berlin. On commence toutes les converſations par ſe demander : que font les armées, où ſont-elles ? Les gens de lettres quittent leurs livres, pour lire les gazettes, qui mentent & qui ne nous ſont jamais favorables, je ne ſais pourquoi.

On dit ici que l'armée ennemie s'eſt emparée d'Olmutz : d'autres diſent au contraire qu'elle s'eſt retirée en Autriche, parce qu'elle craint d'être attaquée par devant & par derrière. Les plus raffinés politiques aſſurent que dans moins d'un mois Meſſieurs les Autrichiens auront la bonté de déguerpir de la Bavière.

On ne parle à préſent que de la harangue de Milord Stair aux Etats de Hollande. On fait un commentaire ſur ces paroles : « Quand V. H. P. auront ainſi mis toutes leurs frontières en état de ne craindre aucune ſurpriſe, elles pourront protéger leurs alliés de la manière qu'elles le trouveront le plus convenable : & par là d'autres princes qui auront envie de ſe joindre aux puiſſances maritimes, pour maintenir la liberté de l'Europe, pourront le faire plus librement & ſans crainte. » On demande de qui on veut ici parler ? C'eſt là-deſſus que les raiſonnemens varient. C'eſt une énigme dont chacun croit avoir le mot.

Certain quidam à mine politique
Sur ce ſujet vouloit mon ſentiment :

Je répondis, ſans nul détour oblique,
Que je pouvois aſſurer par ſerment
N'en rien ſavoir ; mais qu'avec aſſurance,
Quoique jamais je n'euſſe été devin,
Je pouvois bien, en toute confiance
Lui déclarer qu'on campoit à Chrudin.

J'ai lu une relation que l'on dit venir de l'armée, auſſi circonſtanciée que relation puiſſe l'être, d'un fait que je crois faux dans toutes ſes parties, dans laquelle on parle du deſſein qu'un commandant d'une place autrichienne avoit formé contre la vie de V. M. ; deſſein échoué par la dextérité d'un juif.

V. M. veut-elle une nouvelle auſſi comique qu'elle eſt fauſſe ? c'eſt que le père de Maupertuis a fait mettre ſon fils dans un couvent, parce que ce fils vouloit épouſer une fille qui ne lui convenoit point.

Que j'aime à voir une telle foibleſſe
Dans le cœur d'un mathématicien !
Fût-on même ſtoïcien,
Jamais, en pareil cas, la raiſon n'eſt maîtreſſe.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, & un dévouement parfait, auxquels m'engagent la raiſon & la reconnoiſſance, &c.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

Doctiſſime Doctor Jordane, Chrudim, 5 Mai, 1742.

JE vous demande des nouvelles de Berlin à cor & à cri, & vous avez la dureté de me les refuſer. Je ne reçois de vous que des gazettes du Pinde & les oracles d'Apollon. Vos vers ſont charmans ; mais je veux des nouvelles. Mandez-moi donc quel temps il fait à Berlin, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit ; & ſi toutes les ſources ſont taries, parlez-moi au moins du cheval de bronze,

Et de cet équeſtre héros
Que l'on a décoré d'eſclaves,
Pour avoir mis dans ſes entraves
Les Suédois, les Viſigoths.

Entretenez-moi de toutes les bagatelles qu'il vous plaira, pourvu que ce que vous me direz, ſoit relatif à ma patrie, & daignez entrer un peu plus dans les détails.

Vous qui ſi poliment habillez la ſatire,
Tenez pour un temps ſon journal ;
Permettez aux abſens de badiner & rire
Sur quelque ſot original,
Que très-abondamment Berlin peut vous produire ;
Marquez-en le trait principal,
Et ſachez, lorſqu'on veut plaire en ſe faiſant lire,

Qu'au lieu d'un ſtyle doctoral,
'Elégant, ſimple, ou trop égal,
Il faut que la malice en écrivant inſpire.

Peut-être avez-vous trouvé de cette malice en trop copieuſe portion dans la dernière lettre que je vous ai écrite; je vous en fais bien des excuſes en ce cas, quoique vous ſachiez bien qu'il ne dépend pas de nous d'être triſtes ou gais, & que c'eſt un effet du tempérament, comme tant d'autres opérations machinales de notre corps. Peut-être croyez-vous qu'il en eſt autrement de la ſatire, & que cette drogue ſe trouve toujours en même abondance chez les perſonnes qui y inclinent.

Jamais je ne fus entiché
De cette bavarde folie;
Pour l'avoir il faut du génie,
Je n'en ai point, j'en ſuis fâché.

Il ne me reſte qu'à ramper géométriquement ſur les pas de l'uſage, & à ſuivre en gros l'exemple de notre bon & ridicule genre humain,

Qui ſans afficher ſon deſſein,
Soit ennui, ſoit par complaiſance,
Déchire entre ſoi le prochain,
Et dans les bras de l'indolence
Diſtille ce mortel venin
Dont il nourrit ſa médiſance,
Ce qui vraiment n'eſt pas chrétien.

Mais nous ne nous piquons pas trop de l'être, nous autres, & l'on penſe aſſez communément qu'il

vaut mieux être père d'un bon mot que frère en Jésus-Christ. On oublie un peu ce qu'eſt cette tendreſſe fraternelle, quand on a fait la guerre.

Tous ces talpatſchs & ces pandours
Qui nous entourent tous les jours,
Sur mon Dieu ne ſont pas mes frères,
De Satan je les crois vicaires,
Et bâtards de ſinges & ours.

Comment voulez-vous qu'on reſpecte l'humanité dans des gens qui n'en ont tout au plus que de légers veſtiges. Je crois qu'une reſſemblance de mœurs fait plus de liaiſon parmi les hommes qu'une ſtructure de corps égale; je diſpute l'un & l'autre à nos ennemis. Le moyen après cela de les aimer!

Nous nous préparons à l'ouverture de la campagne, qui n'aura pas encore lieu ſitôt, & il ſe pourroit fort bien que nous paſſaſſions encore le 20 de ce mois ſous les toits. Nous ſommes aſſez tranquilles à préſent. Le vieux Prince d'Anhalt couvre la haute Siléſie, & votre ſerviteur raſſemble ici ſes principales forces, pour tomber avec une grande ſupériorité ſur l'ennemi; ce qui ne peut ſe faire qu'à l'arrivée du fourrage.

Tenez, voici une petite leçon militaire pour vous arranger les idées de ce que vous devez penſer ſur nos opérations, & pour que ſi l'on en parle devant vous, vous ſachiez que dire.

La Moravie, qui eſt un très-mauvais pays, ne pouvoit être ſoutenue faute de vivres, & la ville de

Brunn

Brunn ne pouvoit être prise, à cause que les Saxons n'avoient pas de canons, & que lorsqu'on veut entrer dans une ville, il faut faire un trou pour y passer. D'ailleurs ce pays est mis en tel état, que l'ennemi ne sauroit y subsister, & que dans peu vous l'en verrez ressortir.

Adieu, *doctissime Jordane*. Travaillez bien à l'honneur de la science, & comptez-moi au premier rang de vos admirateurs & de vos amis. *Vale*.

LETTRE CXVIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 5 Mai, 1742.

J'AI reçu deux lettres de V. M. également spirituelles, comme le sont toutes celles qui partent de sa main. La dernière est pleine d'esprit, mais de cet esprit qui assaisonne ce qu'il dit d'un sel préparé par la Satire même :

Vous connoissez également
L'art de toucher parfaitement la lyre,
Vous guerroyez habilement,
Vous excellez dans la satire.

Votre Majesté veut des nouvelles : on dit que le Roi de Pologne a acheté un brillant à Leipsic, qui coûte huit cent mille écus : qu'il y a un abbé

à Vienne, de la part de la France, nommé Fargé, qui y négocie, & qui y eſt très-incognito : qu'il y aura une ſuſpenſion d'armes.

Pour ce qui regarde les nouvelles littéraires,
Grâces je rends à Votre Majeſté
De demander nouvelles littéraires :
J'en ſuis fourni ; je puis ſans vanité
Vous en donner, & des moins ordinaires.

On a pris la défenſe de Machiavel, que l'auteur de l'Anti-Machiavel a fort dénigré : le défenſeur eſt anonyme, & ſon ouvrage eſt imprimé en Hollande.

Son anonyme qualité
Eſt un effet de ſa prudence :
Car il mérite en vérité
D'être réduit à pénitence.

Voltaire y eſt furieuſement maltraité. V. M. a reçu quelques livres, qu'il ne ſera pas néceſſaire de lui envoyer : de nouveaux tomes de l'édition in-quarto de Rollin, le beau poëme de Racine ſur la Religion, un nouveau recueil de pièces d'éloquence & de poëſie. Tout cela attendra dans la chambre de V. M. le moment d'être feuilleté par ſes royales mains.

Quand viendra cet heureux moment
Où la paix faite & confirmée,
Nous vous verrons tranquillement
Bien profiter de votre deſtinée ?

Le Tourbillon a été malade, & a gardé la chambre pendant quinze jours. J'ai eu l'honneur de la

voir quelquefois. Je vais faire chez le Tourbillon une partie de raifon, comme on va ailleurs faire une partie d'ombre. La difpute de la Ducheffe avec fon philofophe a occupé prefque tout le monde, furtout les dames; le Tourbillon a fu s'y fouftraire, en prenant fouvent le parti de la retraite.

Knobelfdorf partit hier pour Rheinfberg. Céfarion eft toujours le même; mais ce qui m'afflige, c'eft qu'il perd fa gaieté, & peut-être fa fanté.

Voici une lettre de Voltaire, écrite à un eccléfiaftique de Londres, qui eft charmante. J'efpère par la pofte de Mardi envoyer à V. M. le commencement d'un poëme dans le goût de Scarron, fur les travaux d'Hercule, qui me paroît charmant. L'auteur lui-même me l'a communiqué. On m'a demandé mon fentiment fur cette queftion : s'il faut ufer du plaifir toutes les fois qu'on le peut? Je foutiens que oui, & qu'on pèche en agiffant autrement. J'expoferai mon fentiment à la critique également fure & fine de V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

Fredericus Jordano, falut. Chrudim, 8 Mai, 1742.

J'AI reçu une lettre de Knobelfdorf dont je fuis affez content; mais tout en eft trop fec, il n'y a pas

de détails ; je voudrois que la defcription de chaque aftragale de Charlottenbourg contînt quatre pages in-quarto, ce qui m'amuferoit fort.

Vous voilà donc enfin devenu politique, & plus Mazarin que Mazarin même.

Le roman de la conjecture
Et la fureur des intérêts
Font la monftrueufe figure
D'un politique à grands projets :
Sur tout il combine, il augure,
Et fes foupçons, rêves inquiets,
Qui fouillent tout en vrais furets,
Même en la plus fimple aventure
Penfent découvrir des fecrets.
Toujours fous l'emprunt d'autres traits
Au public, fot de fa nature,
Il donne de la tablature.
Sous les voiles les plus épais
Il cache fa noirceur impure
Et fes dangereux trébuchets.

C'eft cette politique fur laquelle vous raifonnez felon la façon des hommes, qui imputent toujours à leur prochain tout le mal qu'ils feroient, s'ils étoient en leur place ; mais enfin il eft permis à Jordan de faire ma fatire, le temps me juftifiera devant le public.

Jordan, votre efprit de poëte
Débite poëtiquement
Que de fait politiquement
Je fais un peu la girouette.
Ah ! fi c'étoit affurément,

La Renommée eût hautement
Sonné le cas ſur ſa trompette.

Vous voyez par tout ceci que votre eſprit court un peu trop en avant dans la campagne des événemens.

Nos deſtins ſont cachés aux cieux,
Et toute la ſcience humaine
Pour les approfondir eſt vaine;
Nul tube juſque dans ces lieux
Ne rend les objets à nos yeux,
Et la politique incertaine
Suſpend ſes déſirs curieux.
Les gazettiers néceſſiteux
De la fable que l'on promène
Font des événemens pour eux;
Les ſots que leur ſuffrage entraîne,
Ajoutent foi, ne ſachant mieux;
Mais vous que les eaux d'Hippocrène
Ont ſoûlé de leurs flots vineux,
Mais vous dont la raiſon eſt ſaine,
Croirez-vous encor de Lorraine
Tous les contes faſtidieux?

Tenez, voilà toute la politique en vers; il ne nous manque plus pour nous achever de peindre, qu'un traité de paix avec ſes préliminaires en poëme dramatique.

Je vous ai fait dans ma lettre d'avant-hier votre catéchiſme ſur nos opérations & je vous ai détaillé au long & au large ce qui ſe paſſoit ici; j'ajoute aujourd'hui que mon pronoſtic s'eſt accompli, puiſque les Autrichiens ont quitté la Moravie, faute de

ſubſiſtance. Vous verrez bientôt les ſuites qu'auront toutes ces grandes affaires, & ce que tant de mouvemens compliqués des deux armées cauſeront d'effets. Adieu, *dive Jordane Tindalienſis !*

LETTRE CXX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, le 8 Mai, 1742.

N'EST-il pas ſurprenant qu'on me demande mon avis ſur cette queſtion : s'il faut uſer du plaiſir quand il ſe preſente à nous ? Je ſerois tenté de ne point répondre, car

Il faut penſer bien gaiement
Pour décider cet important problême :
Quand on eſt triſte par ſoi-même,
On ne peut du plaiſir parler que foiblement.

Et j'avouerai à V. M. que ſi j'ai de la joie ce n'eſt que dans l'eſprit ; je n'en ai point dans le cœur ; ainſi cette joie n'eſt point naturelle, c'eſt une joie auſſi fauſſe que l'étoit l'air majeſtueux de Baron quand il jouoit le rôle de Mithridate. J'entreprendrai la déciſion de cette queſtion, moyennant que je ne conſulte que l'eſprit : je prouverai ſous ſes auſpices, non-ſeulement qu'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente à nous ; mais même qu'on commet un péché quand on ne le fait pas.

7

Fuir le plaiſir, c'eſt héréſie;
En profiter, c'eſt agir ſagement:
L'un eſt péché, qui damne ſurement,
L'autre a ſon prix en l'une & l'autre vie.

Je n'aurai pas beaucoup de peine à prouver qu'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente, puiſque notre inclination nous y porte tous: à la vérité les uns plus fortement que les autres. Vouloir prouver cette vérité, c'eſt vouloir prouver qu'il eſt néceſſaire de boire quand on a bien ſoif.

Le ſentiment eſt toujours écouté;
Nous le ſuivons même avec complaiſance:
Ce précepteur n'eſt jamais rebuté,
Et ſon autorité jamais ne nous offenſe,

parce que le ſentiment nous preſcrit des devoirs qui conviennent non ſeulement à notre goût, mais même à nos beſoins. J'ai une foule de raiſons à alléguer à V. M. pour prouver ma thèſe. La première, c'eſt que nous devons remplir les devoirs de notre vocation. Qui pourroit douter que nous ne ſoyons faits pour le plaiſir? Ce n'eſt que par ſon ſecours que nous conſervons nos organes, & que nous les fortifions. Chaque organe a une portion déterminée de plaiſir qui lui eſt adjugée: les uns ont à la vérité été plus avantagés que les autres: mais comme il y a des plaiſirs auxquels ils participent tous, ils ſe trouvent en cela dédommagés de ce qu'ils ont reçu de moins. Cette compenſation forme une eſpèce d'égalité entre eux. Ce plaiſir

que nos organes reſſentent eſt un aliment qui les entretient. Dès qu'il eſt ménagé à proportion de la capacité de chacun, il ne nuit jamais. Un mouvement proportionné à nos forces rétablit nos organes ; eſt-il exceſſif, il les affoiblit, & les détruit enſuite.

Qui voudroit imiter Hercule,
Qui ſatisfit cent filles en un jour ?
On craint toujours pareil émule
Dans la carrière de l'amour.

A beau mentir qui vient de loin ; or cette hiſtoire nous eſt venue du pays de la fable ; pays auſſi éloigné de nous que le ſont les terres auſtrales de notre continent. Nous ſommes donc faits pour le plaiſir, comme le poiſſon eſt fait pour l'eau. La diſpoſition de nos organes à la vue du plaiſir prouve que nous ſommes faits pour lui : cette diſpoſition change à proportion de la force de l'impreſſion qu'occaſionne la préſence du plaiſir. Nous ſentons de la répugnance pour ce qui peut nous nuire, & nous ſentons une force qui nous entraîne vers les objets qui peuvent nous cauſer de la ſatisfaction.

Un pouvoir ſecret nous entraîne
Vers le plaiſir malgré notre raiſon :
Elle a beau ſuſciter obſtacles à foiſon,
Nature fait les ſurmonter ſans peine.

Cette force eſt ſi puiſſante, qu'elle diſſipe même la crainte naturelle au beau ſexe : l'amour inſpire du courage & de la fermeté aux perſonnes qui naturellement en ont le moins. Cette paſſion fait plus

de héros que l'ambition & l'amour de la gloire. La préſence du plaiſir a cet avantage, c'eſt que par ſon influence, dont j'ignore l'origine, elle concentre tellement l'homme, qu'il n'eſt plus occupé que des moyens de rendre les hommages qu'on exige. A la vue du danger, la raiſon de notre conſervation & l'amour de la gloire ſe trouvent dans un conflit de juriſdiction : chacun ſe croit en droit de la prééminence, & ſe récrie ſur ſes prérogatives. Il n'en eſt pas de même du plaiſir; il étouffe toutes les idées qui ne ſe rapportent point à ſon ſervice, & il en bannit toutes celles qui n'y ſont pas acceſſoires : perſonne n'oſe lui conteſter l'avantage de la ſupériorité.

Quand l'amour une fois s'eſt emparé du cœur,
On oſe alors tout entreprendre :
On ne connoît dans le pays du Tendre,
Ni la crainte, ni la terreur.

Tout cela prouve que nous ſommes faits pour le plaiſir. Je prouverai dans la lettre ſuivante qu'on peut auſſi peu ſe refuſer au plaiſir, ſans commettre un péché, que je puis me ſouſtraire à l'obligation des nouvelles. Voici des vers d'un Mr de St André qui eſt à Berlin ; j'y joins la comédie du Marquis d'Argens ſur l'embarras de la cour, qui à mon avis eſt trop ſérieuſe.

Pourquoi d'Argens dans cette comédie
Semblé du rire ignorer les appas ?

C'eſt que jamais philoſophe en ſa vie
N'a de la cour mieux ſenti l'embarras.

D'Argens partit avant-hier. Ginkel, à ce qu'on dit, a reçu une lettre de Péterſbourg, dans laquelle on marque que notre miniſtre eſt fort lié avec celui de la Reine de Hongrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

CHER JORDAN, Chrudim, 11 Mai, 1742.

J'AI la tête ſi étourdie par un chaos d'affaires qui m'eſt ſurvenu tout à la fois, que je te demande quartier pour le coup. Je ſuis ſi occupé, j'ai tant à penſer, tant à écrire, tant d'ordres à expédier, qu'il m'eſt impoſſible de te parler beaucoup raiſon. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que nous camperons le 13 de ce mois, que les Autrichiens marchent à nous, & que certainement, s'il n'arrive pas quelque miracle, je ne pourrai revenir à Berlin que vers la fin d'Octobre ou le commencement de Novembre.

Adieu. Je te recommande à la garde de la philoſophie & du Dieu de la ſanté.

LETTRE CXXII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 12 Mai, 1742.

J'AI féqueftré mon Apollon,
Adieu j'ai dit aux neuf pucelles,
J'ai quitté le facré vallon,
Pour vous débiter des nouvelles.

V. M. doit avoir reçu deux ou trois de mes lettres, remplies de nouvelles de politique, de littérature, & de ville : la précédente rouloit fur le plaifir; mais à parler naturellement, ce n'eft qu'afin d'en entendre parler V. M.

C'eft l'efprit qui nous fait connoître
Ce que plaifirs ont de plus féduifant;
Vous en avez infiniment,
Qui pourroit mieux que vous nous en parler en maître?

On dit ici que Bruhl de la cour de Saxe eft entièrement difgracié, que le Prince de Weiffenfels en eft l'unique caufe, qu'il a repréfenté au Roi que l'armée faxonne manquoit de tout.

Oui, le bonheur de Bruhl nous eft vanté partout,
Car il a tout le bien qu'en ce monde il défire;
Les Saxons cependant n'ont rien, manquent de tout:
Ah, le beau champ pour la fatire!

On ajoute que Rutowfky a eu le même fort, qu'il

a quitté l'armée. Voilà des discours que je ne garantis point, & qu'on débite ici d'un air mystérieux.

Il fait fort mauvais temps à Berlin : le vent du nord semble avoir pris à tâche de nous faire donner tous au diable, & le soleil est allé je ne sais où : s'il paroît, ce n'est qu'en rechignant. Je soupçonne qu'il paroît dans son beau à Chrudim, parce que V. M. y est, & que le soleil connoît le dévouement que vous avez pour lui.

Le cheval de bronze porte toujours son héros, devant lequel je ne passe guère sans faire un salamalec; car pour ne rien déguiser à V. M., c'est des princes morts celui que j'honore & que j'estime le plus : s'il y avoit des saints parmi les électeurs, je n'en choisirois point d'autre.

On bénit Dieu de ce qu'on ne voit plus de pauvres en ville, & de ce qu'on a su délivrer le public de cette engeance.

La Duchesse part Dimanche pour les terres du Comte de Gotter : tout le monde lui donne sa bénédiction, & lui souhaite un bon voyage. D'Argens est le précurseur; il partit il y a trois jours, en jurant contre les bienséances qui lui font faire cent milles d'Allemagne fort inutilement. Il en appelle toujours à la raison, que les hommes ne connoissent plus. D'Argens ne connoît pas si bien le pays de la raison, que V. M. connoît celui de la satire, qui est pour moi un labyrinthe dont je redoute même l'entrée. Tout le monde n'a pas le secret du fil d'Ariadne. C'est un présent que les Dieux ne font

qu'aux princes, quand ils leur accordent la prérogative de l'autorité.

La K*** eſt fort triſte de voir que K*** auquel elle a promis ſa fille aînée, & qu'elle regardoit comme le ſoutien futur de ſa famille, eſt ſur le point de partir. Je crois qu'elle cherche à ſe retirer ſur ſes terres en Oſtfriſe, & qu'elle en demandera la permiſſion. J'avouerai naturellement à V. M. que je plains ſon ſort : K*** ne peut digérer la mortification de reſter à Berlin, tandis que tout le monde eſt à l'armée.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu tous les livres que j'ai expédiés pour l'armée, conformément à ſes ordres.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

LETTRE CXXIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 15 Mai, 1742.

J'AI reçu la dernière lettre de V. M., qui eſt écrite d'un ſtyle politique, qui renferme beaucoup de ſens, ſous peu de paroles. Le portrait du politique y eſt tracé au vrai. J'en entendis hier un avec autant de ſoumiſſion & de docilité, que V. M. entendroit le Sr Epicure, s'il revenoit au monde pour y prêcher la volupté. Il prétendoit que l'Angleterre faiſoit à V. M. des propoſitions très-avantageuſes; qu'elles tendoient à affermir la poſſeſſion de la Siléſie; qu'on

ne voyoit point qu'il fût de l'intérêt de la maiſon de Pruſſe que la guerre continuât, puiſqu'elle poſsède actuellement au-delà même de ce qu'elle prétendoit. Tout mauvais politique que je ſuis, je jurois qu'il n'y avoit pas dans tout ce diſcours le bon ſens, & qu'il en étoit des actions des princes à peu près comme des énigmes, dont le ſens paroît contradictoire tant qu'on en ignore le mot.

On croit aſſez généralement qu'il y a une ſuſpenſion d'armes ſur le tapis. Pour moi, je n'en ſais rien du tout : ce que je ſais bien, c'eſt que tout le monde loue & admire Charlottenbourg, & qu'on eſt charmé des réparations faites au parc.

J'ai eu l'honneur d'apprendre à V. M. la mort de l'abbé du Bos : une particularité néceſſaire à cette nouvelle, c'eſt qu'on a trouvé vingt cinq mille jetons de l'académie dans ſa chambre, qu'il a ſu s'approprier.

En voici une aſſez divertiſſante. Le père Patau, abbé de Ste. Geneviève, reçoit un préſent de confitures & de fleurs, accompagné d'une lettre arabe, ſans qu'on lui diſe de quelle part elle vient. L'abbé Fourmont ambitionne l'honneur d'en être lui ſeul l'interprète : il y travaille pendant quatre jours; feuillète pour cela dictionnaires arabes, turcs & perſans. Il trouve enfin fort heureuſement que la lettre eſt écrite par des Turcs de la ſuite de l'Ambaſſadeur, qui veulent ſe faire chrétiens. L'abbé Patau en fait grand bruit, en parle à la Reine d'Eſpagne. La Reine fait de grands éclats de rire, & proteſte qu'il

n'y a pas un mot de tout cela dans la lettre. On s'adresse à Mr de Fiennes, qui l'interprète sur le champ, & y trouve un compliment à la turque, où Dieu & Mahomet sont invoqués en faveur de l'abbé, & où on lui marque que ces fleurs & ces fruits contenteront le goût & les yeux. Pour couper court: c'est la Reine d'Espagne qui avoit joué ce tour à l'abbé, en lui faisant écrire une pareille lettre par un petit marchand d'Alep qui vend des bijoux au palais royal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

CHER JORDAN,

Du Champ de Bataille de Chotusitz, 17 Mai, 1742.

JE te dirai gaiement que nous avons bien battu l'ennemi. Nous nous portons tous bien. Le pauvre Rottembourg est blessé à la poitrine & au bras, mais sans danger, à ce que l'on croit.

Adieu. Tu seras bien aise, je crois, de la bonne nouvelle que je t'apprends. Mes complimens à Césarion.

LETTRE CXXV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 20 Mai, 1742.

CE n'eſt pas la dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer qui pourra me combler de joie, & diſſiper les vapeurs d'une triſteſſe angloiſe: elle eſt toute propre à en répandre. Les Autrichiens avancent vers l'armée que V. M. commande; c'eſt le déſeſpoir qui les guide, les armes ſont journalières, ce n'eſt qu'à travers un océan de ſang qu'on parvient à la victoire. Ces objets me paroiſſent peu récréatifs: j'avouerai que je n'en connois pas de plus triſtes, puiſqu'on ſe voit en proie à tout ce que le ſort, ſouvent bizarre, a de plus funeſte, & qu'on riſque d'être fruſtré du bien que l'on aime & que l'on chérit le plus. Mais tirons le rideau ſur ce ſujet.

Ginkel a reçu ſon rappel, il part dans peu de temps, à ce que l'on dit. La Ducheſſe eſt partie; voici des vers que l'on dit être de ſa compoſition, contre la comédie de l'Embarras de la cour.

Pendant au croc toute philoſophie,
Pour ſe livrer aux appas de l'amour,
Frère d'Argens fit très-humble folie,
Et ſe rendit l'embarras de la cour.

Sur

Sur ce ſujet jamais ſa comédie
N'a pu paroître au coin d'un bon auteur,
Ni réjouir, malgré tout ſon génie,
Un public las de rire de l'acteur.

J'ai lu une pièce qui me paroît aſſez ingenieuſe ſur l'état préſent des affaires de l'Europe, qui eſt repréſenté ſous l'idée d'un bal que V. M. ouvre avec la Reine de Hongrie, qui ſe plaint que cette danſe l'a miſe ſur les dents. Le Duc ſon époux ne danſe pas, parce qu'il a fait venir des ſouliers de France qui le bleſſent. Pour les Hollandois, ils ne jugent à propos de danſer qu'à la danſe des flambeaux. L'allégorie eſt pouſſée aſſez loin, ma mémoire ne m'en fournit pas toutes les circonſtances.

On dit que la Hollande a accordé cent mille écus par mois à la Reine de Hongrie: que les Anglois vont beaucoup au delà, qu'ils lui ont accordé deux cent mille livres ſterling.

On m'a aſſuré que le Général Prætorius entroit au ſervice des Etats de Hollande, qui manquent d'officiers d'état major.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Au Camp de Schlep, 20 Mai, 1742.

SANS doute que vous aurez déjà reçu la lettre où je vous ai appris notre victoire. Aujourd'hui j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'elle n'a pas été fort sanglante pour nos troupes, ce qui me la rend d'autant plus agréable, & permet que l'on s'en réjouisse de tout son cœur. Nos avantages sont complets, & la déroute de l'ennemi, que nous avons poursuivi deux jours, est si terrible, la consternation, la douleur & l'abattement si universels, que rien n'en approche.

Personne n'est mort de notre connoissance. Le cher Rottembourg, qui est blessé, en reviendra, & l'on compte tout au plus que nos morts montent à 1000 ou 1200 hommes; la perte de l'ennemi est taxée entre 6 & 7000 hommes. La relation qui paroîtra de ce qui a précédé & suivi la bataille est dressée par moi-même, & elle est conforme à la plus sévère vérité.

Je crois que la paix nous viendra dans peu, & que je reviendrai à Berlin plutôt que vous n'avez osé l'espérer.

Dites à Knobelsdorf qu'il m'arrange mon cher Charlottenbourg, qu'il finisse ma maison d'opéra.

Et pour vous, faites provision d'une humeur gaie & contente.

Adieu, cher Jordan. Tu vois que je ne t'oublie pas, puisque j'ai songé à toi le moment d'après la victoire. *Vale.* Mes complimens à Césarion; dites-lui que nos cavaliers ont été autant de Césars.

LETTRE CXXVII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 22 Mai, 1742.

JE félicite V. M. de la victoire remportée sur ses ennemis: les Prussiens sont faits pour vaincre, comme les Autrichiens le sont pour être battus. Jamais prince ne fit campagne plus glorieuse.

Tirer son bien des mains de l'ennemi,
Deux fois sur lui remporter la victoire;
Et tout cela dans un an & demi
C'est, ma foi, là le comble de la gloire.

V. M. ne sauroit s'imaginer la joie générale que cela cause à tous ses sujets. Pour moi, quand la nouvelle en est venue, j'ai couru la publier, pour qu'elle se répandît plutôt: j'ai fait arrêter des personnes dans des voitures, pour la leur annoncer, & j'arrêtois les passans, pour les engager à participer à ma joie. Je trouvai le Tourbillon dans une joie excessive, qui me décocha en entrant ces paroles:

Parlez-moi d'un tel Roi. Le ſecrétaire de Bavière, dès qu'il en eut appris la nouvelle, vint courir chez une perſonne, pour en entendre la confirmation : cette perſonne, d'un air grave & férieux, lui dit : Voilà encore une couronne que le Roi de Pruſſe donne à votre maître.

Vous avez l'art de faire un empereur ;
Par vos exploits vous ſavez nous convaincre
Que ſous vos lois on parvient au bonheur,
Que vous avez l'art de régner & vaincre.

Que V. M. ne ſoit point ſurpriſe de ce que ma lettre eſt irrégulierement compoſée ; la joie s'eſt emparée de ma raiſon, & il en eſt de la joie comme de l'ivreſſe cauſée par le vin de Champagne, qui fournit à l'eſprit des idées qui amuſent. Je crois voir le Roi d'Angleterre, qui eſt mortifié du premier tranſport de ſes troupes, jaloux des ſuccès étonnans de ſon cher neveu : les Hollandois ne ſavent de quel côté ſe tourner.

On a fait une chanſon que l'on chante à Paris, & qui marque bien la légéreté de ce peuple.

Par le conſeil de l'Eminence,
En diminuant ſa dépenſe
Louis croit ſoulager nos maux ;
Conſeils indécens, & profanes !
Ah Sire, gardez vos chevaux,
Mais défaites-vous de vos ânes.

Que comme un vrai foudre de guerre
Broglio ſoit armé du tonnerre,

On en eſt ſurpris, & comment
Radote-t-on ſous la calotte ?
Non, il ne va préciſément
Que pour rechercher ſa culotte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVIII.

DU ROI.

Federicus Jordano, ſalut,

Au Quartier Général de Neintz, 25 Octobre, 1742.

Si je ſuivois mon inclination, je vous écrirois, Venez, mon cher Jordan, me tenir compagnie, & raiſonner avec moi ſur l'incertitude de nos connoiſſances, & ſur le néant de la vie humaine ; mais comme je ſuis pour règle de préférer le bien-être de mes amis à ma ſatisfaction particulière, je vous dirai, Mon cher Jordan, demeurez paiſible citadin de Berlin, fréquentez bien Haude, donnez audience aux ſavans dans votre bibliothèque; achetez des livres à tous les encans, écrivez-moi lorſque vous n'avez rien de mieux à faire. Je ſuis ſûr d'être obéi en vous parlant ſur ce ton, au lieu que tout ce que je pourrois dire à un poltron, pour l'inviter à venir dans une armée, ne ſeroit qu'en pure perte.

Le pauvre Rottembourg n'eſt point dangereuſement bleſſé ; mais il ſouffre beaucoup de la gravelle.

J'efpère que dans huit jours cela fe diffipera. Je n'ai point encore eu jufqu'à préfent affez de tranquillité d'ame pour rimer; car j'ai continuellement à faire, & ce n'ont été jufqu'à préfent que des arrangemens perpétuels.

Nos pertes de la dernière bataille fe montent en tout à 1700 hommes, 6 officiers d'infanterie & 15 de cavalerie, ce qui n'eft pas beaucoup pour une bataille auffi décifive que l'a été celle de Chotufitz.

Adieu, ami. Faites donc que ce gros Knobelfdorf me mande comment fe portent Charlottenbourg, ma maifon d'opéra & mes jardins. Je fuis enfant fur ce fujet; ce font mes poupées dont je m'amufe.

Vous favez tout ce que je penfe fur votre fujet, ainfi il eft inutile de le répéter. *Vale.* Mes complimens à la bonne Monbail & au Tourbillon, à la petite Tettau auffi.

LETTRE CXXIX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 26 Mai, 1742.

On attend ici avec une très-grande impatience l'arrivée d'un fecond courrier qui nous donne un détail circonftancié de la bataille: l'on eft même extrêmement curieux d'apprendre quelle a été l'iffue de la pourfuite des ennemis. On regarde cette bataille

comme décisive, & elle est d'autant plus glorieuse à V. M. que ni la France ni la Saxe n'y ont part. Les seuls Prussiens ont jusques ici soutenu avec gloire tout le poids de la guerre, & ils ont conduit les choses au point où elles sont présentement. Si la paix se fait, c'est à V. M. seule que l'Europe en est redevable. Pendant que V. M. gagne des batailles, on chansonne en France, on danse à Moscou, on peste à Londres, & l'on calcule en Hollande.

Il passe ici tous les jours des comédiens, des musiciens, des artistes, des peintres qui vont à Moscou. Les artistes vont voir Knobelsdorf. Le fameux Valeriani lui a rendu visite, & a été extrêmement content des desseins qu'il lui a montrés de l'opéra, &c. Cet Italien convenoit que tout y ressentoit l'antique, & le goût du Palladio.

Voici des vers du jeune Vatel, qui attend la décision de son sort, présentés à Sa Majesté la Reine mère à l'occasion de la dernière bataille.

On dit ici le Comte de Rottembourg mort, je n'en crois rien : je me flatte qu'il se rétablira, puisque V. M. m'a fait l'honneur de me dire que l'on avoit espérance qu'il se rétabliroit. N'est-il pas fâcheux que les hommages que l'on rend à la gloire, soient accompagnés de tant de risques ? J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 27 Mai, 1742.

ON ne parle ici que de la victoire remportée fur les Autrichiens, quoique dans cette joie il y entre un peu d'inquiétude fur ce qu'on n'a pas des nouvelles des fuites de cette action glorieufe aux troupes de V. M. Le peuple conte l'hiftoire fuivante. Un jeune homme inconnu, au plus fort du combat, s'eft mis à la tête de quelques efcadrons, & a combattu avec une valeur qui a tellement furpris V. M., qu'elle lui a fait demander fon nom pour le récompenfer. Ce jeune homme n'a jamais voulu le dire, & s'eft retiré, fans que jufques ici on ait pu découvrir qui il étoit. Voilà une hiftoire fur laquelle le peuple, qui eft toujours fuperftitieux, fait des commentaires.

Voici une chanfon qui par fa naïveté divertira V. M. L'auteur n'en veut pas être connu ; j'ai eu beaucoup de peine à la lui arracher.

Les deux plus jeunes princes de Wurtemberg ont beaucoup diverti leur gouverneur par la joie exceffive qu'ils ont témoignée à l'ouïe de la bataille ; mais dès qu'ils ont appris que le Comte de Rottembourg étoit bleffé, ils fe font mis à pleurer très-amèrement, en déplorant le malheur qu'ils avoient de fe voir expofés à la perte de leur meilleur ami.

Le pauvre Kayſerling eſt au lit depuis huit jours: c'eſt un violent accès de goutte qui l'y oblige: il m'a chargé de le mettre aux pieds de V. M.

Je ne ſais ſi V. M. reçoit toutes les pièces que je lui envoie; elle recevra la ſemaine prochaine la ſuite des Travaux d'Hercule, avec une comédie où le portrait du philoſophe brouillé eſt repréſenté au naturel.

Il y a ici un homme qui a fait un vaſe de fleurs en haute-lice, que tous les connoiſſeurs admirent: Knobelſdorf & Peſne ſouhaiteroient bien que V. M. pût le voir; c'eſt un morceau achevé. L'ouvrier eſt des Gobelins; la miſère ne lui permet pas d'attendre le retour de V. M. Peſne travaille à force aux plafonds de Charlottenbourg. J'ai, &c.

LETTRE CXXXI.

DU ROI.

Federicus Jordano, ſalut. Au Camp de... 1742.

IL eſt arrivé ce que vous avez prévu; nous avons eu une bataille déciſive, vous en ſavez le ſuccès; les ſuites en ſont que le Prince Charles quitte la Bohème, & qu'il va vers Brunn ou vers Wittingau.

Rottembourg ſe remet de ſes bleſſures, & nos pertes ne ſont pas exceſſives.

Voilà ton ami vainqueur pour la ſeconde fois dans l'eſpace de treize mois. Qui auroit dit il y a

quelques années que ton écolier en philoſophie, celui de Cicéron en rhétorique, & de Bayle en raiſon, joueroit un rôle militaire dans le monde? Qui auroit dit que la providence eût choiſi un poëte pour bouleverſer le ſyſtème de l'Europe, & changer en entier les combinaiſons politiques des rois qui y gouvernent? Il arrive tant d'événemens dont il eſt difficile de rendre raiſon, que celui-ci peut être hardiment compté de ce nombre. C'eſt une comète qui traverſe cette orbite, & qui dans ſa direction ſuit un cours différent de toutes les autres planètes.

J'attends de tes nouvelles avec impatience; mais écris-moi force bâtimens, meubles & danſeurs. Cela me récrée & me délaſſe de mes occupations, qui pour être toutes importantes deviennent difficiles & ſérieuſes. Je lis ce que je puis, & je t'aſſure que dans ma tente je ſuis autant philoſophe que Sénèque, ou plus encore.

Quand nous verrons-nous ſous ces beaux & paiſibles hêtres de Rémuſberg, ou ſous les ſuperbes tilleuls de Charlottenbourg? Quand pourrons-nous raiſonner à notre aiſe ſur le ridicule des humains & ſur le néant de notre condition? J'attends ces heureux momens avec bien de l'impatience, d'autant plus que pour avoir eſſayé de tout dans le monde, on en revient pour l'ordinaire au meilleur.

Adieu, cher Jordan. N'oublie point ton ami, & conſerve-moi dans ton cœur avec toute la fidélité qu'Oreſte devoit à Pylade.

LETTRE CXXXII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Sans date.

On eſt impatient de voir l'effet que la dernière victoire aura produit. La gazette de Leyde marquoit que cette nouvelle avoit cauſé de la conſternation dans l'eſprit du peuple anglois. On cherche en Hollande à ſe perſuader que cette bataille n'eſt point déciſive. On dit avec tout cela qu'il y a un peu de méſintelligence entre la Hollande & l'Angleterre. On ne comprend point les raiſons du cantonnement. Voilà des nouvelles échappées par haſard de la bouche des maîtres politiques, qui ſouvent ſont auſſi ſilencieux que l'étoient autrefois les diſciples de Pythagore.

Les réflexions que fait V. M. ſur les révolutions qu'un ſeul homme peut occaſionner, ſont également juſtes & ingénieuſes. Je parlerai franchement à V. M. Ces révolutions ne m'ont pas ſurpris. Je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma cour pendant quatre ſemaines, que j'ai été convaincu que V. M. étoit deſtinée à faire de grandes choſes. Tout le monde étoit alarmé de voir une guerre au commencement du règne de V. M., parce qu'on ne prévoyoit pas que cette carrière ſeroit glorieuſement parcourue. V. M. a fait voir à l'Europe ſes talens dans l'art militaire, & dans la politique. V. M. montrera tou-

jours à son peuple, que si elle sait être le destructeur acharné de ses ennemis, elle sait aussi être le père tendre de ses peuples. V. M. a par cette guerre montré qu'on ne l'attaque point impunément, & qu'elle a des troupes redoutables.

Les bâtimens croissent à vue d'œil, le poëte a presque fini son premier opéra, les danseurs sont attendus, les pauvres disparoissent des rues, on file beaucoup à la maison de travail. Le nouveau directeur, sensible au souvenir de V. M., ira soigneusement visiter la maison qui lui est confiée, quoiqu'elle soit, pour son malheur, au bout de la *Wilhelms-Strasse*.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Au Camp de B...,
27 Mai, 1742.

J'AI vu tous les caractères d'une joie sincère dans la lettre que vous m'écrivez ; j'y reconnois bien & l'ami & le philosophe. Nous allons nous mettre à présent en quartiers de cantonnement, & je crois, vu la situation présente, & les avantages que les François viennent de remporter récemment sur le Prince Lobkowitz, que cette guerre touche à son dernier période.

Adieu, cher Jordan. Dès que je ferai cantonné, je vous écrirai de plus longues lettres, & peut-être pourrai-je, plutôt que je n'ai osé l'espérer, t'entretenir dans le nouveau Lycée de Charlottenbourg, & t'assurer de vive voix que je t'aime & t'estime de tout mon cœur. *Vale.*

LETTRE CXXXIV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 2 Juin, 1742.

TOUTES les gazettes sont remplies des faits glorieux de l'armée prussienne, qui dans l'histoire figurera côte à côte de la légion fulminante sous l'épithète d'invincible. On dit ici que nonobstant la défaite de l'armée autrichienne on a chanté le *Te Deum* à Vienne. Je ne saurois m'imaginer que cela soit vrai; on n'en dit rien dans les nouvelles publiques. Il y a une feuille qui paroît en Hollande, qu'on nomme le Magasin politique, qui n'a pas l'art de ménager ses expressions. Le Spectateur en Allemagne, qui se fait à Berlin, lui donnera sur les doigts, comme il le mérite.

On fait ici des gageures sur l'arrivée du transport des troupes angloises; il y en a qui prétendent que le premier en est arrivé à Ostende, & d'autres qui disent le contraire. S'il n'est pas fait encore, la victoire de V. M. pourroit bien l'empêcher pour toujours.

On dit ici que le Maréchal de Belle-Isle ira à Vienne, après avoir été à Dresde, à Prague, & au camp de V. M. Cette démarche fait entrevoir une lueur de paix, qui fait plaisir à tout le monde.

Algarotti quitte Dresde, & s'en va en Italie, fort dégoûté de l'Allemagne. Ses amis croient qu'il se jetera dans l'Eglise.

On dit ici les François devant Passau; on voudroit voir les troupes de V. M. dans l'inaction pendant le reste de la campagne: c'est une belle qu'il faut ménager, & ne pas mettre sur les dents. V. M. a supporté jusques ici tout le poids de la guerre; ses alliés n'ont rien fait. C'est à eux à présent à payer leur quote-part. Voilà les discours du public politique. Tous les Francs-maçons m'ont chargé de demander à V. M. la permission de faire le jour de la St Jean une procession avec la musique, comme cela se pratique en Angleterre. J'attends les ordres de V. M. sur ce sujet, pour les leur communiquer.

Césarion continue toujours à tenir le lit. Que l'espérance de voir bientôt ici V. M. est une espérance agréable! Qu'elle a de vertu & d'efficace sur mon esprit! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXV.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Au Camp de Kuttemberg, 4 Juin, 1742.

JE ſuis ſi affairé, que bien loin d'avoir l'eſprit libre, je l'ai plus embarraſſé que jamais. Nous avons ici les deux Belle-Iſle & quelques officiers françois. Le pauvre Britz a payé ſon tribut à la nature; je le regrette beaucoup comme un fort brave garçon & une ancienne connoiſſance. Rottembourg eſt tout-à-fait hors de danger; les victimes de la patrie qui ont en dernier lieu ſi généreuſement combattu, ſe remettent en grande partie; les chirurgiens me donnent très-bonne eſpérance de leur guériſon.

Je ne ſais pas trop quand je vous reverrai. A parler franchement, je ne préſume point que ce ſoit avant la fin de la campagne. Adieu, *dive Jordane.* Je n'ai l'eſprit ni gai ni épique. Aime-moi toujours, & ſois perſuadé de mon eſtime & de mon amitié. Mes complimens à Céſarion, au Tourbillon & à l'Architecte.

LETTRE CXXXVI.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Au Camp de Kuttemberg, 5 Juin, 1742.

VOUS ferez fans doute à préfent informé des heureufes fuites de notre victoire. Les ennemis fe font retirés jufqu'à Budweis, où ils fe font joints avec le Prince Lobkowitz. Vous voyez par-là que le fait eft inconteftable, & que rien ne confirme fi fort notre fupériorité que la fuite de l'ennemi, & une retraite de feize milles d'Allemagne.

La relation imprimée de Berlin qui fans doute court à préfent tous les caffés de l'Europe, eft fortie de ma plume. J'ai détaillé toute l'action avec exactitude & avec vérité. L'hiftoire de l'inconnu eft une fable en pure perte; un maître de pofte y a donné lieu, qui fe trouvant auprès des équipages, crut trouver plus de fureté en combattant avec les autres qu'en demeurant feul auprès des équipages.

Je plains le pauvre Céfarion. Avouez-moi qu'il eft bien fait lui pour fe marier; il me fait cependant beaucoup de compaffion & par le corps & par l'efprit. Rottembourg fe rétablit tout-à-fait, & nous fommes ici affez tranquilles. Je lis beaucoup, lorfque je n'ai pas d'ouvrages plus férieux à faire; enfin ma tente reffemble infiniment plus à la demeure d'un philo-fophe

ſophe que le tonneau ridicule de Diogène, ou le bouge indécent de Leibnitz.

J'ai reçu les vers que vous m'envoyez. L'Hercule traveſti me paroît aſſez trivial: j'eſpère que la comédie que vous me promettez, vaudra mieux.

Adieu, Jordan Tindalien,
Fidèle ami, bon citoyen,
Mais qui par prudente ſageſſe
Se ménage plus d'un moyen
Pour cacher ſa grande foibleſſe,
L'attachement pour ſon eſpèce,
Dans les antres poudreux du vieux pays latin.

LETTRE CXXXVII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 5 Juin, 1742.

J'AI reçu deux lettres de V. M. en même temps: voilà plus d'honneur & de plaiſir que je n'en mérite: cet avantage me ſert de remède; c'eſt un excellent lénitif pour un homme qui depuis le mois de Novembre eſt entre les mains de la faculté meurtrière: mon corps eſt très-cacochyme, & l'eſprit qui le ſert. Je ſens malgré tout cela de la joie dans le cœur depuis le gain de la bataille, & depuis le moment où l'on a commencé à ſe flatter que V. M. reviendroit à Berlin. Haude ne bat que d'une aile: Francheville

faifoit une feuille périodique qui auroit pu devenir fort intéreffante; mais il n'eft point encouragé, & le cenfeur le rebute. Ma bibliothèque fait mes délices, parce qu'en la feuilletant je me perfuade de plus en plus que tout eft frivole dans le monde littéraire. La feule étude falutaire aux hommes eft celle qui nous apprend à vivre avec eux, à les connoître; & celle qui contribue à notre confervation & à notre plaifir. Je regarde les autres comme des jouets qui amufent les enfans. Perfonne n'eft plus convaincu de tout cela que V. M., qui a tant philofophé en fa vie.

Le bâtiment de l'opéra croît à vue d'œil; c'eft une obfervation que tout le monde fait: les plafonds de Charlottenbourg avancent, & Pefne y travaille avec beaucoup d'affiduité.

On étoit impatient de voir une relation de la bataille, faite par la cour de Vienne: elle a enfin paru dans les gazettes; on voit par cette relation que les Autrichiens avouent qu'ils ont été battus par les redoutables Pruffiens en due & bonne forme.

On prétend que le Comte de Tœrring va à Vienne.

Dieu veuille conferver V. M., & que j'aye la confolation de la voir bientôt dans les fuperbes jardins du riant Charlottenbourg!

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVIII.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Au Camp de Kuttemberg, 7 Juin, 1742.

NOS maudits François gâtent tout, pendant que je raccommode tout. Voilà deux oiſons que l'Empereur & le Roi de France avoient choiſis avec bien du ſoin pour commander en Bavière, qui laiſſent paſſer à Khevenhuller le Danube en leur préſence. Il eſt impoſſible de compter toutes les fautes qu'ont faites ces généraux. Qu'en réſultera-t-il? Que tout le poids de la guerre tombera ſur moi. Belle conſolation que de faire des conquêtes pour les autres! Le Prince Charles a marché vers la Moldau, pour attaquer le Maréchal de Broglio, qui ſe tient à Frauenberg. Belle-Iſle eſt à Dreſde, les Saxons ſur leurs frontières. Quelle bigarrure! Voici le point critique de cette année. Dans quinze jours la ſcène des événemens ſera plus éclaircie.

Mandez-moi ce que l'on dit de cette bataille, ſi elle fait grand bruit dans le monde, ſi le peuple y prend part, ſi l'on croit que l'armée eſt en état de battre mes ennemis, ſi l'on me ſuppoſe de l'entendement en fait de guerre? en un mot tout ce qui peut être relatif à cette matière.

Ecrivez-moi beaucoup au ſujet de Charlottenbourg, du parc, de la maiſon d'opéra, & faites de

grandes descriptions, afin de m'entretenir long-temps sur des sujets agréables & divertissans.

Dieu sait quand je pourrai vous entretenir dans ces charmantes retraites, & parler raison hors du tourbillon du monde & des embarras. Je crains fort que ce temps désiré ne soit encore plus éloigné qu'on ne le croit; en attendant je lis & pense beaucoup. Peut-être me trouverez-vous plus raisonnable que je ne l'ai été, savoir si j'en vaudrai mieux; c'est un *latus per se.*

Faites mes complimens à cet ami qui a le cœur & le corps malades. Dites à Pœllnitz que je ne lui écris point, à cause que j'ai à faire, mais que ses lettres me font plaisir, & qu'il fera bien de m'en écrire souvent.

Je vous conjure de me faire avoir une bonne lorgnette, qui découvre les objets de loin, & à peu près pour votre vue.

Adieu, *dive Jordane.* N'oublie pas le pauvre Ixion qui tourne comme un forcené à la roue des événemens de l'Europe, & sois sûr que je te consacre une amitié égale à ma durée.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

Au Camp de Kuttemberg, 10 Juin, 1742.

J'ETOIS né pour les arts, nourriſſon des neuf ſœurs:
Tout y convioit ma jeuneſſe.
Un cœur compatiſſant, avec de ſimples mœurs,
M'inſpiroient peu de goût pour l'orgueil des grandeurs;
Je n'eſtimois point la proueſſe
D'un héros tyrannique entouré de flatteurs.
Les grâces, la délicateſſe,
Les folâtres erreurs d'un cœur plein de tendreſſe,
Le Dieu des doux plaiſirs, les charmes ſéducteurs,
La volupté de toute eſpèce
Dans l'île de Cypris me parèrent de fleurs.
De cet état heureux j'ai goûté les douceurs.
Bientôt un coup du ſort ſur un plus grand théâtre,
Sujet à des revers fameux,
M'a fait monter malgré mes vœux;
Là d'un air triomphant, altier, opiniâtre,
D'un luſtre éblouiſſant, bouillant & valeureux,
La Gloire, ce fantôme, apparut à mes yeux;
J'encenſai ſes autels, & ce culte idolâtre,
Brillant dans ſes erreurs non moins que dangereux,
Rendit mes pas audacieux.
Mais la Gloire bientôt, me traitant en marâtre,
Me rappelant à moi, dans ſes plaiſirs affreux
Me fit voir les malheurs des humains furieux,
Et ce hideux monſtre qui nage
Dans des torrens de ſang répandus par ſa rage,

Immole les humains pour illuſtrer ſon nom,
Pour humer de l'encens, ou pour ceindre ſon front.
Que périſſe plutôt à jamais ma mémoire !
Non, je n'ai point l'eſprit farouche de Néron ;
Le ſang de mes amis verſé pour ma victoire
Me pénètre le cœur du plus affreux poiſon.
Serai-je plus heureux en vivant dans l'hiſtoire ?
Un ſeul ſiècle écoulé, que dis-je ?—une ſaiſon
Replonge dans l'oubli le plus fameux renom.
Dans ce monde étonnant que contient l'Elyſée,
De tous ceux dont la mort trancha la deſtinée,
Penſez-vous que les morts nouveaux
Auront le pas ſur ces héros ?
Vous mourrez ; votre nom que déchire l'envie,
Même après le trépas ne peut trouver de port
Contre la noire calomnie.
Heureux eſt le mortel de qui le bon génie
Sait vivre dans l'oubli ſatisfait de ſon ſort !
On m'ignoroit avant ma vie,
Que l'on m'ignore après ma mort.

Voilà de la morale cadencée & toiſée, j'eſpère que vous en ſerez content. Je me flatte quelquefois de pouvoir encore paſſer un bout d'automne à Charlottenbourg, & raiſonner avec vous ſur le vide & la nullité de toutes les choſes de cette vie. J'ai conclu le marché pour le fameux cabinet du Cardinal de Polignac ; je l'aurai en entier, on l'enverra par Rohan à Hambourg. Ce ſera pour Charlottenbourg un ornement de plus, & qui vous amuſera autant que votre bibliothèque.

Encouragez Francheville juſqu'à mon retour.

GAZETTE.

Charles de Lorraine & Lobkowitz se sont joints; ils ont passé la Moldau, & chassent devant eux un troupeau de François dont Broglio est le berger. Les Prussiens vont marcher à Prague, pour remettre les François dans le bon chemin, ou pour faire la paix.

Adieu, cher Jordan. Je ne vous dis rien de l'estime, de l'amitié & de tous les sentimens de votre serviteur.

LETTRE CXL.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 12 Juin, 1742.

JE me flattois que nous aurions bientôt l'honneur de voir V. M. jouir tranquillement à Charlottenbourg du fruit de ses travaux militaires; mais la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, semble m'avoir envié le bonheur de cette espérance. On dit que le Maréchal de Belle-Isle ne quittera V. M. que pour aller à Vienne: je voudrois pouvoir me le persuader, ce feroit un lénitif, toujours bon à prendre; mais ma diable de raison, toujours ennemie de la tranquillité de mon ame, m'objecte que si le Maréchal alloit à Vienne, les préliminaires de la paix seroient au moins signés. Je regrette le pauvre Pritz, & tant d'honnêtes gens, victimes volontaires de l'amour de la gloire.

On prétend que les ennemis ſont dans le deſſein de haſarder une ſeconde bataille ; on aſſure la choſe très-poſitivement. Quoique je ne les craigne plus, je voudrois bien cependant qu'ils ſe tinſſent en repos.

On dit ici qu'un jeune officier a été tué dans un duel, en faveur des beaux yeux de la galante Comteſſe de Breſlau. Cela m'a ſurpris. La ſalle de muſique ſera faite Samedi prochain, elle repréſente le Parnaſſe & les Muſes : dans une quinzaine de jours il y en aura encore deux d'achevées. On ne ſauroit être plus aſſidu à ſon travail que ne l'eſt Peſne.

La goutte de Céſarion eſt à la main : il me paroît d'ailleurs aſſez bien depuis huit jours, ſoit pour la ſanté, ſoit pour l'humeur.

La K * * * ira, je crois, ſur ſes terres ; elle continue à être malade : je la plains : ne pas ſe bien porter, avoir cinq filles à marier, un fils qui fait le vagabond, ne pouvoir pas diſpoſer d'un homme dont on voudroit faire ſon gendre ; il y a dans tout cela de quoi ſe chagriner.

J'ai reçu des bijoux de la part de V. M. pour les vendre : ils ont été expédiés le 23 de Mai, & ne ſont arrivés ici que le douze. J'en rends raiſon à Frederſdorf, pour ne pas importuner V. M. Les Francs-maçons attendent avec impatience la permiſſion de V. M., & d'Argens l'exemption des droits d'acciſe pour ſes effets.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLI.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Au Camp de Kuttemberg, 13 Juin, 1742.

A LA fin je vous apprends cette nouvelle tant attendue, tant désirée, le but de la guerre, cette grande nouvelle; en un mot, la conclusion d'une bonne & avantageuse paix. . . . . Je vous laisse du temps pour respirer. Je conçois qu'une nouvelle si peu attendue & si agréable ne laissera pas que de vous réjouir beaucoup. Cependant que votre joie ne vous rende pas indiscret; je vous défends de parler de ceci jusqu'au temps où la nouvelle en sera publique.

J'ai fait ce que j'ai cru devoir à la gloire de ma nation; je fais à présent ce que je dois à son bonheur; le sang de mes troupes m'est précieux, j'arrête tous les canaux d'une plus grande effusion, qu'une guerre faite par des barbares n'auroit pas laissé d'entraîner après soi, & je vais me livrer de nouveau à la volupté du corps & à la philosophie de l'esprit. Je serai environ le 15 ou le 20 de Juillet à Berlin. Portez-vous bien vers ce temps-là, & faites provision de tout ce que votre esprit peut imaginer de plus divertissant & de plus agréable; en un mot, que je retrouve en vous la sagesse de Platon, l'éloquence de Cicéron, l'esprit serviable d'Atticus, & le support d'Epicure.

Adieu, très-pacifique Jordan. Ton ami le fier-à-bras te saluera bientôt sous l'appareil modeste & simple d'un philosophe.

LETTRE CXLII.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Au Camp de Kuttemberg, 15 Juin, 1742.

ENFIN voilà la paix venue, cette paix après laquelle vous avez tant soupiré, pour laquelle tant de sang a été répandu, & dont toute l'Europe commençoit à désespérer, Je ne sais ce que l'on dira de moi; je m'attends à la vérité à quelque trait de satire, & à ces propos ordinaires, ces lieux communs que les sots & les ignorans, en un mot les gens qui ne pensent point, répètent sans cesse après les autres. Mais je m'embarrasse peu du jargon insensé du public, & j'en appelle à tous les docteurs de la jurisprudence & de la morale politique, si après avoir fait humainement ce qui dépend de moi pour remplir mes engagemens, je suis obligé de ne m'en point départir, lorsque je vois d'un côté un allié qui n'agit point, de l'autre un allié qui agit mal, & que pour surcroît j'ai l'appréhension au premier mauvais succès d'être abandonné, moyennant une paix fourrée, par celui de mes alliés qui est le plus fort & le plus puissant?

Je demande si dans un cas où je prévois la ruine de mon armée, l'épuisement de mes trésors, la perte de mes conquêtes, le dépeuplement de l'Etat, le malheur de mes peuples, & en un mot toutes les mauvaises fortunes auxquelles exposent le hasard des armes & la duplicité des politiques; je demande si dans un cas semblable un souverain n'a pas raison de se garantir par une sage retraite d'un naufrage certain, ou d'un péril évident?

Nous demandez-vous de la gloire? Mes troupes en ont suffisamment acquis. Nous demandez-vous des avantages? Les conquêtes en font foi. Désirez-vous que les troupes s'aguerrissent? J'en appelle au témoignage de nos ennemis, qui est irrévocable. En un mot, rien ne surpasse cette armée en valeur, en force, en patience, dans le travail & dans toutes les parties qui constituent des troupes invincibles.

Si l'on trouve de la prudence à un joueur, qui après avoir gagné un sept-leva, quitte la partie, combien plus ne doit-on point approuver un guerrier qui sait se mettre à l'abri des caprices de la fortune après une suite triomphante de prospérités?

Ce ne sera pas vous qui me condamnerez, mais ce seront ces stoïciens dont le tempérament sec & la cervelle brûlée inclinent à la morale rigide. Je leur réponds qu'ils feront bien de suivre leurs maximes, mais que le pays des romans est plus fait pour cette pratique sévère que le continent que nous habitons, & qu'après tout un particulier a de tout autres raisons pour être honnête homme qu'un sou-

verain. Chez un particulier, il ne s'agit que de l'avantage de ſon individu, il le doit conſtamment ſacrifier au bien de la ſociété; ainſi l'obſervation rigide de la morale lui devient un devoir, la règle étant : Il vaut mieux qu'un homme ſouffre que ſi tout le peuple périſſoit.

Chez un ſouverain, l'avantage d'une grande nation fait ſon objet, c'eſt ſon devoir de le procurer; pour y parvenir il doit ſe ſacrifier lui-même; à plus forte raiſon ſes engagemens, lorſqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de ſes peuples.

Voilà ce que j'avois à vous dire, & dont vous pourrez faire uſage en temps & lieu dans les compagnies & les converſations, ſans faire remarquer que la paix eſt faite.

Preſſez Knobelſdorf d'achever Charlottenbourg; car je compte y paſſer une bonne partie de mon temps.

Adieu, cher Jordan. Ne doutez point de toute la tendre amitié que j'ai eue, que j'ai, & que j'aurai pour vous juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

LETTRE CXLIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 18 Juin, 1742.

J'AI vu par la lettre de V. M. qu'elle n'eſt point du tout contente des François; ils viennent de faire

une bévue bien grande à l'égard du corps de Khevenhuller: les gazettes de Leipfic difent même qu'ils ont été battus par les Autrichiens. V. M. m'ordonne de lui dire ce que penfe le public fur les affaires préfentes. Comme je ne fais qu'obéir, je parlerai fur ce fujet avec toute la franchife dont mon ame eft capable, & je rapporterai fcrupuleufement les différens ouï-dire.

V. M. peut déjà être affurée d'une chofe, c'eft qu'en général les François ne font point aimés: on voit avec peine qu'ils foient dans le cœur de l'Allemagne, pour y porter le défordre, & pour y pêcher enfuite en eau trouble: on n'a pas vu avec plaifir que V. M. fe foit alliée à la France, qui, à ce que l'on prétend, voudroit voir la puiffance de V. M. affoiblie. On le préfume, parce qu'ils n'ont envoyé que de fort mauvaifes troupes en Allemagne, qu'ils n'ont encore rien fait en faveur de leurs alliés depuis le commencement de la guerre, que tout le poids en a été fur V. M. feule. Avec tout cela bien des gens croient que V. M. dupera le Cardinal, qu'il n'eft pas encore où il croit en être. Les plus raffinés politiques difent que V. M. pourroit tirer plus d'avantages de l'alliance avec la Hollande & l'Angleterre, qui accorderoient tout ce qu'il plairoit à V. M. pour la faire entrer dans leur parti. On compare V. M. à une belle que tout le monde recherche, & qui eft en droit de vendre fes faveurs à un fort haut prix. Voilà, foi d'homme d'honneur, la quinteffence de ce que j'entends dire depuis fort long-temps. J'ai tou-

jours répondu par les paroles de la Sévigné ; on ne peut juger des événemens, à moins qu'on ne connoiſſe le deſſous des cartes.

La dernière victoire fait encore beaucoup d'honneur à V. M. ; toutes les relations vantent l'intrépidité qu'elle y a fait paroître : on eſt ſurpris des talens de V. M. dans l'art militaire. Le peuple à témoigné beaucoup de joie à l'ouïe de cette victoire ; & s'il y a une raiſon qui l'engage à ſouhaiter que V. M. revienne, c'eſt afin de ne la plus voir expoſée aux riſques de la guerre.

Voici des lorgnettes de toutes les façons : V. M. aura la bonté de choiſir celle qu'elle croit lui pouvoir convenir, & de me renvoyer les autres. J'ai eu de la peine à les trouver.

Le tapiſſier dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M., qui a fait ce beau vaſe de fleurs en haute-lice, attend la déciſion de ſon ſort.

Dieu veuille conſerver la ſanté de V. M. & la ramener bientôt au milieu de nous ! Si je croyois aux meſſes, je vendrois juſques à mes livres pour en faire dire, & je ne bougerois des autels. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLIV.

DU ROI.

Au Camp de Kuttemberg, 18 Juin, 1742.

LES palmes de la paix font cesser les alarmes ;
Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
Du tambour redoutable & du tonnant clairon ;
Et ces champs que la guerre en exerçant sa rage
Souilloit de sang humain, de morts & de carnage,
Cultivés avec soin fourniront en trois mois
L'heureuse & l'abondante image
D'un pays régi sous des lois.
Ces vaillans guerriers que l'intérêt des maîtres,
Ou rendoit ennemis, ou tels faisoit paroître,
De la douce amitié resserrant les liens,
Se prêtent des secours & partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit, & ce monstre barbare
De la discorde en vain secouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.
O Paix ! heureuse Paix ! répare sur la terre
Tous les maux que lui fit la destructive guerre,
Et que ton front paré de renaissantes fleurs
Jusqu'à jamais serein prodigue tes faveurs !
Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fondes
Je le dis sans détour, & tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde,
L'Ambition & l'Intérêt.

Ma Muse, qui s'emporte quelquefois, vient de produire ces stances ; l'imagination se réchauffe en-

core de temps en temps chez moi, lorſque les affaires dont je ſuis ſouvent ſurchargé le permettent.

Ce ſera à Charlottenbourg que je compte retrouver mon Apollon, quoique les ſoins & l'âge en doivent diminuer le feu. Si je vois qu'il me refuſe totalement, je me jeterai dans l'éloquence & la morale. Nous paſſerons des jours heureux, du moins raiſonnables, car nous raiſonnerons beaucoup.

Là ſous le ſtudieux ombrage
De ces tilleuls verts & fleuris,
Nous rirons du frivole ouvrage
Des mortels par des riens épris,
Et des Catins & des Fleurys,
Et des fous qui ſe jugent ſages,
Et font de pompeux étalages
De leurs puériles écrits.

Que nous rirons de ces maris,
De qui le bruyant cocuage
Fait la fable du voiſinage
Et n'eſt ignoré que par eux!
Et des autres qui plus heureux
Se ſont fait ce maquerellage!

Nous paſſerons devant nos yeux
La bigarrure de ce monde,
Les projets ſur quoi l'on ſe fonde,
Et les vains objets de nos vœux;
Enfin cette erreur ſi commune
Aux ſouverains, aux conquérans,
La gloire, objet de leur encens,
De leurs malheurs, de leur fortune.

Hélas!

Hélas ! de cette illusion
Mon cœur a trop senti les charmes.
J'ai fait renaître d'Ilion
L'illustre conspiration
De tant de rois ligués pour former les alarmes.
Hélas ! qu'il m'en coûta de larmes !
Mais à présent que la raison
De mes mains fait tomber les armes,
Ainsi qu'un frénétique, à peine revenu
D'un long et véhément délire,
De mes revers tout confondu,
Et retournant à la vertu,
Je me repose, et je respire.

Adieu, cher Jordan. Je suis de tous vos admirateurs le moins flatteur, et de tous vos amis le plus sincère.

LETTRE CXLV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 19 Juin, 1742.

J'AVOUERAI à V. M. que depuis Samedi dernier mon corps a subi une agréable métamorphose.

Je n'ai, Sire, plus de douleur,
Je réfléchis couleur de rose,
Mon ame est exempte de peur,
Ah, l'heureuse métamorphose !

La paix faite, le cabinet du Cardinal de Polignac acheté, sont des événemens contre lesquels la mauvaise humeur la plus angloise ne sauroit tenir.

Le peuple débite que le Miniftre de Podewils eft allé à Vienne; je ne fais fur quel fondement cette fauffe nouvelle s'eft répandue: une chofe fais-je bien, & qui me comble de joie, c'eft que V. M. finit bien glorieufement une carrière qu'elle avoit glorieufement commencée. Le beau morceau d'hiftoire que celui de la conquête de la Siléfie!

Voici une lettre qu'un inconnu a écrite au Tourbillon; elle donneroit tout au monde pour en favoir l'auteur; je lui en ai demandé copie; elle a eu la bonté de me l'envoyer. J'ai cru devoir la communiquer à V. M., qui aura bien la bonté de n'en point parler. J'y joins plufieurs autres pièces, qui pourront amufer V. M.

Mes occupations préfentes ne m'ont pas laiffé le temps de répondre aux beaux vers de V. M.: je puis lui affurer qu'elles fe multiplient tous les jours.

Tantôt il faut placer un profeffeur,
Puis ordonner qu'aucun gueux dans la rue
(Que cependant faim, ou foif exténue)
N'aille troubler le bourgeois promeneur.
Il faut figner les ordres falutaires,
Frais émanés du grand confeil françois.
Quand on a tant de troubles à la fois,
On peut gémir fous le poids des affaires.
Bientôt il faut arpenter long chemin,
Sur mes deux pieds, voiture apoftolique,
Pour vifiter les pauvres qu'au matin
On a tirés d'une place publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

Au Camp de Kuttemberg,
20 Juin, 1742.

TIREZ-VOUS des barbares mains
De vos mal-adroits médecins,
Et laissez au vulgaire ignare
Boire le poison que prépare
La faculté des assassins.
Auriez-vous foi à des pilules,
Vous que parmi les incrédules
Nous comptons pour un des plus fins?
Telle est la raison des humains,
Incertaine et contradictoire,
Par des effets fort clandestins
Vous plaçant dans un consistoire
En rang d'oignon parmi les saints,
Et le soir dans un réfectoire
Chez des diables et des lutins!
Ainsi raisonnent les robins:
Cette erreur paroît bonne à croire;
Mais celle-ci, c'est autre histoire,
J'en ris avec les libertins.

J'espère qu'avec toute votre sagesse vous reviendrez une bonne foi de l'erreur des médecins. Croyez-moi, ils n'entendent rien ou presque rien au métier qu'ils font de nous guérir; j'aimerois autant entretenir un joueur de gobelets pour m'enseigner la philosophie, qu'un médecin pour me rendre la santé.

Je ſuis bien aiſe que celle de Céſarion ſe remette. Je me flatte de vous revoir bientôt tous enſemble. Tout part d'ici journellement pour retourner chez ſoi. Adieu, cher Jordan. N'oubliz pas vos amis, & aimez-moi toujours.

LETTRE CXLVII.

DU ROI.

Federicus Jordano, ſalut.

Kuttemberg, 23 Juin, 1742.

HIER la paix fut publiée au ſon des timbales & des trompettes. J'eſpère que cette nouvelle ne vous fera pas moins de plaiſir que la première que je vous annonçai. Mandez-moi avec toutes les circonſtances ce qu'en dit le public, & ne me cachez rien du tableau.

Je pars après-demain d'ici pour Kolin : de là nous marchons à Chlumetz, & de Chlumetz je prens la poſte pour Glatz, où j'arriverai le 28 ; je m'y arrêterai le temps qu'il faudra pour régler les affaires militaires qui regardent les fortifications, & les affaires civiles qui regardent l'économie & la juſtice. De là je pars pour Neiſſe, où je réglerai de même ce qui regarde les réparations de cette fortification & ce qui eſt du reſſort des arrangemens nouveaux que je ſuis obligé de faire en haute Siléſie ; de là je pars pour Brieg, faiſant toujours fortifier. J'arrive

à Breſlau le 4 de Juillet, & j'y reſterai juſqu'au 9, où j'irai à Glogau, encore pour fortifier. J'en partirai le 11 pour Francfort, & le 12 à midi votre très-humble ſerviteur aura l'honneur de vous aſſurer de ſes devoirs. Vous & Pœllnitz partirez encore l'après-midi pour Charlottenbourg, Céſarion de même, ſi ſa ſanté & l'amour le lui permettent. Voilà mon itinéraire, & l'hiſtoire de ce qui ſe fera du 23 de Juin juſqu'au 12 Juillet incluſivement.

Je vous rends grâces des yeux que vous m'envoyez; c'en ſont de véritables pour un aveugle comme moi. Adieu, cher Jordan. La tête me tourne des affaires que j'ai expédiées aujourd'hui.

Mes complimens à Pœllnitz. Ne m'oublie pas, cher Jordan, & dis au Tourbillon que ſon mari nous a aſſigné un champ de bataille où il eſt impoſſible de combattre faute de terrain.

LETTRE CXLVIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 23 Juin, 1742.

ON ne parle ici depuis quelques jours que de la paix : je ne ſais d'où ce bruit s'eſt répandu. On dit que V. M. a donné des ordres qui la ſuppoſent infailliblement; que les gardes vont à Ruppin; qu'on a pris des arrangemens néceſſaires pour les régimens qui reviennent de l'armée, on nomme même ceux

qui seront à Berlin en garnison. On dit que V. M. arrive le 25 à Breslau, enfin une infinité de choses semblables.

La dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, mérite d'être gravée sur l'airain: c'est la lettre la plus sensée qu'on puisse écrire; elle figureroit placée dans Jules César & Cicéron : j'en suis enthousiasmé. La démarche de V. M. porte avec soi sa justification : il en est des alliances comme des contrats; ils ne valent qu'autant que les parties contractantes en remplissent les conditions réciproquement. Le bon sens, le droit naturel sont & seront les apologistes de cette conduite, qu'a tenue autrefois le grand Electeur à l'égard de la France. D'ailleurs les moralistes ne conviennent-ils pas généralement qu'on est autorisé à faire un petit mal pour en éviter un plus grand? Je défie les casuistes les plus rigides de pouvoir répondre d'une manière sensée aux raisons que V. M. allègue dans sa lettre.

Quand je considère en gros les différens événemens arrivés depuis la mort de l'Empereur, ils me paroissent tous concourir à la gloire de V. M. Le Roi de Prusse, qu'on ne croit occupé que de ses plaisirs & de la lecture, commence le premier à faire tête à une puissance redoutable, dans un temps où l'on devoit s'y attendre le moins : l'Europe est frappée de la témérité de cette entreprise; la bataille de Molwitz, des villes rendues, en font entrevoir la réussite. Il n'est aucune puissance qui ne travaille à mettre dans son parti le jeune vainqueur de la Silésie. La

France réussit à le gagner, & se croit à l'abri de tout sous les auspices heureux de cette alliance. L'Electeur de Bavière est placé sur le trône impérial, & obtient la couronne de Bohème par la valeur des troupes prussiennes, & par la négociation de la France. Les Autrichiens semblent par un coup heureux, mais imprévu, de la providence, se relever de leur chute. Le Roi de Prusse, jaloux de cette espèce de gloire, les remet par une victoire nouvelle dans l'état d'abaissement. Ses conquêtes que le temps multiplioit, ses succès heureux demandoient, pour être affermis & confirmés, d'abandonner des alliés dont les démarches sourdes indiquoient des desseins peu favorables à la gloire de la maison de Prusse: on abandonne incontinent ces alliés, sans craindre leur puissance, qu'on affoiblit par là, & dont on dérange tout d'un coup les desseins. Ce tableau, que mon imagination peint mieux que ma plume, se présente toujours à mon esprit; je ne puis le perdre de vue.

Harper a été invité par l'Impératrice de Russie à venir à Moscou: Chétardie lui a écrit sur ce sujet une lettre que j'ai vue. Knobelsdorf l'a détourné de ce dessein.

Le maître des ballets est arrivé, avec la danseuse Roland, & quelques autres. On travaille à force à Charlottenbourg, où je fus dernièrement. J'y trouvai des architectes qui venoient de Dresde, pour s'y former le goût. Cela flattoit ma vanité, je ne sais pourquoi. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Au Camp de Kuttemberg, où je ne resterai pas long-temps,
24 Juin, 1742.

ENFIN nous voici au moment de notre départ, & près d'évacuer cette Bohème où nos officiers ont recruté leurs bourses & leurs compagnies, où nous avons battu les Autrichiens, & dont nous les aurions chassés, si je n'avois préféré la conservation du sang prussien à la vaine gloire d'accabler une femme malheureuse & un pays ruiné. C'est sous ces auspices que je rentre dans mon pays, où rien n'interrompra l'ordre de la paix & de la tranquillité publique, que la violence & l'audace de mes voisins. Je suis sensible à l'approbation que vous donnez à ma conduite, & j'espère que le vulgaire léger, volage, inconsidéré commencera du moins à prendre quelque confiance en moi, & ne me croira point aussi insensé que l'on m'accusoit de l'être au commencement de la guerre.

Ce n'est point par huit jours d'ouvrage que l'on peut juger de la capacité d'un homme, & principalement dans les affaires. Le public n'en connoît point les ressorts; il se fait des idées grossières des choses; de fausses préventions l'offusquent, il ajoutera foi à des bruits de ville sans fondement, & sur des notions aussi frivoles il se fera un systême, qu'il

trouvera très-mauvais que le gouvernement ne ſuive point; mais ſi l'on comparoit les fauſſes démarches que feroit un politique qui ſuivroit aveuglément les conſeils du public, avec les tours différens que prennent ceux qui ſont chargés des affaires, on verroit bientôt les lourdes fautes que les uns auroient fait commettre, & que la conduite des autres eſt un ſyſtème raiſonné & ſuivi. Mais comme la plupart des gens ne ſont point raiſonnables, il eſt impoſſible qu'ils entrent dans des ſentimens qui demandent du bon ſens, & il eſt par-là même impoſſible qu'ils jugent bien de la conduite de ceux dont ils ne connoiſſent ni les projets ni les moyens.

Il eſt fâcheux que les actions des hommes d'état ſoient ſoumiſes à la critique de tant de juges auſſi peu capables que le ſont ces gens déciſifs que la fainéantiſe & l'eſprit de médiſance rendent politiques : mais ce ne ſont que les moindres déſagrémens qu'ont à eſſuyer ceux qui comme moi ſont dévoués au ſervice de l'état. Vous avez bien à vous plaindre du ſoin que vous donnent vingt gueux ſur leſquels vous avez inſpection; j'en ai des millions à conduire & à nourrir, & je ne m'en plains point. Mais vous êtes pareſſeux, & vous ne vous êtes apperçu qu'à préſent que les affaires du Parnaſſe ſont plus faciles à terminer que celles qui regardent la ſociété.

Je crois que les vers du Poméranien à la Morrien ſont de Manteufel; je ne ſais pas trop ce qu'ils veulent dire, mais j'ai admiré le tour de l'épiſode qui ſe

trouve au bas de la lettre; je crois même que Madame Morrien a composé elle-même ce vers pour servir de véhicule à des choses qu'elle étoit bien aise que j'apprisse. Les vers sur l'âne sont misérables, ceux au Comte Podewils sont ordinaires, mais ceux du Faune sont jolis. J'ai reçu de Gresset une épître charmante, dont je vous régalerai à mon retour.

Il falloit la paix en Bohème,
De Polignac le cabinet,
Pour changer votre face blême,
Et votre chagrin de carême
En air ouvert & satisfait.
Jordan, votre joie est extrême;
Mais je vous plains de tout mon cœur
De rechercher votre bonheur
En tout autre lieu qu'en vous-même.

Je n'ose en dire davantage après ce trait de morale. Recevez en attendant mes protestations de la sincère estime & de tous les sentimens avec lesquels je suis, &c. &c. &c.

LETTRE CL.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut. Glatz, 28 Juin, 1742.

ECOUTE, l'ami Jordan; j'ai trop à faire ici, fortification, justice, économie militaire, pour t'é-

crire beaucoup; mais je te parlerai davantage à Berlin. Adieu. Tes vers allemands sont de l'hébreu pour moi.

LETTRE CLI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 30 Juin, 1742.

VOTRE Majeſté traite bien mal les médecins; il eſt ſûr qu'ils vont ſouvent à tâtons dans tout ce qu'ils font; le pays dans lequel ils marchent, eſt un pays de ténèbres & d'obſcurité: la nature leur eſt peu connue. Il en eſt cependant qui par leur habileté ſavent prévenir les dangers. Rien de plus utile dans un pays qu'un bon chirurgien. Si j'étois prince, je voudrois avoir à cet égard ce qu'il y a de meilleur en Europe.

J'ai eu l'honneur d'entretenir V. M. des diſcours que tient le public ſur la grande & intéreſſante nouvelle de la paix. V. M. peut être aſſurée d'une choſe, c'eſt que généralement tout le monde en eſt pénétré de joie. On eſt en particulier charmé de voir le Cardinal éloigné de ſes vues, & ſes deſſeins échoués. Il n'y a ſur ce ſujet qu'une ſeule voix.

On doit publier ici la paix ce matin: je me prépare à aſſiſter à cette cérémonie, j'aurai la conſolation d'être le témoin de la joie qu'en reſſent le peuple.

Le Tourbillon ne peut comprendre quel eſt ce terrain aſſigné par ſon époux, où il eſt impoſſible de combattre; cette énigme, à coup ſûr ingénieuſe, eſt pour nous indéchiffrable.

V. M. fait de bien belles réflexions ſur l'eſprit léger & inconſidéré du peuple : ſa légèreté peut cependant être fixée; V. M. en a l'art. Il eſt de certains coups de théâtre qui ſavent fixer l'eſprit par le ſecours de l'admiration. Les ſuccès heureux de la campagne charmoient le peuple; mais comme ces ſuccès ſembloient éloigner le moment déſiré de la paix, on ſe livroit à la crainte; ce moment eſt arrivé dans le temps qu'on y penſoit le moins, & V. M. l'a fait naître par des moyens qu'on n'avoit pas lieu de prévoir. C'eſt là le coup de théâtre qui frappe.

V. M. me fait tort, ſi elle me croit capable de me plaindre de l'occupation que me donne la direction de la maiſon de travail. Je n'ai qu'un but dans ce monde, auquel je ſuis toujours prêt à tout ſacrifier, c'eſt de montrer mon parfait dévouement au ſervice de V. M., & de me rendre utile à ma patrie, ſi l'on m'en croit capable. Mon eſprit, indéterminé quelquefois, ne varie point ſur ce ſujet.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

LETTRE CLII.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut. Neisse, 1 Juillet, 1742.

VOTRE lettre m'a beaucoup diverti par rapport aux propos du public. Je ne connois point le magasin dont vous me parlez, & personne ne l'a même ici. Les vers de Francheville sont traînans & ennuyeux : la pointe du conte n'est pas assez aiguisée, en un mot il ne fait point rire, c'est pourquoi je le condamne. Vous voyez par les lieux d'où je date mes lettres comme je m'approche tout doucement de chez vous, & comme les événemens se succèdent.

Je fais travailler ici à de grands ouvrages ; cet endroit doit devenir la barrière de l'état, & la sureté de mes nouvelles conquêtes. Je dirige d'ici les nouveaux arrangemens de la province ; je règle les affaires de droit, & j'arrange les économiques, peut-être aussi dérangées que les premières.

Enfin, je compte toujours être à Berlin le 12 de ce mois, & vous y assurer verbalement de tout le galimatias de tendresses & protestations que l'on fait à ses amis lorsqu'on ne les a vus de long-temps. *Vale.*

LETTRE CLIII.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut. Breslau, 5 Juillet, 1742.

VOICI la dernière lettre que je vous écrirai de ce voyage. J'ai rempli ma tâche en entier, j'ai fini toutes mes affaires, & je reviens dans ma patrie avec la consolation de n'avoir aucun reproche à me faire envers elle.

Vous me trouverez plus philosophe que je ne l'ai jamais été, & plus encore praticien que spéculatif. J'ai eu beaucoup à faire depuis que je ne vous ai vu; aussi suis-je si étourdi de tout cet ouvrage, que je rendrai grâces à Dieu d'en être délivré; il y a de quoi faire tourner la cervelle à un honnête homme. Préparez-vous à bien philosopher avec moi dans les belles allées de Charlottenbourg. Adieu, cher Jordan. Le 12 je vous en dirai davantage.

LETTRE CLIV.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 8 Septembre, 1742.

D'ARGENS & moi avons entendu déclamer à Francheville le premier chant, & une partie du second, sur la guerre de Silésie. Je puis assurer à

V. M. qu'il y a plufieurs endroits dont Voltaire même tireroit vanité; ce qui nous divertit, c'eft l'enthoufiafme avec lequel il les récite: cela m'engagea à faire ces quatre vers.

L'autre jour j'entendis Damon
Déclamer fes beaux vers d'une façon étrange:
S'il fait, dis-je, des vers, comme en feroit un ange,
Il les récite en vrai démon.

On fe dit à l'oreille qu'il y a des régimens qui ont reçu ordre de marcher. Je ne faurois me l'imaginer: peut-être eft-ce uniquement parce que je fuis partifan de la paix: qui ne le feroit pas?

J'ai l'honneur de faire ma cour à V. M. à Potfdam, fuivant l'ordre qu'elle m'a fait la grâce de me donner. Je m'en fais un plaifir d'avance, puifqu'on affure que les eaux d'Aix & les bains ont produit fur la précieufe fanté de V. M. des effets merveilleux.

Tous les miniftres étrangers ont été il y a deux jours voir la maifon royale d'Oranienbourg: le Lord Hinford, à ce qu'on m'a dit, n'a pu affez admirer la beauté de la fituation du château, & le malheur de la deftruction du jardin l'a affligé. Les fpéculatifs font de grands raifonnemens fur l'union qui femble régner entre les miniftres des différentes cours refpectives.

On a gravé à Paris le dernier portrait que Pefne a fait de V. M.: je n'y ai pu découvrir que peu de

reſſemblance. Il y a au-deſſous ces quatre vers, faits par le Chevalier de Neufville :

S'il fut par ſa naiſſance au trône deſtiné,
Les droits de ſes vertus ſont-ils moins légitimes ?
Héros dans les actions, héros dans ſes maximes,
Il eſt roi philoſophe, & ſoldat couronné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLV.

DU ROI.

Federicus Jordano, ſalut. Breſlau, 21 Septembre, 1742.

J'AI reçu & lu le premier chant du poëme ſiléſien, trop mauvais pour que j'en parle, & d'une louange trop effrontée pour que je permette qu'on l'imprime. Je ſouhaite que l'opéra réuſſiſſe mieux ; du moins le poëte a-t-il été inſtruit de l'idée que j'ai ſur ce ſujet.

J'ai trouvé beaucoup d'affaires qui pourront prolonger mon ſéjour ici de quelques jours. Je fais à préſent quelques vers ; mais je ſuis encore trop répandu pour en faire de bons.

Les buſtes du Cardinal de Polignac arriveront bientôt à Berlin, & les chanteurs de même. Je me réjouis de l'un & de l'autre ; mais plus encore de revoir mon cher Jordan de bonne humeur, & plein de ce contentement d'eſprit qui va ſi bien à tout le monde, & principalement aux philoſophes. *Vale.*

LET-

LETTRE CLVI.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut. Breslau, 27 Septembre, 1742.

J'AI reçu la lettre que l'érudit, le charitable, le théologique, l'impeccable, le politique Jordan m'a écrite, & je me suis fort diverti des *on dit*, où pour l'ordinaire l'oisiveté ou la malignité du public fait que je trouve ma part. J'aurai achevé dans peu de temps ma tournée silésienne, où je n'ai pas laissé que de trouver une occupation infinie. J'ai dépêché plus d'affaires en huit jours que les commissions de la maison d'Autriche n'en ont terminé en huit années, & j'ai réussi presque généralement en tout. Ma tête ne contient à présent que des calculs & des nombres; je la viderai de tout cela à mon retour, pour y faire entrer des matières plus choisies.

J'ai fait des vers que j'ai perdus; j'ai commencé à lire un livre que l'on a brûlé; j'ai joué sur un clavecin qui s'est cassé, & j'ai monté un cheval qui est devenu estropié. Il ne me manque plus pour m'achever de peindre, que de vous voir payer d'ingratitude l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

LETTRE CLVII.

DU ROI.

Sans date.

QUE te dirai-je, ſinon que tu fais des vers comme Tibulle, & que tu penſes comme Scarron ?

Et ſur votre lyre ſavante
J'entends encor la voix qui chante
De l'immortel Anacréon ;
Mais cette volupté qu'il vante,
Etoit beaucoup moins indolente
Que celle de votre Apollon.
Pourquoi, malgré votre foibleſſe,
Afficher la froide ſageſſe
D'un auſtère fils de Platon ?

Perſonne ne vous en fait gré. Vous martyriſez votre chair dans ce monde, ſans obtenir la couronne du martyre dans l'autre. Quelle triſte occupation ! Pour moi, qui vis ſelon les lois d'Epicure, & qui ne me refuſe point au plaiſir, je ne tire point vanité d'une ſageſſe que je ne poſſède pas, ni ne me vante des ſottiſes que je fais.

Adieu. Je vais écrire au Roi de France, compoſer un ſolo, faire des vers à Voltaire, changer les réglemens de l'armée, & faire encore cent autres choſes de cette eſpèce.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

Potſdam, 5 Mai, 1743.

JE croyois, Jordan, qu'en prophète
Vous m'annonceriez la comète
Homicide de l'univers,
Cette ſanguinaire planète
Qui nous enverroit aux enfers ;
Mais au lieu de telles nouvelles,
Vous faites des contes divers,
Que le papillon ſur ſes ailes
Vous a raſſemblés dans les airs.
Tout cela n'a rien qui nous preſſe.
Hélas ! qu'eſt-ce qui m'intéreſſe
Au prix de ces plus grands objets,
Si cette comète traîtreſſe
Abyme nos plus beaux projets ?

Tâchez de diſſuader Peſne de ſon émigration. C'eſt un fou qui va être payé, & qui après avoir habité trente années à Berlin n'a pu encore ſe corriger de l'inconſtance & de la légéreté de ſa nation.

J'ai pris aujourd'hui de la rhubarbe, dont j'avois grand beſoin. Si la comète vous en laiſſe le temps, prenez-en auſſi. Je ne vous dirai point de venir ici, car je ſerois au déſeſpoir que vous y fuſſiez à contre-cœur. Adieu.

LETTRE CLIX.

DU ROI.

JORDANOMANIE, Potſdam, 12 Mai, 1743.

JORDAN, perfide ami, dont l'humeur ſe rebèque,
Lorſqu'une fois tu ſors de ta bibliothèque,
Toujours enſeveli deſſous un tas poudreux
De livres ignorés par nous, par nos neveux,
Hypocondre par goût, amoureux par ſemeſtre,
Chez qui tantôt prévaut le ciel ou le terreſtre,
Veuille ce ciel, par ſes bienfaits fameux,
En te rendant plus gai, te priver de tes yeux!
Alors enfin, alors flattant mon eſpérance,
Ce Potſdam négligé verroit ton excellence:
On iroit te hucher ſur notre ſacré mont,
Et tu ſerois le ſeul bel-eſprit du canton.

S'entend, tu aurois le privilége de l'être; mais c'eſt peine perdue: tant que ta bibliothèque ſubſiſtera, il n'y aura pas moyen de te tirer de Berlin, & comme j'ai vu que cela te feroit de la peine, j'ai renoncé à l'envie que j'avois de te voir. Adieu.

LETTRE CLX.

DU ROI.

Potſdam, 27 Juin, 1743.

JE vois que vous tremblez encor,
Vous craignez pour vous, pour le monde,

Que le grand phénomène Hector
(Que le ciel à jamais confonde !)
Vienne terminer notre sort.
Pour vous, ce seroit grand dommage :
Dans la fleur encor de votre âge,
Vous avez fait au genre humain
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat qu'en beau langage
La Neuville a rendu divin.
Partout votre bon cœur opère,
Par vos soins l'école s'éclaire,
Le pauvre par vous est nourri,
Les fous vous appellent leur père,
Les Magdelaines leur mari.

Voilà pourquoi il est bon que cette vilaine comète se passe encore pour quelque temps de l'appétit de vous rôtir. Pour moi, il n'y auroit pas tant de perdu pour le monde.

Car vous savez que jeune fou
J'ai renversé ces vieux systèmes
Que les marins, peuple jaloux,
Avoient élevés pour eux-mêmes,
Que nos aïeux Topinambous,
Qui les vénéroient à genoux,
Auroient cru que c'étoit blasphème
De penser à les voir dissous.
Ainsi quand sur moi misérable
Cette affreuse comète Hector
Lanceroit son feu redoutable
Elle n'auroit, ma foi, pas tort.

Du moins tu vois que je sais me rendre justice,

& que si je connois ton mérite, j'ai encore la vertu de t'estimer & de t'aimer sans jalousie. Voltaire, je crois, va quitter la France tout de bon. Adieu.

LETTRE CLXI.

DU ROI.

Potsdam, 12 Juillet, 1743.

PARIS & la belle Emilie
A la fin'ont pourtant eu tort:
Boyer avec l'Académie
Ont malgré sa palinodie
De Voltaire fixé le sort.
Berlin, quoi qu'il puisse nous dire,
A bien prendre est son pis aller.
Mais qu'importe? Il nous fera rire
Lorsque nous l'entendrons parler
De Maupertuis & de Boyer,
Plein du venin de la satire.

Il arrivera bientôt, car je lui ai envoyé un passe-port pour des chevaux. J'ai tracassé comme un vrai lutin depuis que je ne t'ai vu. Je ne saurois te dire des nouvelles de la république des lettres, sinon que Mauclerc n'est plus à Stettin, que les Poméraniens sont peu lettrés, que les Rheinsbergeois le sont moins depuis qu'Etienne Jordan n'y est plus; mais qu'en revanche on y mange de meilleures cerises qu'autrefois, & cela par la raison que l'air de-

venoit tout soporifique des exhalaisons grecques & latines qui sortoient d'une certaine chambre où un certain savant étudioit beaucoup. Adieu.

LETTRE CLXII.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut.

Potsdam, 20 Août, 1743.

FAIS-MOI venir des quinze espèces de figues de Marseille, savoir en tout quatre cents figuiers, tous en caissons & tous en état de porter du fruit la même année. Cependant je souhaiterois plus de figuiers verts que des autres. Je voudrois aussi que l'on m'envoyât trois cents ceps de vigne qui soient tous en état de porter du fruit la seconde année : pour ceux-là il faudroit les faire partir cet hiver, très-bien empaquetés cependant. Je t'envoie d'ailleurs l'étiquette des choses & raretés provençales que je souhaiterois avoir. J'ai fait un article de gazette pour Berlin, où Potier est tympanisé de la belle manière. J'ai déjà écrit pour avoir un autre maître de ballets, & j'en aurai assurément un moins fou, car il est impossible de l'être plus que Potier. Je suis bien aise d'être défait de cet extravagant, & fâché que la Roland ait quitté avec lui ; mais nous vivrons sans Potiers & Rolands, & nous ne nous en divertirons pas moins. Ta philosophie dit que j'ai raison, & moi

j'en conclus que j'ai très-fort raifon, puifqu'un fage m'approuve. *Vale.*

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

Sans date.

CROIS-TU, Jordan, mon cher enfant,
Qu'à ce maudit frère d'Argens
Je rumine à chaque moment?
Chez moi font d'éternels tourmens:
L'un me dit un mot un inftant,
Un autre me préfente un plan,
Là le procès d'un payfan,
Ici dégoûts d'un courtifan;
Et moi que ce bruit infolent,
Ce vrai tapage de Satan
Etourdit tout le long de l'an,
Malgré ce fracas que j'entends
Puis-je encor penfer à d'Argens?

Fais donc venir de d'Argens ce que tu jugeras à propos, fans me donner la queftion pour une douzaine de bouteilles de vin de plus ou de moins, & fans me fatiguer des vétilles de la Provence. Voici d'autres vers en réponfe à Voltaire.

Je ne fais cas que de la vérité;
Mon cœur n'eft pas flatté d'un féduifant menfonge.
Je ne regrette point, dans l'erreur de ce fonge,
La perte du haut rang où vous étiez monté;
Mais ce qui vous en refte, & que vous n'ofez dire,

S'il eſt vrai que jamais il ne vous ſoit ôté,
Vaut à mes yeux le plus puiſſant empire.

Nos deux faquins de cabrioleurs ont été rattrapés, & leur procès ſera inſtruit dans les formes. Ces coquins ont voulu eſpadonner; il faut une punition pour mettre des bornes à leur impertinence. Adieu. Je t'admire & me tais.

LETTRE CLXIV.

DU ROI.

Potſdam, 24 Août, 1743.

QUE fait notre infirme Satyre
Ce bon & fiévreux Chambellan,
Qui fait ſi plaiſamment médire
De tout homme qu'il entreprend?
Depuis qu'il n'eſt plus courtiſan,
Qu'il eſt auteur, qu'il doit écrire,
Qu'il eſt enrôlé par d'Argens,
Et même à titre de génie,
Devant ſon ſavoir prudemment
Mon ignorance s'humilie.
Car vous ſavez aſſurément
A quel point l'on eſt ignorant
Quand on n'eſt pas reçu dans votre académie.
Mais pourquoi cette compagnie
N'a-t-elle pas très-ſagement
A quelque médecin ſavant
Ordonné que la maladie
Evacuât le corps ſouffrant?
Sur le *ſtatus morbi* on feroit deux volumes.
Dieu! l'on verroit briller quelque ſavante plume.

Tandis que l'on raisonnera,
Que le pouls on lui tâtera,
Que sur sa pédantesque enclume
Des remèdes on forgera;
Tout doucement dans l'autre monde,
Faisant révérence profonde,
Le vieux Satyre s'en ira.

Gare que je ne prophétise, car je crains pour le cacochyme Pœllnitz. Ce seroit dommage pour nous, & ce seroit une banqueroute pour les anges; car selon les saints son ame sera dévolue aux griffes de Messire Satanas.

Je serai Mercredi à Berlin; prépare-moi une plaisante comédie, & fais la chose galamment.

Voltaire viendra ici dans huit jours. Je te prie, fais mettre l'article de Potier dans la gazette de Paris & de Londres. Adieu, Messire Jacques Etienne. Je suis ton grand & petit serviteur.

LETTRE CLXV.

DU ROI.

Potsdam, 26 Août, 1743.

LORSQUE Voltaire viendra
Avec sa valeur intrinsèque,
Doctissime le logera
Dans sa belle bibliothèque.

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour le logement de Voltaire. Quel plaisir pour un Jordan de possé-

der en même temps le bel Horace relié en marroquin rouge, & le cacochyme Voltaire relié en veste de drap d'or! Messieurs Achard & Monsieur Boëtiger diront: Ah! le grand homme que Jordan, il loge chez lui ce qu'il y a de plus célèbre! On te fera une ode comme au cabaretier des Muses. Que de belles productions vont éclore! Jordan, divin Jordan, je touche au moment de ton apothéose, à ce moment que j'attends avec tant d'impatience, à ce moment où tous ces titres de livres appris par cœur, tout ce fatras immonde de littérature va enfin illustrer mon savantasse.

Je te vois, mon cher coryphée,
Sur un tas de livres poudreux,
Tous symétrisés en trophée,
Placé comme un vainqueur heureux.

Mon idiotisme se mettra Mercredi très-humblement aux pieds de ta sapience. Je me flatte de te voir alors chez moi & de t'assurer, &c.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

Sans date.

TU m'as nommé dans ta lettre un mot barbare d'un livre dont Voltaire s'est servi. Dis-moi ce qu'il signifie, car je n'y comprends rien. Ce que je puis

t'aſſurer, c'eſt que Voltaire a fait une ſubtile collection de tous les ridicules de Berlin, pour la produire en temps & lieu, & que le ſecrétaire des impromptus y trouvera ſa place comme moi la mienne : j'ai perdu ces vers qu'il a écrits dans des tablettes, renvoie-les-moi.

Ah ! ne croyez jamais ſincères
Les beaux propos des beaux eſprits ;
Ils ſont charmans dans les écrits,
Mais quand ces Sirènes légères
Par leurs chants extraordinaires
Eſpèrent vous avoir ſurpris,
A ces raviſſantes chimères
On entend ſuccéder des cris ;
Ils prennent tout à coup des langues de vipères,
Et leurs louanges mercenaires
Deviennent d'accablans mépris.

C'eſt une petite leçon de ton très-humble ſerviteur, dont tu peux profiter ; & comme je ſais que pour tout au monde il ne faut point parler proſe dans ta maiſon, je te l'habille en rimes, où à la faveur des jeux & des ris elle pourra ſe préſenter devant ton tribunal.

LETTRE CLXVII.

DU ROI.

Sans date.

SEIGNEUR Jordan, on vous invite
A venir chez nous au plus vîte

Accompagné des agrémens
Que vous mêlez ſi joliment
Dans vos diſcours pleins de ſageſſe,
Et qui plaiſent également
Aux barbons & à la jeuneſſe.
Notre petit prêtre à rabat
Vous marque ſon impatience;
Il veut, dit-il, votre préſence,
Pour célébrer un ſien ſabbat
Avec grande magnificence.
Son marguiller, ce petit fat,
Prétend en fredons marotiques
Pſalmodier de longs cantiques,
Pour amuſer les auditeurs:
Ils feront bâiller les apôtres,
Qui je crois du goût de nous autres,
Connoiſſent des plaiſirs meilleurs.
Il eſt des raiſons plus de mille
Pour vous faire quitter la ville.
Une groſſe & jeune catin,
D'accès & d'abord très-facile,
Dont vous nous avez fait le fin,
Croit qu'une beauté de Berlin
Captivant votre cœur docile,
Vous retient chez elle ſous main.
Revenez à votre catin,
Et rendez-lui le cœur tranquille,
Sans quoi nous verrons un matin
La pauvre fille, en vrai lutin,
De dépit & de jalouſie
Se poignarder par fantaiſie.
Pour Chazot, qui dans ſon réduit
En damné travaille ſa flûte,
Qui fait enrager jour & nuit

Tous ſes voiſins qu'il perſécute,
D'un inſtrument tendre & charmant
Il tire des ſons de trompette;
Willich en a mal à la tête,
Et ſes voiſins par conſéquent.
Le fameux chantre de la Thrace
L'auroit puni de ſon audace.
Vous lui direz éloquemment,
D'un ton doux & d'un air bonace,
De l'hiſtoire de Marſyas,
Chazot, ne vous ſouvient-il pas?

Nos plaiſirs, Jordan, vous ſéduiſent,
Pour le coup mes raiſons ſuffiſent,
Vous allez redoubler vos pas.
Ah! je vous vois chercher vos bottes,
Et vous couvrir de ce manteau
Qui dix ans paſſé fut nouveau,
Equipage d'ames dévotes.
Volez ſur l'aile de l'amour;
Catin Vénus vous y convie,
Elle qui veut faire à ſon tour
Tout le bonheur de votre vie.

Cela ſignifie qu'on ne ſauroit ſe paſſer de vous à Rheinſberg; nous en avons fait l'épreuve pendant trois jours, qui nous ont paru des années d'amans. Vous qui avez paſſé par-là, vous devez ſavoir que ces années ſont du triple plus longues que les années ordinaires; ainſi tenez-nous compte de notre impatience. La table a beſoin de votre ſecours, la philoſophie encore plus.

Nous vous attendons tous Lundi au ſoir à Rheinſberg. Faites proviſion d'un *fatras* de bonne humeur : apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothèque, ſans en apporter la pouſſière, & comptez d'être reçu comme un homme qui nous eſt néceſſaire.

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

Potſdam, 17 Novembre, 1743.

QUAND d'Argens contrefait l'habitant d'Idumée
Il me tromperoit tout de bon,
Et ſon habileté me ſemble conſommée ;
Mais quand il veut parler la langue d'Apollon,
On ne comprend point ſon jargon,
Et pour l'académie & pour ſa renommée
Qu'il renonce au ſacré vallon.

Es-tu encore d'une humeur de chien ? Es-tu triſte, ſombre, rêveur, plus fou de ta bibliothèque qu'il ne te convient de l'être ? Si attaché à ton Boëtiger, Achard, aux beaux-eſprits de la Ville-neuve, & aux marmouſets des Deſchamps, que l'on ne puiſſe te parler ſans te voir vaincu par l'impatience de les rejoindre ? Si tout cela ſubſiſte encore, je ne veux point te voir ; mais ſi tu es ſage, viens chez moi Mardi après diner recueillir mes éloges & mes careſſes. *Vale.*

LETTRE CLXIX.

DU ROI.

Potsdam, 20 Novembre, 1745.

AVARE de ses jours, Harpagon des instans,
De lui je n'ai point de nouvelle,
A sa bibliothèque uniquement fidelle,
Il est mort pour tous les vivans,
Sans m'écrire une bagatelle,
Ou quelques mots en prose ou en vers élégans.
Au siége d'Apollon je te cite en justice,
Si tu ne te veux point résoudre au sacrifice
De quelques-unsde tes momens.
Lime, travaille, écris, & que tous tes ouvrages
Echappent, mis au jour, aux dangereux naufrages
Que prépare à jamais & l'oubli & le temps,
Et que de ton esprit la brillante étincelle
Rende ta science immortelle,
Ainsi que le font tes talens.

Si tu ne m'écris point & que tu te contentes de deux mots de lettre, je ferai une satire contre ton silence, pire que les Philippiques & les Catilinaires. *Vale.*

LETTRE CLXX.

DU ROI.

Potsdam, 6 Mai, 1744.

UNE tempête
Dedans ta tête
De guet-apens
D'un coup te prend,
Pauvre Jordan;
Adieu ma fête,
Et mon bon temps.
Car sans toi, mon enfant,
Je ne suis qu'une bête,
Cela s'entend.
Mais ta cervelle
Pourquoi croit-elle
Que d'un abcès
La loi cruelle
Tranche à jamais
Tous les attraits
D'une tête si belle,
Et faite à si grands frais?
Parque infidelle!
Si tu le fais,
Je ne t'appelle
Jamais pucelle,
Mais en mutin
Devant le Tin
Je te querelle,
Et rime en tin.

Ma Muſe ſe proſternant à tes pieds, t'adreſſe ces légéretés; incapable de prétendre aux honneurs des grands ouvrages, elle ſe borne aux petits, ſatisfaite que le nom de Jordan illuſtre ſes écrits, & qu'il les protége.

A l'abri d'un nom ſi fameux
Courez, mes vers, à nos neveux;
Mépriſez la vaine critique,
Que d'auteurs l'envieuſe clique
Répand ſur les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Dites à la future race
Que Jordan préſide au Parnaſſe,
Et qu'il met le comble à nos vœux;
Et ſoutenez avec audace
Que les auteurs ſont bienheureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jamais des vers pour les Saumaiſe,
Ces auteurs de docte fadaiſe,
Ni pour tant d'autres ſavans gueux,
Mais les Muſes ſe pâment d'aiſe
En voyant les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jordan, l'Apollon que j'invoque,
Jordan, l'ami que je provoque
A venir dans ces charmans lieux,
Toi qui rends ma lyre moins rauque,
Ainſi mes vers ne ſont heureux
Qu'en célébrant des noms fameux.

Achète-moi les collections de cartes dont je puis avoir besoin, & fais-moi relier cela par provinces; mais point d'Afrique, d'Asie, ni d'Amérique, ni d'Espagne ni de Portugal. Adieu.

LETTRE CLXXI.

DU ROI.

Federicus Jordano, salut. Sans date.

JE te plains, mon cher ami, de ce que tu es encore malade. Je m'intéresse véritablement à ton individu, & je ne sais pourquoi, mais je voudrois que Jordan se portât bien. Ne sois pas inquiet de ce qui me regarde. Nos affaires vont, grâces au Ciel, bien ; & quant à ma personne, c'est si peu de chose dans l'univers, qu'à peine peut-il s'appercevoir que les atomes qui me composent, existent. Tu trouveras ce trait bien métaphysique, mais tu sais que la guerre ne détruit les arts que lorsque ce sont des barbares qui la font. Nous serons dans quelques jours à Prague, où les affaires commenceront à devenir sérieuses. Nous en tirerons bon parti, & je me persuade qu'à l'égard de notre militaire, rien ne

ternira la réputation des troupes. Nous avons eu bien des fatigues, de mauvais chemins, & un temps bien plus mauvais encore; mais qu'eſt-ce que la fatigue, les ſoins & le danger en comparaiſon de la gloire? C'eſt une paſſion ſi folle, que je ne conçois point comment elle ne tourne pas la tête à tout le monde.

Tu ne connois juſqu'à ce jour
Que le contentement de boire,
Et tu préféras à la gloire
Les touchans plaiſirs de l'amour.

Adieu. En voilà aſſez. Ecris-moi ſouvent, & ſois perſuadé que je t'aime toujours, & que, raillerie à part, je m'intéreſſe à ton bien & à ton bonheur autant & plus que ne le peuvent faire les Boëtiger, les Achard, &c. &c. &c.

LETTRE CLXXII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 26 Août, 1744.

ON attend avec bien de l'impatience la nouvelle de la priſe de Prague. Dieu veuille qu'elle arrive bientôt, et celle de la conſervation de la ſanté de V. M.!

On eſt par-tout enchanté de l'élégance & de la beauté du reſcrit communiqué à la cour d'Angleterre : c'eſt effectivement une pièce d'une éloquence parfaite.

Ma ſanté continue toujours à être dérangée.

Le Baron de Pœllnitz eſt arrivé ſe portant fort bien ; il a écrit à V. M., et il en attend les ordres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 29 Août, 1744.

L'ON eſt fort impatient d'apprendre des nouvelles du Rhin, mais ſurtout de la Bohème : rien de plus ſingulier que les bruits qui ſe répandent ſur tous ces événemens, en voici quelques-uns : que les Autrichiens ſont entrés dans le pays de Clèves : que la Saxe eſt menacée par la cour de Vienne d'un corps de troupes qui entreront dans ce pays, pour les punir de ce qu'ils ont accordé le paſſage libre aux Pruſſiens : que les Hanovriens ſont dans une ſi grande conſternation, qu'ils ne s'apperçoivent pas même qu'elle éclate trop ſenſiblement : que le Prince Charles a paſſé le Rhin.

Je ne ſuis point encore ſorti de mon réduit littéraire : je commence à me rétablir, mais les progrès que je fais vers la ſanté ſont fort lents.

Le manifeſte a été commenté ; les notes en ont été fort goûtées ; on en ſoupçonne Mr de Spon.

Je me *flatte* que V. M. a lu l'Obſervateur hollandois qui s'imprime à Berlin, & qui y paroît une fois par ſemaine : j'eſtime l'auteur heureux, s'il a gagné par ces deux feuilles l'approbation de V. M.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXIV.

DU ROI.

MON CHER JORDAN, Sans date.

JE te remercie de tes deux lettres, que je viens de recevoir. Je voudrois pour ma conſolation que tu me donnaſſes des nouvelles de ton entière convaleſcence. Sois tranquille, mon enfant, pour ce qui nous regarde. Nos affaires ſont en bon train, & je crois que nous ferons dans peu de jours maîtres de Prague.

L'ami Duhan ſe porte fort bien, & trotte comme un jeune homme. Nous avons beaucoup de fatigues, que je ſupporte mieux que je n'aurois dû l'at-

tendre de mon tempérament. Je ſuis fort occupé à préſent à régler les préparatifs du ſiége. Notre gros canon eſt arrivé un peu tard, ſans quoi la ville ſeroit déjà à nous. Adieu, cher Jordan. Ménage ton individu pour l'amour de la monade, & ſois perſuadé que l'attraction de ton bon cœur opère toujours fortement ſur moi en raiſon inverſe du quarré des diſtances. Dieu te béniſſe !

LETTRE CLXXV.

DU ROI.

MON ENFANT, Sans date.

DONNE cette incluſe à la Monbail, & aſſure-la de mon amitié. Tu es bien cruel de ne me pas dire un mot de ta ſanté. Tu me parles de Prague deux pages de ſuite, & pas un mot de Jordan. Si tu retombes dans la même faute, je ne te la pardonne pas. Ne t'embarraſſe pas de moi ; mais n'oublie pas ton ami, qui t'aime bien. Adieu.

LETTRE CLXXVI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 3 Septembre, 1744.

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer a été un puiſſant lénitif a mon mal, qui ne m'a point encore quitté. Je bénis le Ciel de voir toutes les circonſtances favoriſer les deſſeins de V. M. La défaite du Prince Charles a répandu une grande joie dans la ville, & ſoutient l'eſpérance des ames timides.

Que cet atome, dont parle ſi modeſtement V.M., fait de fracas dans le monde! C'eſt une monade qui forme de grands projets, qui fait ſurmonter les difficultés qui ſe préſentent, & qui viſe toujours au grand.

Je ſuis impatient d'apprendre le ſort de la ville de Prague. Tout retentit ici du combat avec les houſards de Feſtetitz, & de la priſe de Kœnigſgrætz.

Dieu veuille ſeulement, au milieu de ce brillant appareil de gloire, conſerver la ſanté de V. M., dont l'Empereur, & les Etats de Brandebourg & de Pruſſe ont beſoin! Je crains autant cet amour exceſſif de la gloire, qu'un amant paſſionné les charmes vainqueurs de ſa maîtreſſe.

On dit ici à l'oreille que la Reine de Hongrie eſt brouillée plus que jamais avec la cour de Ruſſie; nouveau ſujet de joie pour le pauvre philoſophe malade. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXVII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 18 Septembre, 1744.

LA mort du Prince Guillaume m'a extrêmement frappé, & me fait toujours craindre pour V. M. On dit ici qu'un page de Monfeigneur le Prince Henri a été tué à fon côté. Au nom de Dieu, Sire, ménagez une fanté dont la confervation intéreffe tout l'état. J'en frémis, & je pleure les effets finiftres qu'un excès d'amour pour la gloire peut produire.

Hier on débita déjà la nouvelle de la prife de Prague; je la crois prématurée. Le public paroît fort content de la réponfe à la déclaration de la cour de Vienne. Je l'ai lue avec plaifir: mais rien ne m'a tant frappé que la déclaration faite à l'Angleterre.

Il paroît une critique de l'Obfervateur hollandois: cette pièce occafionnera quelque altercation littéraire, qui ne laiffera pas d'amufer.

V. M. m'ordonne de l'entretenir de ma fanté: elle eft toujours mauvaife, & je ne vois point jufques ici qu'elle prenne le train de devenir meilleure. Il faut foufcrire aux volontés de la providence. Dieu veuille feulement conferver V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXVIII.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 3 Octobre, 1744.

On ne peut être plus ſenſible que je ne le ſuis à la part que veut bien prendre V. M. à ma maladie, qui continue toujours. La priſe de Prague, l'heureux accouchement de Madame la Princeſſe, ſont des événemens qui font diverſion à l'impreſſion que peut cauſer mon mal. Il me ſeroit bien difficile de ne pas être inquiet ſur le ſujet de V. M., qui tous les jours eſt expoſée aux dangers les plus imminens.

On dit ici que le Prince Charles eſt à Piſeck : que V. M. va droit à lui pour l'attaquer : que les Hongrois ne veulent point monter à cheval, comme la Reine de Hongrie le demande : que les François voyant leur Roi malade, cherchent à faire la paix : que l'Impératrice de Ruſſie enverra huit mille hommes, pour ſe joindre, Dieu ſait quand, à l'armée autrichienne. Voilà les nouvelles qui ſe débitent.

Dieu veuille conſerver V. M., & que j'aye bientôt la conſolation de pouvoir l'aſſurer de bouche que je ſuis avec un reſpect profond, &c.

LETTRE CLXXIX.

DU ROI.

Caro Jordano, salut. Sans date.

Je compte, cher ami, de te revoir au mois de Novembre. Je désire ta guérison de tout mon cœur. Notre campagne est finie.

Je philosophe, je moralise & je pense beaucoup. Ne m'oublie pas, & sois sûr que je t'aime de tout mon cœur ; mais porte-toi mieux, & conserve-toi pour ton ami.

LETTRE CLXXX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 10 Octobre, 1744.

On ne parle ici que des progrès victorieux de V. M. : de telles nouvelles ne contribuent pas peu au rétablissement de ma santé. Ce qui m'afflige cependant quelquefois, ce sont les fausses & impertinentes nouvelles que quelque esprit méchant & mal intentionné prend plaisir à forger, pour avoir celui de les voir répandues. Suivant ces nouvelles, les Prussiens ont été battus, leur cavalerie entièrement abymée, le Feldmaréchal de Schwérin pris prisonnier, deux cents prisonniers ont été arquebusés, parce

qu'ils se sont révoltés : & cent nouvelles de cette nature. Ce qui m'a fait plaisir, c'est de voir la joie de tout le peuple à la naissance du Prince, & que j'ai appris que V. M. se portoit parfaitement bien. Cette nouvelle est d'une nature à dissiper le spleen le plus opiniâtre, & à réjouir un pauvre philosophe qui crache le sang, & qui aime la vie, parce qu'il a l'avantage d'y être heureux.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

LETTRE CLXXXI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 17 Octobre, 1744.

PUISQUE V. M. m'ordonne si gracieusement de l'entretenir de ma santé, j'ai l'honneur de lui dire qu'elle est toujours très-mauvaise ; j'eus la semaine dernière un violent crachement de sang, & la toux continue son même train. Nonobstant tout cela, Mr Eller me flatte, & me fait espérer ma guérison.

On est ici fort inquiet sur ce qu'on ne reçoit point des nouvelles de l'armée : on dit que le Feldmaréchal de Schwérin a eu ordre d'attaquer les Saxons, ou de leur proposer de se retirer ; que le Prince Charles a ordre d'éviter autant qu'il le pourra les occasions d'un combat. Voilà les nouvelles qui se débitent.

Les réflexions naturelles, composées par Milord Chesterfield sur la conduite de V. M., paroissent

aujourd'hui, imprimées chez Haude, en allemand, en françois & en anglois : il paroît une traduction françoise de cet ouvrage, faite à Paris, que l'on débite à Leipsic : celle de Bielefeld est fort bonne, & la traduction est exacte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

Sans date.

VOICI une lettre que j'ai reçue de Voltaire, avec la réponse que j'y ai faite. Ayez la bonté de me marquer ce qu'il faut y corriger, & je le changerai. Comme ce n'est pas mon dessein de la transcrire, ne marquez rien dans la lettre même. Voici aussi l'épître à Kayserling, que vous pouvez copier corrigée, telle que la voilà. Comme je l'envoie à Voltaire, vous voudrez bien vous hâter de copier ma réponse, afin que demain à midi tout puisse être de retour ici. Faites mes amitiés à la Princesse, & dites-lui que je lui écrirai demain si j'en ai le temps, & que je lui recommande le soin de sa santé. Mes amitiés à toute l'aimable société. *Sum totus* à toi. Knobelsdorf pourra me rapporter tout ce fatras d'écriture.

LETTRE CLXXXIII.

DU ROI.

MON CHER JORDAN, Sans date.

AYEZ la bonté de rester à Berlin jusqu'à Dimanche, le Comte Truchsess vous donnera quelque commission pour moi: il vous faudra louer une chaise pour m'apporter ce dont il vous chargera. Je vous rembourserai l'argent, dès que vous arriverez à Rémusberg. Je partirai demain au soir d'ici. Dans quinze jours au plus tard je pourrai rembourser vos frères & me tirer des dettes.

Ayez la bonté de faire commander par eux une tabatière d'or qui ait le poids de 150 écus, & qui avec la façon, qui sera toute simple, puisse monter au prix de 200 écus. Il faudra de plus qu'on achète à part mon portrait en miniature, & qu'on l'y place quand elle sera achevée. Cette pièce est destinée à gagner quelque bonne ame; ainsi faites qu'on l'ait au plutôt. Je me repose sur votre dextérité, sur votre prudence & sur votre discrétion, étant tout à vous.

LETTRE CLXXXIV.

DU ROI.

Sans date.

FAITES copier, s'il vous plait, la lettre que je vous adreſſe, & marquez-moi les fautes que vous y trouverez. Je ſuis ſi occupé, que j'ai eu à peine le temps d'écrire à V. Machiavel eſt à moitié achevé. Nous avons juré aujourd'hui que c'eſt une bénédiction, & j'eſpère de faire cette année une heureuſe entrée & ſortie à Berlin.

La chanſon du grenadier françois a été faite à tête repoſée. Ordinairement ces ſortes de vaudevilles ne ſont pas rimés avec autant de juſteſſe : il me paroît que la chanſon eſt trop exacte pour un grivois, & trop platte pour un bel-eſprit. Adieu, à revoir Jeudi.

LETTRE CLXXXV.

DU ROI.

MON CHER JORDAN, Sans date.

ON dit que ta ſanté s'eſt dérangée de nouveau, d'autres diſent que tu te remêts, je ne ſais qu'en croire. Je ſerai dans peu de jours à Berlin, & fais du moins

que quelqu'un qui t'aura vu, me dise à mon arrivée positivement de tes nouvelles. Adieu. Je souhaite qu'elles soient bonnes.

LETTRE CLXXXVI.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 20 Mars, 1745.

JE suis encore dans le même état ou j'étois lorsque j'eus l'honneur & l'avantage de faire ma cour à V. M. Les pas que je fais vers la guérison me paroissent fort lents, ce qui ne laisse pas que d'embarrasser quelquefois la faculté, qui se voit assez souvent désorientée par des accidens qu'elle ne pouvoit prévoir; malgré tout cela ils veulent & prétendent que j'entreprenne le voyage de Montpellier sur la fin d'Avril ou au commencement de Mai : je laisse à la Providence le soin de déterminer à cet égard ce qui sera convenable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LET-

LETTRE CLXXXVII.

DE M. JORDAN.

Federicus Jordano, salut. Sans date.

J'AI reçu votre lettre avec bien du plaisir, et j'ai vu que votre santé n'est ni si bonne ni si sûre que je la désire. Tu feras, mon enfant, ce que tu trouveras à propos pour ta santé, et tu iras dans la contrée de la terre la plus propre pour la rétablir.

Je vous mande que j'ai fait des vers, mais que je les veux corriger avant que de vous les envoyer. Vous vous attendiez peut-être à recevoir des nouvelles d'un genre tout différent; mais voilà comme est fait le monde, il s'y passe souvent le contraire de ce que l'on imagine. Faites mes complimens à l'aimable témoin goutteux & au perfide Duhan; dites à l'un & à l'autre que je les aime bien.

Je suis ici parmi toutes les contregardes, enveloppes, ravelins & avant-fossés de l'univers. J'ai beaucoup d'occupations, de soucis & d'inquiétudes; mais je ne me plaindrai de rien, pourvu que je puisse bien servir la patrie, & lui être aussi utile que j'en ai la volonté.

Adieu, cher Jordan. Je vous souhaite tous les biens imaginables, & principalement la santé, sans laquelle il ne nous est pas possible de prendre part à quoi que ce soit. Aimez-moi toujours, & n'oubliez pas les amis absens.

LETTRE CLXXXVIII.

DU ROI.

MON CHER JORDAN, Sans date.

NE me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon cœur. Ménage-toi, & ne t'embarraſſe pas de moi. Je me porte bien. Tu apprendras par les nouvelles publiques que les affaires de l'état proſpèrent. Adieu. Aime-moi un peu, & guéris-toi, s'il y a moyen, pour ma conſolation.

LETTRE CLXXXIX.

DE M. JORDAN.

SIRE, Berlin, 24 Avril, 1743.

MON mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'eſpérer ma guériſon. Je ſens bien dans la ſituation où je me trouve la néceſſité d'une religion éclairée & réfléchie. Sans elle nous ſommes les êtres de l'univers les plus à plaindre. V. M. voudra bien après ma mort me rendre la juſtice, que ſi j'ai combattu la ſuperſtition avec acharnement, j'ai toujours ſoutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées

des théologiens. Comme on ne connoît la néceſſité de la valeur que dans le péril, on ne peut connoître l'avantage conſolant qu'on retire de la religion que dans l'état de ſouffrances. Les païens en ont ſu tirer parti, & j'en fais l'expérience. V. M. peut m'en croire; elle m'a toujours ſoupçonné de ſocinianiſme: comme j'ai toujours abhorré le nom de ſecte, je crois que chaque honnête homme a ſa religion formée ſuivant les lumières de ſon eſprit, & confirmée ſuivant ſes beſoins. Que je meure, ou que je vive, je mourrai, je vivrai dans les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, due à toutes les grâces dont il a plu à V. M. de m'honorer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET LA

MARQUISE DU CHATELET.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DE LA MARQUISE DU CHATELET.

LETTRE I.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Cirey, 16 Février, 1737.

JE reçois dans le moment la lettre dont V. A. R. m'a honorée. Je ne puis vous exprimer, Monseigneur, la joie que j'ai de ce que V. A. R. est résolue à donner quelques momens de son loisir à la physique. L'étude de la nature est une occupation digne de votre génie, & je suis persuadée que cette

carrière nouvelle vous fournira de nouveaux plaisirs. Pour moi, je suis bien sure qu'il m'en reviendra des instructions. Si je ne craignois pas de vous importuner, je prierois V. A. R. de m'instruire du chemin qu'elle compte suivre dans cette étude; je me flatte bien que la philosophie newtonienne sera celle que vous étudierez; Newton & son commentateur méritent cet honneur également.

Il n'y a pas moyen de soutenir davantage l'embrasement des forêts par le vent, puisque V. A. R. persiste à le croire impossible, & que Mr de Voltaire est contre moi. Je trouve que ce qu'il mande sur cela à V. A. R. vaut mieux que tout mon ouvrage. Je suis plus hardie sur ce qui concerne le fleuve qui gèle l'été en Suisse; car je n'ai assuré sur cela autre chose sinon que Scheuchzerus rapporte que dans l'évêché de Bâle il y a un fleuve qui gèle l'été & coule l'hiver. Il y a des montagnes couvertes de glaces dans le Pérou entre le 23^e & 24^{me} degré de latitude, qui ne fondent jamais, & Mr de Tournefort, dans son voyage du Levant, rapporte qu'à Trébizonde il geloit toutes les nuits au mois de Juillet jusqu'au lever du soleil; cependant ces régions sont plus méridionales que les nôtres, & le soleil est par conséquent beaucoup plus long-temps sur l'horizon, & Mr de Tournefort, qui a examiné la terre de ces climats, l'a trouvée très-chargée de sels & de nitre. Ce que V. A. R. dit sur les grottes de Besançon est très-vraisemblable; mais ces deux causes, les parties nitreuses que la chaleur du soleil fond &

fait couler dans les grottes, & la terre qui en forme le lit, qui abonde vraisemblablement aussi en nitre & en sels, contribuent à ce phénomène; mais il me semble qu'il ne s'ensuit pas que les fleuves dussent geler en été; car il est rare que dans nos climats la chaleur du soleil soit assez forte pour élever une assez grande quantité de particules nitreuses pour causer la nuit en retombant la congélation des eaux courantes. C'est là une des raisons pour lesquelles ce phénomène est plus commun dans les pays chauds; mais il est nécessaire de plus, pour l'opérer, que la terre abonde en nitre & en sel.

Avant de quitter la physique, oserois-je demander à V. A. R. si Thiriot lui envoya il y a environ trois mois un petit extrait du livre de Mr de Voltaire inséré dans le Journal des Savans de Septembre 1738. Je n'avois pas osé le présenter moi-même à V. A. R.; mais j'avoue que je serois bien curieuse de savoir si elle en a été contente.

Puisque V. A. R. est informée de l'horrible libelle de l'abbé des Fontaines, elle ne sera pas fâchée sans doute d'apprendre la suite de cette affaire, à laquelle vos bontés pour Mr de Voltaire font que V. A. R. s'intéresse. Tous les gens de lettres maltraités dans ce libelle ont signé des requêtes, qui ont été présentées aux magistrats, & il y a lieu d'espérer qu'ils feront une justice que le lieutenant-criminel auroit faite à leur place; ainsi la cause de Mr de Voltaire devient la cause commune, & c'est en effet celle de tous les honnêtes gens.

On m'avoit trompée en me mandant que Thiriot avoit envoyé le libelle à V. A. R.; & je voudrois bien que tous ses torts dans cette affaire ne fussent pas plus réels; mais il s'est très-mal conduit, & je ne l'attends au point où les sentimens de reconnoissance qu'il doit à Mr de Voltaire auroient dû toujours le tenir, que quand V. A. R. le lui aura ordonné. Il a eu l'imprudence de me mander qu'il avoit envoyé à V. A. R. une lettre qu'il m'a écrite & dont j'ai été très-offensée; je ne sais trop sous quel prétexte il a cru pouvoir m'écrire une lettre ostensible, & comment il a osé envoyer cette lettre à V. A. R., qui devoit lui paroître une énigme, si elle ne connoissoit point la Voltairomanie. Ce qui est bien certain, c'est que Thiriot ne devoit jamais sans ma participation montrer cette lettre à personne; or, non seulement il l'a presque rendue publique sans ma permission, mais il l'a envoyée à V. A. R. Je ne me soucie point du tout que le public soit informé que Thiriot m'écrit, & il ne lui convenoit en aucune façon d'oser me compromettre. C'est ainsi qu'il a réparé les torts qu'il avoit avec Mr de Voltaire. Je ne m'attendois pas à être obligée d'écrire un factum sur Thiriot à V. A. R.; mais l'imprudence de ses démarches m'y a forcée. Il faut encore que vous me permettiez, Monseigneur, de vous envoyer la copie de la lettre que Madame la Présidente de Bernières a écrite à Mr de Voltaire sur cette malheureuse affaire; elle fera voir à V. A. R. à quel point les hommes peuvent porter la méchanceté &

l'ingratitude, & combien Thiriot eſt coupable de n'en avoir pas uſé avec Mr de Voltaire comme a fait Madame de Bernières, qui cependant lui doit bien moins.

Je ſuis déſeſpérée de penſer que je vais ce printemps dans un pays où V. A. R. étoit l'année paſſée ; cependant je me conſole par l'idée que ce voyage me rapproche de V. A. R. & des pays qui ſont ſous la domination du Roi votre père. Les terres que Mr du Chaſtellet va retirer, ſont enclavées dans le comté de Loo, & ne ſont pas loin du pays de Clèves ; on dit que c'eſt un pays charmant & digne de faire la réſidence d'un grand Roi ; cette idée m'empêchera de vendre ces terres, qui d'ailleurs ſont, à ce qu'on m'aſſure, très-belles. Je vais auſſi ſolliciter des procès à Bruxelles, & je me flatte que V. A. R. voudra bien alors m'accorder quelques recommandations. Tout cela fera un peu de tort à la phyſique ; mais l'envie de me rendre digne du commerce de V. A. R. me fera ſurement trouver des momens pour l'étude.

Je demande à V. A. R. la permiſſion de mettre une lettre pour Mr de Kayſerling dans ſon paquet, ne ſachant où le prendre. J'eſpère, Monſeigneur, que vous voudrez bien auſſi me permettre d'envoyer ſous votre couvert deux exemplaires de mon ouvrage ſur le feu, dont l'académie vient de faire achever l'impreſſion, l'un pour Mr Jordan & l'autre pour Mr de Kayſerling. Il faut enfin que je demande pour dernière grâce à V. A. R. de me par-

donner la longueur de cette lettre en faveur des ſentimens de reſpect & d'admiration qui me l'ont dictée, & avec leſquels je ſuis, &c.

P. S. Rouſſeau eſt retourné faire de mauvaiſes odes à Bruxelles. Je prie V. A. R. de m'écrire toujours par Mr Plets.

LETTRE II.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Cirey, 27 Février, 1737.

LA lettre dont V. A. R. m'a honorée, a verſé du baume ſur les bleſſures que les ennemis de Mr de Voltaire & du genre humain ne ceſſent de lui faire. Il a ſuivi le conſeil que V. A. R. daigne lui donner; il n'a point fait paroître ſon mémoire, il s'eſt plaint à Mr le Chancelier; l'affaire eſt renvoyée à Mr Héraut, lieutenant-général de police, & j'eſpère que Mr Héraut, qui a déjà condamné l'abbé des Fontaines en 1736 pour un libelle contre pluſieurs membres de l'académie françoiſe, vengera Mr de Voltaire & le public. Tout ce que je déſire, c'eſt que Mr de Voltaire ne ſoit point obligé à quitter Cirey, & ſes études, pour aller pourſuivre ſa vengeance à Paris, & je me flatte que le miniſtère public s'en chargera. L'intérêt que V. A. R. veut bien y prendre, me perſuade qu'elle ſera bien aiſe de

savoir à quoi en est une affaire qui est venu troubler si cruellement le repos d'un homme que V. A. R. honore de tant de bontés.

A l'égard de Thiriot, il est inexcusable d'avoir osé rendre publique une lettre qu'il lui a plu de m'écrire, que je ne lui demandois pas, & qu'il a montrée non seulement sans ma permission, mais même contre mes ordres; je ne cache point à V. A. R. combien j'en ai été offensée, & je ne crois pas qu'il s'avise davantage de compromettre ainsi mon nom. Je ne doute point que la lettre que V. A. R. lui a fait écrire ne le fasse rentrer dans son devoir, & j'ose assurer qu'il en avoit besoin. Il est vrai que c'est une ame de boue, mais quand la foiblesse & l'amour-propre font faire les mêmes fautes que la méchanceté, ils sont aussi condamnables. Je crois, Monseigneur, que vous faites bien de la grâce à sa vertu de la comparer à quelque chose; mais j'avoue que sans application votre comparaison du thermomètre m'a paru charmante; elle est très-juste pour la plupart des hommes; elle a de plus un petit air de physicien qui me plaît infiniment; mais, Monseigneur, j'aurois bien quelques reproches à faire à V. A. R. sur la dernière lettre qu'elle a écrite à Mr de Voltaire: j'avois cru que la physique seroit dans mon département; mais je sens bien que ce Voltaire est ce que les Italiens appellent *cattivo vicino*.

L'expérience de la montre sous le récipient est très-ingénieuse; elle a été faite à Londres par Mr. Derham, & V. A. R. peut en voir le détail & le

ſuccès dans les Tranſactions Philoſophiques, No. 294. La privation de l'air ne cauſa aucune altération au mouvement de cette montre, ce qui eſt une belle preuve contre l'explication que les Cartéſiens donnoient du reſſort; car ſi la matière ſubtile en étoit la cauſe, l'air, qui eſt une matière très-ſubtile, devroit y contribuer. Il y a d'ailleurs d'autres raiſonnemens qui prouvent, premièrement, que cette matière ſubtile n'exiſte pas, & ſecondement que quand elle exiſteroit, elle ne pourroit cauſer le reſſort. Mais, Monſeigneur, on eſt bien embarraſſé pour ſavoir ce que c'eſt que le reſſort. Mr Keills l'a expliqué par l'attraction, mais je ne ſais ſi ſon explication eſt ſatisfaiſante; car l'attraction n'eſt pas toujours bonne à toute ſauce, & on en a un peu abuſé dans ces derniers temps; j'ai bien peur qu'il ne faille recourir à Dieu pour le reſſort, que ce ne ſoit un attribut donné par lui à la matière, comme l'attraction, la mobilité & tant d'autres que nous connoiſſons & que nous ne connoiſſons pas; mais je ſuis encore bien ignorante ſur tout cela. Je vais prendre auprès de moi un élève de Mr Wolf, pour me conduire dans le labyrinthe immenſe où ſe perd la nature; je vais quitter pour quelque temps la phyſique pour la géométrie. Je me ſuis apperçue que j'avois été un peu trop vîte; il faut revenir ſur mes pas; la géométrie eſt la clef de toutes les portes, & je vais travailler à l'acquérir. Je ſuis au déſeſpoir du contretemps qui rend les marches de V. A. R. ſi contraires aux miennes; mais je me

consolé par le plaisir d'avoir une terre qui touche presqu'aux états du Roi votre père; & par l'espérance de vous y assurer quelque jour des sentimens respectueux avec lesquels je suis, &c.

LETTRE III.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Cirey, 26 Août, 1738.

JE viens de recevoir la galanterie charmante de V. A. R., & je m'en sers pour lui en marquer ma reconnoissance. Si vous aviez pu, Monseigneur, m'envoyer votre génie, je pourrois me flatter de répondre aux vers dont vous avez accompagné ce joli présent, d'une façon digne de V. A. R.; mais je suis obligée de ne lui envoyer que de vile prose pour toutes les bontés dont elle m'honore. J'ai su par Thiriot que vous désiriez un ouvrage très-imparfait, & très-indigne de vous être présenté, que Messieurs de l'Académie des Sciences ont traité avec trop d'indulgence; je prendrai donc la liberté de l'envoyer à V. A. R.; mais le paquet est si gros, & le mémoire si long, qu'il me faut un ordre positif de votre part; je crains bien, quand vous me l'aurez donné, que V. A. R. ne s'en repente, & qu'elle ne perde la bonne opinion dont elle m'honore, & dont je fais assurément plus de cas que des prix

de toutes les académies de l'Europe. J'espère que cette lecture engagera V. A. R. à m'éclairer de ses lumières. Je sais, Monseigneur, que votre génie s'étend à tout, & je me flatte bien pour l'honneur de la physique, qu'elle tient un petit coin dans votre immensité. L'étude de la nature est digne d'occuper un loisir que vous devrez un jour au bonheur des hommes, & que vous pouvez employer à présent à leur instruction.

Mr de Voltaire est actuellement très-tourmenté de cette maladie dont Mr de Kayserling a fait récit à V. A. R.; son plus grand chagrin, Monseigneur, est de se voir privé par là du plaisir qu'il trouve à vous marquer lui-même son admiration & son attachement. Les lettres dont vous l'honorez, augmentent tous les jours l'un & l'autre.

V. A. R. a trouvé deux fautes dans la dernière épître qu'il vous a envoyée, qui lui avoient échappé dans la chaleur de la composition, & dont je ne m'étois point apperçue en la lisant; il les a corrigées sur le champ, tout malade qu'il est; ainsi, Monseigneur, c'est vous qui nous instruisez même dans ce qui concerne une langue qui vous est étrangère, & qui nous est naturelle. Je me flatte que Mr Jordan & Mr de Kayserling seront aussi discrets que V. A. R. & que cette épître, qui n'a point encore paru en France, ne courra point; c'est encore une obligation que nous aurons à V. A. R. Pour moi, Monseigneur, qui vous admire depuis long-temps dans le silence, la plus grande que je puisse vous avoir,

c'est

c'eſt de m'avoir procuré l'occaſion de vous marquer moi-même les ſentimens que les lettres dont vous honorez Mr de Voltaire m'ont inſpirés pour vous, & avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE IV.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Sans date.

SI j'ai pu vous obliger par l'encrier que j'ai pris la liberté de vous offrir, j'en ai été récompenſé ſuffiſamment par la lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire. Je me trouve extrêmement flatté des ſentimens avantageux que vous témoignez ſur mon ſujet; & je craindrois fort qu'une partie n'en diſparût, ſi j'étois aſſez heureux pour vous voir. Il faut que le digne Voltaire vous ait connu, Madame, lorſqu'il compoſa ſa Henriade, & je jurerois preſque que le caractère de la Reine Eliſabeth d'Angleterre eſt tracé d'après le vôtre: en effet on ne trouve nulle part en Europe, ni dans le monde entier, de Dame dont l'eſprit ſolide ait pu produire des ouvrages ſur des matières auſſi profondes que celles que vous traitez en vous jouant. J'eſpère de les admirer plus en détail, ces excellens ouvrages, lorſque je tiendrai de votre faveur les deux diſſertations dont vous avez honoré l'académie. Il

ne me convient point de m'ériger en juge, mais il peut me convenir d'interroger. Je me tiendrai honoré de vos inſtructions ; puiſſé-je en recevoir ſur toutes ſortes de ſujets ! Fontenelle dit que les hommes font des fautes, & que les grands hommes les avouent. Mr de Voltaire ne dément ce caractère en quoi que ce ſoit. J'ai haſardé des doutes que j'avois ſur quelques vers de ſes épîtres, & il les corrige. Il faut avoir autant de ſupériorité qu'il en a ſur le reſte des hommes pour avoir autant de condeſcendance. Vous connoiſſez ſon mérite, & j'oſe m'adreſſer à vous, Madame, pour l'aſſurer que je le compte au rang de mes vrais amis, c'eſt-à-dire que je me fie à ſa ſincérité.

Que vous êtes heureuſe, Madame, de poſſéder un homme unique comme Voltaire, avec tous les talens que vous tenez de la nature ! Je me ſentirois tenté d'être envieux, ſi je n'abhorrois l'envie : mais je ſens bien que je ne pourrai m'empêcher d'être de vos admirateurs. Je ſais que vous enchantez les perſonnes par vos grâces, & que vous les ſurprenez par la profondeur de vos connoiſſances. J'ai vu de vos vers charmans, je viens de recevoir de votre proſe ; mais malheureux qui ne vous entretient que par lettres, & qui ne vous connoît qu'à la diſtance d'une centaine de lieues. J'en dirois bien davantage, ſi je ne craignois de vous importuner, & de vous ennuyer ainſi que ces acteurs qui jaſent comme des pies borgnes & qui récitent des tirades de deux cents vers d'arrache-pied ſur le théâtre. Et je ſens trop

que ma lettre ne pourroit vous dédommager d'un quart-d'heure de converſation avec Voltaire, dont la maladie me touche vivement. Je vous quitte, Madame, pour lui écrire, vous aſſurant que je ſuis avec toute l'eſtime qui vous eſt due, & qu'on ne ſauroit vous refuſer,

Votre très-affectionné ami & admirateur.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Rémuſberg, 9 Novembre, 1738.

J'AI reçu preſque en même temps la lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire, & l'ouvrage inſtructif & laborieux que vous avez compoſé ſur la nature du feu. Ce ne ſeront pas des ouvrages ſortis de vos mains qui courront le riſque de m'ennuyer; ils m'inſpireront toujours l'admiration qu'ils méritent. Aſſurément, Madame, ſans vouloir vous flatter, je puis vous aſſurer que je n'aurois pas cru votre ſexe, d'ailleurs avantageuſement partagé du côté des grâces, capable d'auſſi vaſtes connoiſſances, de recherches pénibles, de découvertes ſolides, comme celles que renferme votre bel ouvrage. Les Dames vous devront ce que la langue italienne devoit au Taſſe; cette langue, d'ailleurs molle & dépourvue de force, prenoit un air mâle & de l'énergie lorſqu'elle étoit maniée par cet habile poëte. La beauté, qui fait pour l'ordi-

naire le plus grand mérite des Dames, ne pourra être comptée qu'au nombre de vos moindres avantages. Quant à moi, j'ai lieu de me louer du sort, qui me privant du bonheur d'admirer votre personne, me permet au moins de connoître toute l'étendue de votre esprit.

Mon ouvrage politique ne mérite pas toutes les louanges qu'il vous plaît de lui donner ; il n'y a qu'à penser librement pour en faire tout autant : le secret n'est pas bien grand, & je crois, pour peu qu'une personne eût connoissance des affaires de l'Europe, qu'elle en feroit autant, & qu'elle le feroit mieux. Je me sens né avec à-peu-près les mêmes inclinations que les respectables habitans de Cirey, à cette différence près que ce fruit qui mûrit si bien chez vous, ne réussit pas de même chez moi. Je voltige de la métaphysique à la physique, de la morale à la logique, à l'histoire, de la musique à la poësie. Je ne fais qu'effleurer tout, sans réussir en rien. Votre exemple, Madame, me servira toujours d'aiguillon, pour me faire courir après cette gloire que vous avez acquise à si juste titre. Le plus grand plaisir que puisse goûter un être qui pense, est selon moi celui de faire du bien, & après, celui d'acquérir des connoissances ; & les obstacles qu'il nous faut vaincre pour acquérir ces connoissances, sont encore un plaisir nouveau. Vous connoissez trop ce plaisir pour que je vous en parle davantage ; mais peut-être ne connoissez-vous point celui qu'on prend à vous écrire. Il est cause que les lettres s'allongent quelquefois

plus qu'il ne faudroit : je ne crois pas devoir vous en faire des excuses; je dois seulement vous prier de me croire avec tous les sentimens qu'inspire un mérite d'un caractère aussi distingué que le vôtre, &c.

LETTRE VI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Cirey, 29 Décembre, 1738.

LES louanges dont V. A. R. a daigné honorer l'Essai sur le feu que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, sont un prix bien au-dessus de mes espérances; j'ose même espérer, Monseigneur, qu'elles sont une preuve de vos bontés pour moi, & alors elles me flattent bien davantage.

Les critiques que V. A. R. a bien voulu faire sur mon ouvrage dans sa lettre à Mr de Voltaire, me font voir que j'avois grande raison quand j'espérois que la physique entreroit dans votre immensité.

J'aurois assurément eu grand tort, si j'avois assuré que l'embrasement des forêts étoit ce qui avoit fait connoître le feu aux hommes; mais il me semble que l'attrition étant un des plus puissans moyens pour exciter la puissance du feu & peut-être le seul, un vent violent pourroit faire embraser les branches des arbres qu'il agiteroit : il est vrai qu'il faudroit un vent très-violent, mais avec un vent *donné*, cela

me paroît très-possible ; quoique j'avoue que cela n'est que dans le rang des possibles.

A l'égard des étangs qui gèlent pendant l'été dans la Suisse, j'ai rapporté ce fait d'après Mr de Musschenbroek, qui en fait mention dans ses Commentaires sur les *tentamina florentina*. Il y a en Franche-Comté un exemple de ce phénomène, dans ces grottes fameuses par leurs congélations : car un ruisseau qui traverse les grottes, coule l'hiver & gèle l'été. Je crois avoir rapporté ce fait au même article de la congélation ; or ce qui arrive sous la terre, peut arriver à la surface par les mêmes causes, qui sont vraisemblablement les sels & les nitres qui se mêlent à l'eau.

J'ai été charmée, Monseigneur, d'apprendre que V. A. R. se faisoit une bibliothèque de physique ; je me flatte que vous me ferez part de vos lumières. Je m'estimerai bien heureuse si mon goût pour cette science me procure quelquefois des occasions d'assurer V. A. R. de mon respectueux attachement. Je ne veux pas laisser échapper celle de la nouvelle année ; j'espère que vous me permettrez, Monseigneur, de vous admirer toutes celles de ma vie, & de vous exprimer quelquefois les sentimens pleins de respect avec lesquels je suis, &c.

P. S. Je crois que V. A. R. a bien ri de la fatuité de Thiriot, qui s'est laissé persuader que le changement que Mr de Voltaire a fait à sa première Epître le regardoit, & qui a eu la simplicité de l'é-

crire à V. A. R.; mais je me flatte que V. A. R. ne l'a pas cru. Je la supplie cependant que cette plaisanterie reste entre elle & moi; & si elle veut m'y répondre, je la prie que ce soit par une lettre particulière, par la voie de Mr de Plets ou par quelqu'autre qui ne soit pas la voie ordinaire de Thiriot. Si vous me le permettez, je vous en dirai quelque jour davantage sur cet article. Mr de Kayserling a dû dire à V. A. R. de quelle façon je lui en ai parlé: je me flatte que vous me pardonnerez cette liberté; je compte donner à V. A. R. une marque de mon respect & de mon attachement en lui faisant cette petite confidence, & je la supplie de n'en rien témoigner à Mr de Voltaire, ni à Thiriot, jusqu'à ce que je lui en aye dit davantage.

LETTRE VII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Cirey, 12 Janvier, 1739.

QUAND j'eus l'honneur de parler à V. A. R. dans ma dernière lettre du Sr Thiriot, & que je lui demandai la permission de lui en dire davantage, je ne croyois pas être obligée d'anticiper cette permission, & j'étois bien loin de croire que j'eusse à l'instruire aujourd'hui de choses bien plus importantes que celles dont je lui parlois dans cette lettre.

Les bontés ſingulières dont V. A. R. honore Mr de Voltaire, & l'amitié (le plus ſacré de tous les nœuds) qui m'unit à lui, ne me permettent pas de différer à vous inſtruire de pluſieurs faits dont V. A. R. ſait peut-être déjà une partie.

Je ſais par le Sr Thiriot lui-même, & je ne l'ai pas appris ſans étonnement, qu'il envoie à V. A. R. toutes les brochures que les inſectes du Parnaſſe & de la littérature font contre Mr de Voltaire ; il m'aſſura que V. A. R. le lui ordonnoit : *Je ne ſais*, lui dis-je, *ſi Mr le Prince royal vous l'ordonne ; mais ce que je ſais bien, c'eſt que ſi vous lui aviez appris les obligations que vous avez à Mr de Voltaire, qu'il ignore, & qu'en envoyant à S. A. R. toutes ces indignités, vous y euſſiez mis le correctif que la reconnoiſſance exige de vous ; le Prince, loin de vous en ſavoir mauvais gré, eût conçu pour votre caractère une eſtime que votre conduite préſente eſt bien loin de mériter.*

Malgré cette remontrance il a continué à envoyer à V. A. R. tous les libelles qu'il peut ramaſſer contre Mr de Voltaire ; mais comme j'ai vu par les lettres de V. A. R. à Mr de Voltaire que toutes ces infamies, déteſtées du public, proſcrites par les magiſtrats, & ſouvent ignorées à Paris, loin de diminuer les bontés de V. A. R. pour Mr de Voltaire, les augmentoient encore, j'ai laiſſé faire le Sr Thiriot, d'autant plus que Mr de Voltaire n'en a jamais laiſſé échapper la moindre plainte.

On me mande que Thiriot a envoyé en dernier lieu à V. A. R. un nouveau libelle de l'abbé des

Fontaines, intitulé la *Voltairomanie*; comme il y eſt queſtion du Sr Thiriot, je crois qu'il eſt bon de faire connoître à V. A. R. quel eſt l'homme au nom duquel on oſe donner dans ce libelle un démenti à Mr de Voltaire & qui oſe l'envoyer à V. A. R.

Quand le Sr Thiriot ne devroit à Mr de Voltaire que ce que les devoirs les plus ſimples de la ſociété exigent, la façon dont on parle de lui par rapport à Mr de Voltaire dans cet infame libelle, devroit le révolter, & il ne devroit pas laiſſer ſubſiſter un moment le doute qu'il eût démenti ſes lettres & ſes diſcours pour un ſcélérat généralement mépriſé, tel que l'abbé des Fontaines.

Mais que V. A. R. penſera-t-elle quand elle ſaura que le même Thiriot, qui veut aujourd'hui affecter la neutralité entre Mr de Voltaire & ſon ennemi, n'eſt connu dans le monde que par les bienfaits de Mr de Voltaire; qu'il n'eſt jamais entré dans une bonne maiſon que comme ſon porte-feuille, comme un homme qui le répétoit quelquefois; que Mr de Voltaire, dont la généroſité eſt bien au-deſſus de ſes talens, l'a nourri & logé pendant plus de dix ans; qu'il lui a fait préſent des lettres philoſophiques, qui ont valu à Thiriot de ſon aveu même plus de deux cents guinées, & qui ont penſé perdre Mr de Voltaire; & qu'il lui a enfin pardonné des infidélités, ce qui eſt plus que des bienfaits: que penſerez-vous, Monſeigneur, d'un homme qui ayant de telles obligations à Mr de Voltaire, loin de prendre aujourd'hui la défenſe de ſon bienfaiteur & de celui

qui vouloit bien le traiter comme son ami, affecte de ne plus se souvenir des choses qu'il a écrites plusieurs fois, & dont Mr de Voltaire a les lettres & qu'il a répétées encore devant moi ici cet automne, & craint de se compromettre, comme si un Thiriot pouvoit jamais être compromis, & comme s'il y avoit une façon plus ignominieuse de l'être, que d'être accusé de manquer à tant de devoirs, & à tant de liens, & de les trahir tous pour un des Fontaines ?

Je me flatte que V. A. R. pardonnera la façon vive dont je lui écris, en faveur du sentiment qui allume ma juste indignation. Mr de Voltaire respecte ses bienfaits & son amitié, & je suis bien sûre qu'il n'eût jamais instruit V. A. R. des faits que cette lettre contient ; mais plus il est incapable de faire connoître Thiriot à V. A. R., plus je crois remplir un devoir indispensable de l'amitié que j'ai pour lui, & du respect que j'ai pour V. A. R., en l'instruisant de l'ingratitude du Sr Thiriot.

Je ne sais s'il est possible de le corriger ; mais ce dont je suis sûre, c'est que le désir de plaire à V. A. R. & de mériter les bontés d'un Prince aussi vertueux peut seul l'engager à l'être.

Vous savez, Monseigneur, que les personnes publiques dépendent des circonstances ; ainsi, quelque singulier qu'il soit que la conduite de Thiriot puisse porter quelque coup, cependant il seroit désirable pour Mr de Voltaire qu'il rendît publiquement dans cette occasion ce qu'il doit à la vérité & à la recon-

noiſſance, & je ſuis perſuadée qu'un mot de V. A. R. ſuffira pour le faire rentrer dans ſon devoir.

Je ſupplie encore V. A. R. d'être perſuadée que jamais Thiriot ne feroit venu à Cirey, ſi le titre d'un de vos ſerviteurs ne lui en eût ouvert l'entrée. Mr de Voltaire, qui l'a comblé de tant de bienfaits, & qui reſpecte encore une connoiſſance de vingt années, le connoît cependant trop bien pour lui avoir jamais montré une ſeule ligne des lettres dont V. A. R. l'honore, ni de celles qu'il a l'honneur de vous écrire.

Quelque mépriſable que ſoit l'auteur de l'infame libelle dont j'ai parlé à V. A. R. dans cette lettre, il eſt, je crois, du devoir d'un honnête homme de repouſſer publiquement des calomnies publiques. Mr du Chaſtellet, moi, tous les parens & tous les amis de Mr de Voltaire lui ont donc conſeillé de publier le mémoire que j'envoie à V. A. R.; il n'eſt pas encore imprimé, mais le reſpect de Mr de Voltaire pour V. A. R. lui fait croire qu'il ne peut trop tôt lui envoyer la juſtification d'un homme qu'elle honore de tant de bontés.

Je ſupplie V. A. R. de ne point faire paſſer par Mr Thiriot la réponſe dont elle m'honorera; elle peut l'adreſſer en droiture à *Vally en Champagne*. Nous avons eu l'honneur, Mr de Voltaire & moi, d'écrire à V. A. R. par Mr Plets.

Malgré la longueur de cette lettre, je ne puis la finir ſans marquer à V. A. R. combien je ſuis flattée de penſer que les affaires de ma maiſon qui m'ap-

pellent ce printemps en Flandre, me rapprocheront des Etats du Roi votre père, & pourront peut-être me procurer le bonheur d'assurer moi-même V. A. R. des sentimens de respect & d'admiration avec lesquels je suis, &c.

LETTRE VIII.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Berlin, 23 Janvier, 1739

JE serois inexcusable d'avoir critiqué quelques endroits de votre excellent ouvrage sur le feu, si ce n'étoit vous qui aviez désiré de savoir mes sentimens. Novice en physique, il y auroit eu beaucoup d'amour-propre & de présomption à toucher aux ouvrages des maîtres de l'art. Je suis si persuadé qu'il n'y a que la modestie & la docilité qui puissent en quelque manière excuser l'ignorance, que je n'abandonnerai jamais ce retranchement, à moins que des raisons aussi fortes que vos volontés ne m'en fassent sortir. C'est cette même volonté qui m'oblige de vous dire avec la franchise que votre mérite exige de moi, que j'ai quelque peine à me persuader qu'un vent donné puisse jamais causer un embrasement dans les forêts. Je suis en un pays, Madame, où pour mon malheur je suis plus à portée de faire de ces sortes d'expériences. En automne & au commencement du printemps nous avons des vents

qui font aſſurément honneur à l'impétuoſité de Borée, & il arrive fréquemment qu'ils déracinent des chênes qui paroiſſoient cramponnés pour jamais en terre, tant leurs racines étoient ſolides & profondes. Les pays plus voiſins du nord ont des vents plus forts encore ; mais il me ſemble qu'ils ne ſauroient cauſer d'embraſement, à cauſe que l'écorce des arbres & la mouſſe qui y eſt attachée ne s'y prêteroient pas facilement.

Le déſir de m'inſtruire ou la curioſité m'a fait interroger des perſonnes qui ont beaucoup voyagé en Suiſſe, & des Suiſſes même ; mais toutes celles à qui j'ai parlé du phénomène rapporté par Mr Muſſchenbroek ſe ſont inſcrites en faux contre ce fait ; peut-être qu'elles ne l'ont pas examiné avec des yeux philoſophiques, ou que peu attachées aux progrès des découvertes phyſiques, elles n'y ont point fait attention. Il me ſemble toutefois que dans un ouvrage où, ſuivant le grand principe de Newton, tout doit ſe fonder ſur des expériences certaines, il ne faudroit (je dis, ce me ſemble) point mêler les conjectures aux belles & curieuſes expériences qu'on rapporte. Voilà le comble de l'impertinence, je décide de ce qu'à peine je commence à comprendre. Je vous en fais mille excuſes ; je vous prie de vous reſſouvenir de mon âge, & que vous avez excité mon indiſcrétion.

Oſerois-je après cela vous expoſer encore un doute, ſur lequel j'attends la déciſion de vos oracles ? Vous expliquez, Madame, la congélation de ces ruiſſeaux

qui coulent dans les grottes de la Franche Comté : mais s'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment, il s'enſuivroit, la chaleur du ſoleil attirant beaucoup de parties nitreuſes de la terre, & cette chaleur étant plus forte en été qu'en hiver, que les fleuves devroient geler en été & couler en hiver ; l'expérience nous prouve cependant le contraire ; ainſi je ſerois porté à croire que la congélation de ces ruiſſeaux a une raiſon particulière, qui pourroit peut-être ſe trouver dans les parties nitreuſes mêlées au lit de ces ruiſſeaux, & en ce que ces exhalaiſons ne pouvant ſortir de ces grottes de jour, retombent & ſe mêlent la nuit avec ces petits ruiſſeaux & produiſent ce phénomène ſi extraordinaire.

J'eſpère, Madame, que vous voudrez bien me deſſiller les yeux ſur ces matières, afin que j'admire encore & les merveilles de la nature, & la vaſte étendue de votre génie incomparable. Dès que je ſerai de retour à Rémuſberg, ce qui pourra être dans huit jours, j'entrerai dans la carrière de la phyſique, à laquelle vous faites tant d'honneur. Je ſuis ravi de ce que vous voulez bien que je m'adreſſe à vous pour avoir des éclairciſſemens, & je pourrai me glorifier qu'une belle & jeune Dame aura été mon guide dans le pays de la nature. D'autres ſe dégoûtent des ſciences par la pédanterie de ceux qui les enſeignent, je m'y livrerai comme à une paſſion : Emilie, les grâces, & que ſait-on, l'amour même ſeront mes maîtres.

Il n'y a qu'à connoître Mr de Voltaire & Thiriot

pour juger lequel des deux doit être au-dessus de la critique de l'autre. J'ai d'abord soupçonné quelque serpent caché sous les fleurs, lorsque Thiriot m'a annoncé d'un ton triomphant qu'il avoit fait changer les épîtres de notre digne ami : en un mot Thiriot est très-propre à vous servir & à vous amuser. Son fond d'amour-propre est le principe des soins qu'il se donne pour vos commissions & vos divertissemens. Il m'écrit quelquefois des lettres où il paroît brouillé à jamais avec le bon sens : il n'a jamais le rhume que je n'en sois informé par un galimatias de quatre pages ; mais il se surpasse surtout dans le jugement & la critique qu'il fait des ouvrages d'esprit : & il escalade le superlatif, lorsqu'il refond en son style les pensées de Mr de Voltaire ou de quelque homme d'esprit. Pour moi, qui connois assez la façon originale de penser de notre incomparable poëte, je reconnois dans ces mauvaises copies les traits inimitables de l'original. Indépendamment de ces défauts, Thiriot est un bon garçon. Son exactitude & le désir qu'il a d'être utile le rendent estimable. Je n'abuserai point, Madame, de la confidence que vous m'avez faite ; je serois très-fâché de déranger vos petits divertissemens. Je suis dans le cas de ne pouvoir rien vous souhaiter que vous ne possédiez déjà : avec votre génie & la compagnie de Mr de Voltaire je ne dois désirer que la continuation de votre bonheur : je ne puis cependant m'oublier tout-à-fait moi-même. Si les vœux des humains peuvent avoir quelque efficace, les miens seront surement exaucés,

ceux que je fais dans l'espérance d'admirer un jour de mes yeux les merveilles que la nature opère par votre personne. Je brûle d'envie de vous assurer des sentimens avec lesquels je serai toute ma vie, &c.

LETTRE IX.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Berlin, 29 Janvier, 1739.

JE suis extrêmement fâché, tant pour l'amour de votre repos que pour celui du digne Voltaire, de ce que des Fontaines & Rousseau ne se lassent jamais de blasphémer contre l'Apollon de la France. J'ai fait écrire à Thiriot que je voulois avoir ce libelle, quelque affreux qu'il pût être ; mais il ne me l'a pas envoyé encore. Lorsqu'on s'intéresse autant à quelqu'un que je le fais à Mr de Voltaire, tout ce qui peut le regarder d'une manière relative ou directe devient intéressant ; & quelque répugnance que j'aye à lire ces écrits qui sont l'opprobre de l'humanité & la honte des lettres, je me suis néanmoins imposé cette pénitence, afin d'être instruit des faits qui attirent ordinairement des suites après eux, & qui tiennent à une infinité de particularités & d'anecdotes. Thiriot m'a envoyé la copie de la lettre qu'il vous a adressée. Autant que j'en puis juger, Thiriot n'est point malicieux ; mais s'il biaise, ce n'est que par foiblesse & par timidité. Vous verrez par

la

la copie de ce que je lui ai fait écrire, que je lui ai fait ſentir quels ſont les devoirs d'un honnête homme, & que la probité & la reconnoiſſance ſont des vertus ſi indiſpenſables, que ſans elles les hommes ſeroient pires que les monſtres les plus affreux. Thiriot s'amendera, Madame; il ne falloit que lui montrer ſes devoirs & lui inſpirer des ſentimens. Vous n'avez à Cirey devant vos yeux que des vertus héroïques. Mais ſouvenez-vous que tout le monde n'eſt pas héros, & que le pauvre Thiriot ne peut être compté qu'au nombre de ces foibles mortels dont la vertu n'eſt que comme un thermomètre qui a beſoin d'être échauffé par l'exemple d'une vertu ſupérieure pour ſe monter ſur le même ton.

J'ai lu le mémoire du digne Voltaire, & j'ai déploré le temps précieux qu'il a employé à le compoſer. Si la réputation du chantre de la Henriade, de l'auteur de l'hiſtoire de Charles XII, du traducteur de Newton n'étoit que d'un jour, il feroit aſſurément bien de ſe juſtifier, & de ſe laver du venin de la calomnie aux yeux du public, comme le feroit un homme inconnu auquel ce public auroit pu faire injuſtice; mais il me ſemble que Mr de Voltaire eſt bien loin d'être dans ce cas: il eſt connu généralement, l'univers entier a ſes ouvrages entre les mains. La raiſon du banniſſement de Rouſſeau, le procédé indigne & infame de ce poëte, l'affaire de l'abbé des Fontaines, le ſervice que Voltaire lui a rendu: tout cela ſont, Madame, des faits qui ne ſont

ignorés de perſonne. Un lecteur ſenſé ſe rappelle le caractère de Rouſſeau & l'ingratitude de des Fontaines en liſant leurs écrits ; & il ſe révolte, lorſqu'il voit les nouveaux libelles dont on ne ceſſe de pourſuivre Voltaire. Il me ſemble, Madame, qu'il auroit ſuffi de laiſſer penſer le lecteur & de ne lui point répéter ce dont il eſt déjà inſtruit. D'ailleurs Mr de Voltaire ſe compromet en quelque manière lorſqu'il honore Rouſſeau & des Fontaines d'une réponſe à leurs infames écrits : je crois qu'il auroit ſuffi de ſe plaindre au chancelier des auteurs indignés de ce libelle injurieux, & que la punition de ces infames auroit été plus honorable à Mr de Voltaire que les horreurs de leur vie dont il fait le portrait. Non, ce n'étoit point ſur ces indignes originaux que devoit s'exercer ſon pinceau ; il eſt trop noble pour être avili de la ſorte : ce ſera moi qui revendiquerai le temps & les penſées que Mr de Voltaire y a perdus. Se défendre contre des accuſations, eſt le pas le plus gliſſant pour l'amour-propre : il n'eſt guères poſſible de ſe juſtifier ſans ſe louer ſoi-même, & rien n'eſt plus odieux que l'encens qu'un auteur brûle ſur ſes propres autels. Celui qui ſe juſtifie contre les traits que la calomnie a lancés ſur ſon honneur, eſt dans la triſte néceſſité de ſe louer ſoi-même ; ainſi il me ſemble que ces apologies conviendroient mieux dans la bouche d'un ami : elles feroient plus d'honneur à la modération de la perſonne offenſée, & elles en auroient d'autant plus de poids. Je m'offre très-volontiers à être l'apologiſte

de l'inimitable Voltaire, toutes fois & quand il en aura besoin : ce sera Trajan qui sera le panégyrique de Pline.

Vous me flattez, Madame, de vous approcher ce printemps de nos frontières, & j'ai le chagrin de vous apprendre que je prends un chemin tout opposé cette année ; je compte de suivre le Roi en Prusse, & ce ne sera que dans deux ans que je reverrai le pays de Clèves. Je suis bien malheureux de ce que le destin me paroît si contraire. Si je n'ai pas la satisfaction de vous voir, j'aurai du moins le plaisir de recevoir plus souvent de vos lettres. Je vous prie de me croire avec une estime infinie, &c.

LETTRE X.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Rémusberg, 8 Mars, 1739.

L'APPROBATION que vous donnez au dessein que j'ai formé d'étudier la physique, & votre exemple, m'encourageront merveilleusement dans cette nouvelle carrière. Le dérangement de ma santé m'a empêché jusqu'à présent d'y entrer ; mais dès que je me sentirai tout-à-fait guéri, je compte de m'enrôler dans cette science sous vos bannières, conduit par la force de votre divin génie. Je me

ſuis propoſé de lire d'abord les mémoires de l'académie des ſciences, enſuite la phyſique de Muſſchenbroek, & de finir par la philoſophie de Newton. J'éviterai ſoigneuſement la géométrie, dont les calculs infinis m'épouvantent & paſſent mes forces; & je me contenterai de recueillir les fleurs que les autres ont eu ſoin de cultiver. C'eſt en abrégé le plan que je me ſuis fait de cette étude; il faut ſe connoître ſoi-même, & j'ai ſu me dire que je n'ai ni le génie d'Emilie ni l'eſprit univerſel de Voltaire, pour embraſſer de ſi vaſtes connoiſſances. Je me contente en un mot, Madame, de glaner ſur vos pas, & je me dis ſans ceſſe: *C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire auteur, &c.*

Les perſécutions ſuſcitées au digne Voltaire m'affligent véritablement: la France devroit conſerver ſoigneuſement le loiſir précieux que ce digne auteur voue avec tant de générosité, aux dépens de ſa ſanté même, au bien & à l'inſtruction du public. Cet homme auroit eu des ſtatues au capitole, on l'auroit déifié au Lycée; peut-être auroit-il occupé la place de Jupiter, s'il étoit venu au monde dans ce temps où l'admiration pour le mérite alloit juſqu'à la ſuperſtition. Je ſuis ſûr que Mr de Voltaire aura pleine ſatisfaction au ſujet de l'indigne des Fontaines: le procédé de ce fripon eſt trop inſolent pour échapper à la vengeance des magiſtrats, & l'indignation publique doit en cas d'injuſtice tenir lieu à Mr de Voltaire de la ſatisfaction la plus éclatante.

Thiriot est inexcusable dans sa conduite : mais, Madame, il ne falloit pas prendre Thiriot pour ce qu'il n'est point & pour ce qu'il ne sera jamais. Il n'a pas la fermeté d'ame qu'on exige de lui, & la question se réduiroit à savoir, si Thiriot manque par malice ou par foiblesse. Je vous assurerois bien que ce n'est point par malice ; vous le connoissez, Madame, & vous savez qu'il n'a ni assez d'esprit ni assez de méchanceté pour être malicieux. Quel intérêt pourroit le porter à préjudicier à Mr de Voltaire ? Aucun. Mr de Voltaire est son bienfaiteur ; c'est de plus son idole ; il lui rend un hommage continuel, ne pensant que d'après lui, & ruminant, si je puis m'exprimer ainsi, les pensées que Mr de Voltaire a déjà digérées. Thiriot a de plus fait métier toute sa vie de soutenir à cor & à cri les ouvrages de l'auteur de la Henriade : quelle raison pourroit-il avoir pour se donner un démenti si manifeste ? Mr de Voltaire l'a-t-il mécontenté ? Aucunement. Auroit-on eu de la froideur envers lui ? Bien loin de là. Vous l'avez comblé de bontés à Cirey, & il s'en est loué à tous ceux de sa connoissance. Vous conviendrez donc, Madame, qu'une faute de jugement, une foiblesse d'esprit, qu'on ne doit imputer qu'à la nature, ont fait faire de fausses démarches à Thiriot ; joignez à cela les mauvais conseils des personnes auxquelles il s'est confié ; il faut passer quelque chose à l'humanité. Croyez-moi, Madame, ne prenez point les choses à la rigueur ; vous perdriez un homme qui vous est attaché, & dont l'unique défaut

eſt de n'avoir pas reçu de la nature un jugement & un génie dignes de Cirey; mais qui ne perdriez-vous pas de cette manière? & ſi vous ne vouliez accorder votre amitié & vos bontés qu'à des perſonnes du mérite de Mr de Voltaire, je vous avertis, Madame, que le nombre de vos amis ſeroit très-petit. J'ai fait écrire à Thiriot, & je le ferai encore, afin qu'il ſe conduiſe plus rondement & qu'il ait plus de cœur qu'il n'en a témoigné juſqu'à préſent. Je ſuis ſûr que ſi vous lui rendez vos bontés, elles l'encourageront beaucoup à bien faire.

Le zèle infini que vous témoignez, Madame, pour les intérêts de notre ami, me charment. Souffrez, je vous prie, que je vous faſſe en même temps reſſouvenir de la philoſophie qui doit donner une certaine tranquillité d'ame, par laquelle les hommes perſécutés ſe mettent au-deſſus de la perſécution, & qui leur fait étouffer en quelque façon les mouvemens tumultueux qu'enfantent en nous le reſſentiment & toutes les paſſions. Il eſt ſûr qu'il eſt bien difficile de parvenir à un certain état d'indifférence; mais je crois que la condition de l'humanité demande qu'on ſe muniſſe puiſſamment contre les chagrins, contre ce domaine inaliénable de notre état, & que quelque réflexion ſérieuſe ſur la vie humaine nous apprenne à diminuer nos chagrins, pour les ſentir moins; & à multiplier & groſſir nos plaiſirs, afin d'en être plus vivement frappés. Il eſt certain que rien n'eſt plus ſenſible à une ame bien née, que de ſe voir attaquée du côté de la

réputation : c'eſt là le défaut de la cuiraſſe des grands hommes. Mais je me ſouviendrai toute ma vie du jugement qu'on a porté de Caton & de Cicéron. Chez Caton (dit Monteſquieu) la vertu étoit le principal, & la gloire n'étoit rien : chez Cicéron la gloire étoit le tout & la vertu n'étoit que l'acceſſoire. Lorſque l'on conſidère la vertu comme un bien qu'on ne ſauroit nous enlever, on mépriſe les projets frivoles des envieux & la puérilité des calomnies : le digne Voltaire eſt en droit de les mépriſer, ſon repos eſt trop précieux pour être troublé par des bagatelles ſemblables. Qu'il ſuive le conſeil que le Mercure de Lucien donnoit à Jupiter, qui penſoit devenir mélancolique des diſcours impertinens que tenoient les Athéniens ſur ſon ſujet : *Contentez-vous*, lui diſoit Mercure, *de gouverner le monde, & laiſſez les parler.* Que Mr de Voltaire ſe contente d'inſtruire, de gouverner le monde ſavant, & qu'il mépriſe des choſes qui lui ſont auſſi inférieures que le Lycée l'étoit à l'Olympe. Je regrette beaucoup que vous ſachant plus dans notre voiſinage que par le paſſé, je ne puiſſe pas contenter le déſir que j'ai, Madame, de vous admirer, & de vous donner en perſonne des marques de mon éſtime. Mon étoile ne m'a jamais été trop propice, & je commence à m'accoutumer à ſes perfidies ; je lui pardonnerois volontiers toutes les autres infidélités qu'elle m'a faites ; mais le tour qu'elle me joue aujourd'hui eſt des plus ſanglans ; pour l'en punir, je prierai quelque aſtronome de l'exiler au fond des cieux

à quelques millions de lieues plus loin du ſoleil. La punition ſeroit grande, mais elle n'égaleroit pourtant point ce que mérite ſa noirceur.

Mais quittons les figures. Vous remarquez vous-même, je m'en aſſure, qu'on fait une grande perte, quand on manque l'occaſion de vous voir. J'en fais la triſte expérience, & il ſemble que le ſort me prépare le deſtin de Tantale; il vous expoſe, pour ainſi dire, à ma vue, pour augmenter mes déſirs & ma curioſité, & en même temps il me met dans l'impoſſibilité de me ſatisfaire. Je ne pourrois faire un meilleur uſage de mon crédit & de mes amis qu'en les employant pour vous. Ma volonté ſera toujours la même, & il ne dépendra que de l'occaſion de la réaliſer. Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Rémuſberg, 15 Avril, 1739.

LES chagrins du digne Voltaire m'ont été extrêmement ſenſibles. Je ſuis tout de feu pour mes amis, & tout ce qui les regarde me touche autant que ſi cela me regardoit perſonnellement; je n'aime point les amis qui ſe tiennent comme ces tranquilles Euménides de l'opéra, lorſque leurs amis ont beſoin de leur ſecours. Auſſi vais-je m'intéreſſer pour le digne Voltaire ſans qu'il m'en ait ſollicité; j'écrirai

pour cet effet par l'ordinaire prochain au Marquis de la Chétardie, & je ferai jouer tous mes ressorts pour rendre le calme à un homme qui a si souvent travaillé pour ma satisfaction.

Il faut que Voltaire se contente de mépriser ses ennemis : c'est en vérité toute la grâce qu'il leur peut faire ; il se rabaisseroit trop en se mettant en compromis avec eux, & sa plume est trop noble pour s'escrimer contre des armes qui n'ont de force que tant que la malice & la calomnie les soutiennent ; je suis donc bien aise qu'il ait pris le parti du silence.

Vous m'attaquez, Madame, du côté de la physique, & je ne trouve de salut que dans la fuite. J'ai fait si peu de progrès dans la connoissance de la nature, que je me garderai bien d'entrer en lice avec vous : ce de quoi je conviens cependant très-volontiers, c'est qu'il y a beaucoup de choses dans la nature qui nous sont cachées, & qui apparemment le seront toujours.

Je me consolerois à la vérité facilement d'ignorer le ressort de l'air, la cohérence, &c. si j'avois l'avantage de vous connoître personnellement. Vous jugez bien, Madame, qu'il m'est d'autant plus douloureux de vous savoir sur les confins des états du Roi mon père & de ne pouvoir profiter de ce voisinage. Je ne sais quelle force centrifuge me pousse malgré moi en Prusse ; mais je sens bien que je porte en moi un principe qui dirigeroit mes

pas d'un côté tout différent. Soyez-en persuadée, Madame, comme de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Bruxelles, 1 Août, 1739.

J'AI tant de remercîmens à faire à V. A. R., & tant de pardons à lui demander, que je suis embarrassée entre ma reconnoissance & ma confusion. V. A. R. a su la vie errante que j'ai menée depuis trois mois, & c'est encore sur le point de partir que j'ai l'honneur de vous écrire; je vais passer une quinzaine de jours à Paris, & je voudrois bien pendant que j'y serai recevoir quelques ordres de V. A. R., & couper l'herbe sous le pied à Thiriot. Mon séjour en Flandre a été rempli par vos bienfaits. Vous avez su sans doute, Monseigneur, que celui qui en étoit chargé, nous trouva à Enghien, répétant une comédie; nous descendîmes promptement du théâtre, pour aller jouer une partie de cadrille avec ces boîtes charmantes & pleines de grâces & de galanterie que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Quelques jours après, le Duc d'Aremberg vint célébrer ici la santé de V. A. R. avec ce

bon vin de Hongrie, qui eſt véritablement du nectar; nous avons encore pris cette liberté avec Mr Schilling. Car V. A. R. doit bien me rendre la juſtice de croire que dès que je ſais un Pruſſien dans Bruxelles, mon plus grand ſoin eſt de ſaiſir cette occaſion de parler de vous, & de m'informer d'un Prince qui m'honore de tant de bontés, & que j'admire par tant de titres.

Je n'oſe demander à V. A. R. des nouvelles de ſes progrès en phyſique; car je vois par les lettres dont elle honore Mr de Voltaire que Machiavel & la poëſie ont la préférence; j'éſpère pourtant que quelque jour vous donnerez quelques momens à une ſcience ſi digne de vous occuper, & je vous avoue, Monſeigneur, que mes déſirs là-deſſus ſont un peu intéreſſés; car je me flatte que mon commerce en ſeroit plus agréable à V. A. R.

Je ne puis vous exprimer la triſteſſe que j'ai ſentie dans mon voyage au pays de Liége, quand j'ai penſé que l'année paſſée V. A. R. étoit preſque dans ces cantons; mais, Monſeigneur, n'y reviendrez-vous jamais? Je prévois que je jouerai long-temps ici le rôle de la comteſſe de Pimbèche, & je m'en conſole dans l'eſpérance que mes procès me feront gagner le temps où le Roi votre père viendra voir ſes états méridionaux; car je compte revenir de Paris ici pour mon hiver, *& plus.*

V. A. R. a ſu ſans doute que l'abbé des Fontaines a été obligé de déſavouer la Voltairomanie entre les mains de Mr Héraut, lieutenant de police, & que

son désaveu a été mis dans les gazettes. L'intérêt que V. A. R. a daigné prendre à cette malheureuse affaire, & la façon pleine de bonté dont elle a bien voulu m'en parler, m'ont fait croire que ce détail lui seroit agréable.

Nous reverrons Thiriot à Paris, & je me sens fort portée à user envers lui de cette indulgence dont la foiblesse de son caractère me paroît très-digne & à laquelle V. A. R. m'a exhortée; c'est à vous, Monseigneur, à donner l'exemple de toutes les vertus; ceux qui les admirent de près sont plus heureux, mais personne ne peut être avec plus de respect & d'attachement que moi, &c.

LETTRE XIII.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Berlin, 20 Août, 1739.

APRÈS avoir fait cent milles d'Allemagne en quatre jours, il ne me falloit pas moins qu'une lettre de votre part pour me rappeler à la vie. Dans six semaines d'absence j'ai parcouru une infinité de pays, de contrées & de villes, j'ai vu quelques millions d'hommes; mais je puis vous jurer, Madame, que parmi cette prodigieuse quantité il ne s'en est pas trouvé un digne de recevoir la bourgeoisie de Cirey.

Je suis bien aise d'apprendre que le petit hommage d'ambre que vous a fait la Prusse vous a été agréa-

ble. L'ambre eſt de l'encens, on s'en ſert dans toutes les égliſes catholiques, & même les Indiens en parfument leurs idoles; pourquoi cet encens ne fumeroit-il point à Cirey, dans ce temple de la vérité & de l'amitié où l'uſage en eſt plus légitime que dans ces lieux conſacrés par l'erreur & peuplés par la ſuperſtition?

Si j'apprends que le vin de Hongrie faſſe du bien à notre cher & digne ami, & s'il eſt de votre goût, je continuerai de vous en fournir; il eſt bien juſte que chaque pays vous paye le tribut de ce qu'il produit de plus exquis.

Vous voulez, Madame, que je m'applique à la phyſique, pour que votre commerce ne m'ennuie point, comme il vous plaît de le dire; il me ſemble cependant que cette précaution eſt priſe de fort loin; un jeune homme, pour peu qu'il ait de ſenſibilité, ne reſtera pas court avec une jeune, belle & aimable Dame. Je ſens bien que ſi j'avois le plaiſir de vous voir, je vous parlerois de toute autre choſe que de phyſique, & que Newton, Maupertuis, Mairan, & Locke ne m'occuperoient guères en votre préſence; ménageons-nous les ſecours de ces ſavans hommes pour l'âge où le cœur glacé ne nous fournit plus rien à dire, & permettez-moi, Madame, de préférer à mon âge la vivacité des ſentimens aux charmes flegmatiques d'une correſpondance phyſique.

Je ſuis occupé à préſent à réfuter l'ennemi de l'humanité, & le calomniateur des princes; je me

délasserai de cet ouvrage entre les bras de la poësie, & je ramperai sur vos pas dans la carrière de la physique. Il n'est pas permis, Madame, à tout le monde d'être universel : il en est des génies comme des sciences; les uns embrassent beaucoup plus d'objets que les autres. Pour moi, je m'apperçois bien que l'immensité est aussi peu mon partage que l'univers entier étoit celui d'Alexandre; je fais des efforts pour conquérir quelque petite province voisine, à peu-près comme la France, qui s'empare tout doucement de l'île de Corse, après s'être mise en possession de la Lorraine, avec cette différence pourtant que la conquête de ces états se fait ou par violence ou par supercherie, & que le pays des sciences ne se gagne que par un travail assidu, que toute finesse, que tout artifice pour s'en rendre le maître devient inutile, & que nous n'avons d'autres moyens pour nous les approprier que les forces de l'esprit. Vous autres qui marchez à pas de géans, vous vous imaginez que tout le monde a l'honneur d'être géant comme vous : mais je suis charmé que vous ayez ce défaut de l'humanité, que vous jugiez les autres par vous-mêmes; daignez à l'avenir vous ressouvenir, Madame, que les hommes peuvent se ressembler, mais que malgré tout cela ils diffèrent beaucoup d'esprit & de capacité.

Je suis bien aise d'apprendre que l'ami Voltaire a lieu d'être content de la manière dont on lui a fait justice à Paris. Il a très-bien fait de ne point écrire, & la satisfaction qu'il reçoit lui fait plus d'honneur

que tous les factums ou tous les écrits par lesquels il se seroit compromis. Je fais faire une édition magnifique de la Henriade; tout y sera digne de son auteur; je lui écrirai dans quelques jours, & lui enverrai la préface, pour qu'il la corrige s'il le juge à propos.

Tout ce qui me vient de vous, Madame, me sera toujours très-agréable: les nouvelles de Paris passant par vos mains gagneront l'éclat qu'un diamant brut reçoit des mains du lapidaire habile, & d'ailleurs ce qui vous regarde & ce qui touche votre aimable ami, me fera toute ma vie un plaisir infini. Je vous prie de me croire avec tous les sentimens de la plus parfaite estime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIV.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Paris, 13 Octobre, 1739.

JE ne veux pas être la dernière à marquer à V. A. R. combien la préface de la Henriade m'a paru digne du plus singulier éditeur qu'il y ait jamais eu. L'honneur que V. A. R. fait à Mr de Voltaire est bien au-dessus du triomphe que l'on avoit décerné au Tasse; son attachement pour V. A. R. en est

digne, & sa reconnoissance est proportionnée au bienfait.

Je ne suis pas assez ennemie du genre humain pour tirer V. A. R. du bel ouvrage qu'elle a entrepris d'en réfuter le corrupteur, pour lui faire apprendre quelques vérités de physique. Je vois, Monseigneur, que vous encouragerez cette science; mais que vous avez un emploi plus précieux à faire de votre temps que de vous y appliquer; & pourvu que V. A. R. me conserve les mêmes bontés, je plaindrai la physique, mais je ne pourrai m'en plaindre. Je prends la liberté de lui envoyer la traduction italienne du premier chant de la Henriade; je vais un peu sur les droits de Mr de Voltaire; mais il a tant de ces sortes de présens à faire à V. A. R., que j'espère qu'il ne m'enviera pas cette petite occasion de lui faire ma cour. Je fais peu de vers, mais je les aime passionnément, & je crois que vous serez content de la fidélité & de la précision de la traduction que j'ai l'honneur de vous envoyer; l'auteur assure qu'il donnera le reste tout de suite.

Je suis arrivée à Paris dans un temps où tout étoit en feu & en joie, & j'ai retrouvé cette ville & ses habitans aussi aimables & aussi frivoles que je les avois laissés. Pour la cour, il s'y est fait de grandes révolutions, & il me semble qu'elle est à présent ce qu'elle doit être. Je quitte tout cela, non sans quelque regret, pour des procès; j'espère que V. A. R. adoucira mon séjour de Bruxelles par les marques de son souvenir; elle n'en peut honorer personne

personne qui en sente mieux le prix & qui soit avec plus de dévouement que moi, &c.

LETTRE XV.

DU PRINCE ROYAL,

MADAME, Rémusberg, 27 Octobre, 1739.

J'ÉTOIS vis-à-vis de Machiavel, lorsque j'eus le plaisir de recevoir votre lettre & la traduction italienne de la Henriade. Je me suis vu infiniment encouragé par les suffrages que vous donnez à la préface de la Henriade. Ce sont la vérité & la persuasion qui se sont exprimées par ma plume. Cet ouvrage se loue de lui-même, & je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir arrangé les phrases. Mr. de Voltaire n'a pas besoin de panégyriste pour être estimé & goûté de l'Europe; aussi n'est-ce que d'un foible roseau que j'ai voulu étayer l'édifice de sa réputation.

Vous me demandez des nouvelles de Machiavel. Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrois point présenter un ouvrage informe & mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup, & j'efface davantage. Ce n'est encore qu'une masse d'argile grossière, à laquelle il faut donner la façon & le tour convenable; cependant je vous envoie l'avant-propos, pour vous faire juger dans quel es-

prit cet ouvrage eſt compoſé. Il y a des matières ſérieuſes où il a fallu des réfutations ſolides : mais il y en a d'autres où j'ai cru qu'il étoit permis d'égayer le lecteur : je ne ſais rien de pire que l'ennui, & je crois que l'on inſtruit toujours mal le lecteur, lorſqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la préſomption à mon âge de me flatter d'inſtruire le public ; mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurois bien voulu ſemer par-ci par-là de ce ſel attique tant eſtimé des anciens ; mais ce n'eſt pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage chapitre par chapitre à Mr de Voltaire ; votre jugement & votre goût me tiendra lieu de celui du public : je vous demande en amitié de ne point me déguiſer vos ſentimens.

Mais je m'apperçois que, comme l'éternel abbé de Chaulieu, je ne parle que de moi-même ; je vous en demande mille pardons, Madame, la matière m'entraîne & Machiavel m'a ſéduit.

Pour changer de diſcours, je vous dirai que nous avons vu ici l'aimable Algarotti avec un certain Milord Baltimore, non moins ſavant & non moins agréable que lui. J'ai ſenti tout le prix de leur bonne compagnie pendant huit jours ; après quoi ils ont été relevés par ce Marcus Curtius des François, qui ſe dévoue pour le bien de ſa patrie, & qui va s'abymer, dit-on, dans le plus grand gouffre des mers hyperborées ; j'ai penſé le confeſſer en le voyant partir, regrettant toutefois qu'un auſſi aimable homme

allât ſe morfondre dans un climat & dans un pays auſſi peu digne de lui que la Ruſſie.

Il m'a dit mille biens de ſon monarque, & il a penſé me ranger de l'opinion de ces philoſophes qui diſent que c'eſt l'amour qui débrouille le chaos. Que ce ſoit l'amour ou ce qu'il vous plaira, je ne m'en embarraſſe point ; mais je vous prie de croire que je ne ſuis pas auſſi indifférent ſur les ſentimens que j'ai pour vous, & qu'il m'importe beaucoup que vous vouliez vous perſuader de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

Ayez la bonté de faire mes amitiés à notre digne ami.

LETTRE XVI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Bruxelles, 29 Décembre, 1739.

Il n'eſt pas poſſible, après avoir lu la réfutation de Machiavel, de n'en pas remercier V. A. R. C'eſt bien de cet ouvrage que l'on peut dire de ce que l'on diſoit du Télémaque, *que le bonheur du genre humain en naîtroit, s'il pouvoit naître d'un livre* ; j'eſpère, Monſeigneur, que vous nous enverrez la ſuite de ce bel ouvrage.

Mr Algarotti m'a mandé avec quelle surprise il avoit vû V. A. R.; la mienne est qu'il ait pu vous quitter.

Mon respect & mon attachement pour V. A. R. ne tiennent à aucune coutume, mais toutes celles qui me procurent une occasion de l'en assurer me sont précieuses; ainsi je profite de la nouvelle année pour vous réitérer, Monseigneur, les assurances de tous les sentimens avec lesquels je serai toute ma vie, &c.

LETTRE XVII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Bruxelles, 4 Mars, 1740.

JE lis actuellement la suite du bel ouvrage de V. A. R.; mais j'ai trop d'impatience de lui dire combien j'en suis enchantée pour attendre que j'en aye fini la lecture; il faut, Monseigneur, pour le bonheur du monde, que V. A. R. donne cet ouvrage au public; votre nom n'y sera pas, mais votre cachet, je veux dire cet amour du bien public & de l'humanité y sera, & il n'y a aucun de ceux qui ont le bonheur de connoître V. A. R. qui ne l'y doive reconnoître; en lisant l'Anti-Machiavel on croiroit que V. A. R. ne s'est occupée toute sa vie que des méditations de la politique; mais moi qui sais que ses talens s'étendent à tout, j'oserois lui parler de la

métaphysique de Wolf & de Leibnitz, dont je me suis imaginée de faire une petite esquisse en françois, si la lecture des ouvrages de V. A. R. me laissoit assez de témérité pour lui envoyer les miens. Ces idées sont toutes nouvelles pour les têtes françoises, & peut-être qu'habillées à notre mode, elles pourroient réussir; mais il faudroit l'éloquence & la profondeur de V. A. R. pour remplir cette carrière. Cependant, si vous l'ordonnez, & si vos occupations vous en laissent le temps, j'aurai l'honneur d'en envoyer quelques chapitres à V. A. R.; il me semble que les habitans de Cirey, en quelque lieu qu'ils soient, vous doivent les prémices de leurs travaux, & si V. A. R. daignoit corriger l'ouvrage, je serois bien sûre du succès. Je suis, &c.

LETTRE XVIII.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Berlin, 17 Mars, 1740.

LES ouvrages d'une Dame qui réunit un esprit mâle & profond à la délicatesse & au goût qui est le partage de son sexe, ne sauroient que m'être bien agréables : ce ne sera plus de Wolf, mais ce sera de la bouche de Minerve que je recevrai mes instructions. Il est à croire, Madame, que vous rendrez Wolfiens ceux qui liront votre ouvrage. L'esprit est facile à convaincre lorsque le cœur est touché;

je vous réponds de ma conviction; il ne dépend à présent que de vous de l'entreprendre, en m'envoyant cet abrégé précieux. Il falloit à notre didactique & pesant philosophe allemand le secours d'un génie vif & éclairé comme le vôtre, pour abréger l'ennui de ses répétitions & pour rendre agréable son extrême sécheresse; son or passé par votre creuset n'en deviendra que plus pur.

La réfutation de Machiavel dont votre indulgence m'applaudit, auroit peut-être mieux réussi, si j'avois eu tout le loisir nécessaire: mais il y a quatre mois que je suis ici, c'est-à-dire dans l'endroit du monde le plus tumultueux & le moins propre à ce recueillement d'esprit que demandent des ouvrages réfléchis. J'ai fait une trève avec Voltaire, le priant de m'accorder quelques semaines de délai: après quoi je lui ai promis d'être impitoyable à l'égard des fautes qui me sont échappées dans la composition de cet ouvrage.

Césarion convalescent vous marque lui-même par la lettre ci-jointe combien il est sensible à votre souvenir. Nous parlons de Cirey comme les Juifs de Jérusalem. En effet votre maison mérite bien autant d'être appelée un temple que cet édifice superbe construit par Salomon, à la différence près que souvent la superstition & l'ignorance habitoient les sacrés portiques & le sanctuaire de ces lieux détruits par Titus, & que la sagesse & les plaisirs ont établi leur domicile dans l'aimable maison dont vous & Voltaire êtes les divinités.

Si vous vous appercevez à Bruxelles de quelque légère fumée d'une odeur d'ambre & d'un vent du nord, fouvenez-vous que ce font nos encens, & que vous ne recevez d'aucun lieu de la terre un culte auffi pur & des hommages auffi fincères que le font les nôtres.

Je fuis avec une très-parfaite eftime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIX.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

MONSEIGNEUR, Verfailles, 25 Avril, 1740.

J'ENVOIE enfin à V. A. R. mon Effai de métaphyfique; je fouhaite & je crains prefqu'également qu'elle ait le temps de le lire. Vous ferez peut-être auffi étonné de le trouver imprimé, que j'en fuis honteufe; les circonftances qui l'ont rendu public feroient trop longues à expliquer à V. A. R. J'attends pour favoir fi je dois m'en repentir, ou m'en applaudir, ce que V. A. R. en penfera. Je me fouviens qu'elle a fait traduire fous fes yeux la métaphyfique de Wolf, & qu'elle en a même corrigé quelques endroits de fa main; ainfi j'imagine que ces matières ne lui déplaifent point, puifque elle a daigné employer quelque partie de fon temps à les lire.

V. A. R. verra par la préface que ce livre n'étoit destiné que pour l'éducation d'un fils unique que j'ai, & que j'aime avec une tendresse extrême; j'ai cru que je ne pouvois lui en donner une plus grande preuve qu'en tâchant de le rendre un peu moins ignorant que ne l'est ordinairement notre jeunesse; & voulant lui apprendre les élémens de la physique, j'ai été obligée d'en composer une, n'y ayant point en françois de physique complète, ni qui soit à la portée de son âge; mais comme je suis persuadée que la physique ne peut se passer de la métaphysique, sur laquelle elle est fondée, j'ai voulu lui donner une idée de la métaphysique de Mr de Leibnitz, que j'avoue être la seule qui m'ait satisfaite, quoiqu'il me reste encore bien des doutes.

L'ouvrage aura plusieurs tomes, dont il n'y en a encore que le premier qui soit commencé à imprimer. Je crois qu'il paroîtra vers la pentecôte, & je prendrai la liberté d'en présenter un exemplaire à V. A. R., si elle est contente de ce que j'ai l'honneur de lui envoyer aujourd'hui.

Je m'apperçois que ma lettre est déjà très-longue, & que je n'ai point encore parlé à V. A. R. de ma reconnoissance de la boîte charmante qu'elle m'a fait la grâce de m'envoyer. Je n'ai jamais rien vu de plus joli & de plus agréablement monté; mais V. A. R. me permettra de lui dire qu'il lui manque son plus bel ornement, & que quelque bien qu'elle m'ait traité, je suis très-jalouse du présent dont elle a honoré Mr de Voltaire. Je crois qu'il à déjà

envoyé à V. A. R. sa métaphysique de Newton, & vous serez peut-être étonné que nous soyons d'avis si différent; mais je ne sais si V. A. R. a lu un rabâcheur françois qu'on appelle Montagne, qui en parlant de deux hommes qu'une véritable amitié unissoit, dit: *Ils avoient tout commun, hors le secret des autres, & leurs opinions.* Il me semble même que notre amitié en est plus respectable & plus sûre, puisque même la diversité d'opinion ne l'a pu altérer; la liberté de philosopher est aussi nécessaire que la liberté de conscience. V. A. R. nous jugera, & l'envie de mériter son suffrage nous fera faire de nouveaux efforts. V. A. R. me permettra de la faire souvenir du Machiavel; je m'intéresse à la publication d'un ouvrage qui doit être si utile au genre humain, avec le même zèle que j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XX.

DU PRINCE ROYAL.

MADAME, Rémusberg, 19 Mai, 1740.

ON ne sauroit lire sans étonnement l'ouvrage d'un profond métaphysicien allemand, traduit & refondu par une aimable Dame françoise. Vous démentez si fort les défauts de votre nation, que je crois que je puis vous disputer avec quelque fonde-

ment à la France votre patrie, & si vous ne faites pas l'honneur aux Germains d'être Allemande tout-à-fait, du moins vous doit-on compter parmi ces intelligences supérieures que produisent toutes les nations, qui font un corps ensemble, & qu'on peut nommer des citoyens de l'univers. La France n'a produit jusqu'à nos jours que des femmes d'esprit, ou des pédantes. Les Rambouillet, les Deshoulières, les Sévigné ont brillé par la beauté de leur génie & la finesse de leurs pensées: les Dacier étoient savantes, mais rien de plus. Vous nous faites voir un phénomène bien plus extraordinaire, & l'on peut dire, sans blesser votre modestie, que les sciences que vous possédez, & votre façon de penser & de vous exprimer, sont autant supérieures à celles de ces dames, que l'est le génie de Voltaire à celui de Boileau, ou celui de Newton à celui de Descartes. Vos institutions physiques séduisent, & c'est beaucoup pour un livre de métaphysique. S'il m'est permis de vous dire mon sentiment sans déguisement, je crois qu'il y a quelques chapitres où vous pourriez resserrer le raisonnement sans l'affoiblir, & principalement celui de l'étendue, qui m'a paru tant soit peu diffus. Vous me ferez d'ailleurs plaisir & honneur de m'envoyer tout l'ouvrage achevé. On ne sauroit assez vous encourager dans ce goût si rare que vous avez pour les sciences. J'espère que la facilité avec laquelle vous y faites des progrès si merveilleux encouragera les dames à vous suivre, & qu'elles renonceront enfin à ce mi-

férable goût pour le jeu qui les avilit, & qui assurément ne peut que les rendre méprisables.

J'ai connu par la correspondance de Mr de Voltaire qu'il étoit ami tolerant, & que seroit l'amitié sans indulgence & sans politesse. La haine exerce un pouvoir tyrannique sur les esprits, elle fait des esclaves; mais l'amitié veut que tout soit libre comme elle; il lui faut le cœur, mais elle est indifférente sur les opinions & les sentimens de l'esprit. Si l'on considère d'ailleurs ce que c'est que les opinions & les sectes, on verra que ce sont des points de vue différens d'un même objet apperçu par des yeux presbytes ou myopes: ce sont des combinaisons de raisonnemens qu'une bagatelle souvent fait naître & qu'un rien détruit; ce sont des saillies de notre imagination, plus ou moins vive, plus ou moins bridée; c'est donc le dernier excès de la déraison que de renoncer à l'amitié d'une personne, parce qu'elle avoit cru que le soleil tourne autour du monde, & qu'elle est persuadée à présent que c'est le monde qui tourne du soleil. Je pense que lorsqu'on aime véritablement, l'amitié ne doit point être altérée par la maladie de l'ami; qu'il ait la petite vérole ou qu'il soit hypocondre, cela n'y changera rien, d'autant plus que le nœud de l'amitié n'est ni la santé du corps, ni la force du raisonnement.

Je vous demande bien pardon, Madame, de mon bavardage; je me flatte que ce sera la Marquise du Châtelet, qui lira ma lettre, & non pas l'auteur de

la métaphyfique, entouré d'algèbre & armé d'un compas; je ne puis vous envoyer rien de femblable aux admirables ouvrages que je tiens de votre fagacité & de vos bontés. Il ne me refte qu'à vous affurer que j'ai plus que des raifons fuffifantes pour être avec une très-parfaite eftime,

Madame,

Votre très-fidèle ami & admirateur.

LETTRE XXI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Bruxelles, 11 Juin, 1740.

PERMETTEZ-MOI de venir joindre ma joie à celle de vos états, & de l'Europe entière. Je me préparois à répondre à la lettre philofophique dont le Prince Royal avoit bien voulu m'honorer; mais je ne puis parler aujourd'hui à V. M. que des vœux que je fais pour elle, & du refpect avec lequel je fuis, &c.

LETTRE XXII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Bruxelles, 14 Juillet, 1740.

J'ESPÈRE que Mr de Camas aura rendu compte à V. M. du plaisir que j'ai eu de le voir, & de m'entretenir avec lui de tout ce qu'elle a déjà fait pour le bonheur de son peuple, & pour sa gloire. V. M. peut aisément s'imaginer combien il y a eu de questions à essuyer ; je puis vous assurer que j'ai trouvé le jour que j'ai passé avec lui bien court, & que je ne lui ai pas dit la moitié de ce que j'avois à lui dire, quoique nous ayons toujours parlé de V. M. Je vois par le choix qu'elle a fait de Mr de Camas, & de ses compagnons, qu'elle se connoît aussi bien en hommes qu'en philosophie. Je n'ai guères connu d'homme plus aimable, & qui inspire plus la confiance ; aussi n'ai-je pu m'empêcher de lui laisser voir le désir extrême que j'ai d'admirer de près V. M. Nous en avons examiné ensemble les moyens, & j'espère qu'il en aura écrit à V. M. Il y en avoit un, qui n'est plus à présent en mon pouvoir ; je m'en console dans l'espérance que le voyage de V. M. à Clèves me mettra à portée de lui faire ma cour, & de ne devoir cette satisfaction qu'à mon attachement pour V. M. & au désir extrême que j'ai de l'en assurer moi-même. Je rou-

gissois d'en avoir l'obligation à d'autres, & il me suffit que V. M. daigne le désirer pour que je fasse l'impossible pour y parvenir.

V. M. doit bien croire que puisque le commencement des Institutions de physique ne lui a pas déplu, je vais presser la fin de l'impression, & j'espère les présenter à V. M., si j'ai le bonheur de la voir cet automne. Mais, Sire, il faut que je vous dise que le cœur me saigne de voir le genre humain privé de la réfutation de Machiavel, & je ne puis trop rendre de grâces à V. M. de la bonté qu'elle a de m'excepter de la loi générale, & de m'en promettre un exemplaire ; c'est le don le plus précieux que V. M. puisse me faire. Je ne crois pas que l'édition s'en achève en Hollande ; mais j'imagine que V. M. en fera tirer quelques exemplaires à Berlin, & qu'elle n'oubliera pas alors la personne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage ; je ne connois rien de mieux écrit ; & les pensées en sont si belles & si justes, qu'elles pourroient même se passer des charmes de l'éloquence. J'espère que V. M. sera servie comme elle le désire, & que ce livre ne paroîtra point. Mr de Voltaire ira même en Hollande, si sa présence y est nécessaire, comme je le crains infiniment ; car les libraires de ce pays-là sont sujets à caution, & je puis assurer V. M. qu'il ne lui fera jamais de sacrifice plus sensible que celui de ce voyage ; j'espère cependant encore qu'il pourra s'en dispenser.

V. M. a ſans doute bien des admirateurs qu'elle ne connoît point; mais je ne puis cependant finir cette lettre ſans lui parler d'un des plus zélés, qui m'appartient de fort près, & que Mr de Camas a vu ici; c'eſt Mr du Chaſtellet, fils du Colonel des gardes du grand Duc; il a paſſé exprès à Bareith en venant de Vienne ici, pour avoir le plaiſir de parler de V. M. & de connoître la princeſſe ſa ſœur; il en eſt parti comblé des bontés que l'on a eues pour lui dans cette cour, & le cœur tout plein de *Frédéric*. Madame la Margrave lui a donné un air de la compoſition de V. M.; nous l'avons fait exécuter, & je travaille à l'apprendre, car la muſique de V. M. eſt bien ſavante pour un goſier françois, & je ne déſirerois de perfectionner le mien que pour chanter ſes ouvrages, & ſes louanges. V. M. eſt à préſent occupée à recevoir les hommages de ſes ſujets de Pruſſe; mais j'eſpère qu'elle eſt bien perſuadée qu'on ne lui en rendra jamais de plus ſincères & de plus reſpectueux que celle qui a l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Bruxelles, 11 Août, 1740.

SI le bonheur de voir V. M. & de connoître celui que j'admire depuis ſi long-temps n'étoit pas la choſe du monde que je déſire le plus, ce ſeroit celle que je craindrois davantage. Ces deux ſentimens ſe combattent en moi; mais je ſens que le déſir eſt le plus fort, & que quelque choſe qu'il puiſſe en coûter à mon amour-propre, j'attends l'honneur que V. M. me fait eſpèrer avec un empreſſement égal à ma reconnoiſſance. J'ai recours à votre aimable Céſarion, & je le ſupplie, lui qui me conno t, de bien dire à V. M. que je ne ſuis point telle que ſa bonté pour moi me repréſente à ſon imagination, & que je ne mérite tout ce qu'elle daigne me dire de flatteur que par mon attachement & mon admiration pour V. M.

Croirez-vous, Sire, qu'à la veille de recevoir la grâce dont V. M. veut m'honorer, j'oſe lui en demander encore une autre? Mr de Valory a mandé à Mr de Voltaire, & les gazettes le diſent preſque, que V. M. honorera la France de ſa préſence; je ne cherche point à pénétrer ſi le Miniſtre & le gazetier ont raiſon; mais j'oſe repréſenter à V. M. que Cirey eſt ſur ſon chemin, & que je ne me con-

folerois jamais, si je n'avois pas l'honneur d'y recevoir celui à qui nous y avons si souvent adressé nos hommages. J'ai prié Mr de Kayserling d'être mon intercesseur auprès de V. M. pour m'en obtenir cette grâce : les grandes ames s'attachent par leurs bienfaits, c'est-là mon titre pour obtenir de V. M. la grâce que j'en espère.

V. M. ne fait point sans doute de grâce à demi ; ainsi j'ose espérer qu'elle ne mettra point de bornes à celle qu'elle m'accorde, & qu'elle me mettra à portée de profiter de tous les momens qu'elle daigne m'accorder ; j'implore encore ici l'intercession de Césarion, avec lequel j'entre dans des détails que je n'ose faire à V. M.

Je travaille à me rendre digne de ce que V. M. veut bien me dire sur l'ouvrage dont j'ai pris la liberté de lui envoyer le commencement. Il est fini depuis long-temps, & j'espère le présenter à V. M. J'ai le dessein de donner en françois une philosophie entière dans le goût de celle de Mr Wolf, mais avec une sauce françoise. Je tâcherai de faire la sauce courte ; il me semble qu'un tel ouvrage nous manque ; ceux de Mr Wolf rebuteroient la légèreté françoise par leur forme seule ; mais je suis persuadée que mes compatriotes goûteront cette façon précise & sévère de raisonner, quand on aura soin de ne les point effrayer par les mots de lemmes, de théorèmes, & de démonstration, qui nous semblent hors de leur sphère, quand on les emploie hors de

la géométrie. Il eſt cependant certain que la marche de l'eſprit eſt la même pour toutes les vérités; il eſt plus difficile de la démêler & de la ſuivre dans celles qui ne ſont point ſoumiſes au calcul; mais cette difficulté doit encourager les perſonnes qui penſent, & qui doivent toutes ſentir qu'une vérité n'eſt jamais trop achetée. Je crains de prouver le contraire à V. M. par cette énorme lettre, & que quelque vrai que ſoit mon reſpect & mon attachement pour elle, V. M. n'ait pas la patience d'aller juſqu'aux aſſurances que prend la liberté de lui en réitérer, &c.

LETTRE XXIV.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Fontainebleau, 10 Octobre, 1740.

J'AI partagé bien ſenſiblement le plaiſir que Mr de Voltaire a eu d'admirer de près le Marc-Aurèle moderne; les lettres qu'il m'écrit ne ſont pleines que des louanges de V. M., & du bonheur qu'il y a à paſſer ſes jours auprès d'elle.

J'ai pris le temps qu'il eſt occupé à exécuter en Hollande les ordres de V. M., pour venir faire un tour à la cour de France, où quelques affaires m'appeloient, & où j'ai voulu juger par moi-même de l'état de celles de Mr de Voltaire; il a eu l'honneur d'en parler à V. M.; il n'y a rien de poſitif contre lui; mais une infinité de petites aigreurs accumulées

peuvent faire le même effet que des torts réels. Il ne tiendroit qu'à V. M. de dissiper tous les nuages, & il suffiroit que Mr de Camas ne cachât point les bontés dont V. M. l'honore, & l'intérêt qu'elle daigne prendre à lui; je suis bien certaine que cela suffiroit pour procurer à Mr de Voltaire un repos dont il est juste qu'il jouisse & dont sa santé a besoin. Je ne doute pas que V. M. ne lui donne cette nouvelle marque de ses bontés, & qu'elle ne fasse aujourd'hui par Mr de Camas ce qu'elle daigna faire par Mr de la Chétardie dans un temps où nous n'osions pas même en prier V. M. Louis XII disoit qu'un Roi de France ne devoit point venger les injures d'un Duc d'Orléans; mais je suis persuadée que V. M., faite pour surpasser en tout les meilleurs Rois, pense qu'un Roi de Prusse doit protéger ceux que le Prince Royal honoroit de son amitié. Je suis bien affligée de me trouver à une autre cour qu'à celle de V. M.; j'espère toujours que je pourrai satisfaire quelque jour le désir extrême que j'ai de l'admirer moi-même, & de l'assurer de vive voix du respect & de l'attachement avec lesquels je suis, &c.

LETTRE XXV.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Bruxelles, 24 Décembre, 1740.

MON devoir & mon attachement pour V. M. m'ordonnent également de l'assurer de mon respect au commencement de la nouvelle année. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Versailles, 2 Juin, 1742.

IL m'est impossible de contenir ma joie, & de ne la pas marquer à V. M.; les bontés dont elle m'honore m'autorisent à prendre cette liberté, & à joindre ma voix au concert de louanges qui retentit ici au nom de V. M. Nous lui devons les avantages de la guerre, & je me flatte que nous lui devrons encore ceux de la paix; pour moi qui ai le bonheur d'avoir la première connu & admiré V. M., je serai toute ma vie celle qui prendrai le plus de part à sa gloire, & qui serai avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXVII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Paris, 7 Mai, 1743.

LES bontés dont V. M. m'honore m'autorifent à prendre la liberté de lui faire part du mariage de ma fille avec Mr le Duc de Montenero Caraffa. V. M. fait bien que fi mes vœux avoient été exaucés, ç'auroit été à fa cour qu'elle auroit paffé fa vie, & ç'eût été un bonheur dont j'aurois été bien jaloufe; je ne perds cependant point l'efpérance d'admirer quelque jour de près celui auquel j'ai voué depuis long-temps l'attachement le plus refpectueux & le plus inviolable. C'eft avec ces fentimens & le plus profond refpect que je ferai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVIII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Paris, 2 Janvier, 1744.

LES occafions d'affurer V. M. de mon refpect & de mon attachement me font trop précieufes pour ne pas profiter de celle que m'offre le commencement de l'année. Je ne fais ce qu'on peut y fouhaiter à V. M.; il me femble qu'on ne peut défirer pour

Achille que les années de Neſtor. Pour moi, Sire, je déſire que V. M. continue de m'honorer de ſes bontés, & qu'elle ſoit bien perſuadée du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Cirey, 30 Mai, 1744.

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. une nouvelle édition de quelques pièces qu'elle a daigné recevoir avec bonté, lorſqu'elles parurent pour la première fois; les occaſions de faire ma cour à V. M. me ſont trop précieuſes pour en négliger aucune. J'eſpère qu'elle recevra avec ſa bonté ordinaire ce nouvel hommage que je rends plus encore au philoſophe qu'au roi.

Si j'oſois, je ſupplierois V. M. de me permettre de lui témoigner la joie que je reſſens de voir S. A. R. la Princeſſe Ulrique remplacer par ſes talens la Reine Chriſtine; elle étoit ſeule digné de remplir le trône de cette illuſtre Reine. Je ſuis avec l'attachement le plus inviolable & le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXX.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

SIRE, Bruxelles, 8 Septembre, 1744.

JE ne ſais ce qui m'afflige le plus, ou de ſavoir V. M. malade, ou de perdre l'eſpérance de lui faire ma cour; j'eſpère qu'elle me ſaura quelque gré du ſacrifice que je lui fais, & que la préſence de celui qui vous rendra cette lettre (& que j'eſpère que V. M. ne gardera pas long-temps) lui prouvera mieux que tout ce que je pourrois lui dire le reſpect & l'attachement avec leſquels je ſuis, &c.

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET

M. DE FONTENELLE.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DE M. DE FONTENELLE.

LETTRE I.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, Janvier 29, 1731.

LES attentions d'un homme de votre mérite percent toujours; ce font des rayons de foleil qui fe font jour à travers les nuages, & il n'y a que votre modeftie feule qui puiffe vous rendre fi retenu fur vous-même; mais fi vous commettez une injuftice envers votre perfonne, n'en faites pas du moins à l'égard des autres. Soyez fûr, Monfieur, qu'un

mot de votre part eſt plus flatteur pour moi que les vœux d'un millier d'autres perſonnes; & ſoit qu'il en revienne quelque choſe de plus à ma vanité, ou que je me repoſe ſur la ſincérité de vos paroles, il eſt toujours certain que le compliment que vous venez de me faire à l'occâſion du renouvellement de l'année, eſt de tous ceux que j'ai reçus celui qui m'a le plus fait de plaiſir. Je vous prie, ne vous en tenez pas ſimplement, Monſieur, aux complimens, & ne ſoyez pas ſi chiche de quelques penſées & de quelques coups de plume que je vous demande inſtamment. Je ſuis dans le préjugé que deux mots de votre part m'inſtruiront plus ſur les matières de philoſophie que la lecture des in-folio les plus redoutables. Accommodez-vous, je vous prie, à cette opinion, & n'épargnez point le papier. Vous me devez quelque choſe pour le grand cas que je fais de vous (ou vous le devez plutôt à vous-même). Mais enfin il me ſemble que l'eſtime d'un étranger vous doit être aſſez précieuſe pour l'entretenir, en lui donnant toujours de nouveaux ſujets de l'augmenter. Je ſuis, avec une très-parfaite eſtime,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE II.

DE M. DE FONTENELLE.

MONSEIGNEUR, Paris, 20 Mars, 1737.

IL y a présentement bien des années qu'Alexandre alla visiter Diogène dans son tonneau, & je crois qu'il est à propos que ces traits-là soient rares, comme ils le sont effectivement; car en même temps que les princes qui font tant d'honneur aux philosophes en font de plus grands princes, il est à craindre que les philosophes n'en soient moins philosophes. J'en fais, Monseigneur, l'expérience par moi-même. Depuis qu'il a plu à V. A. R. de me faire dire que mon nom & mes ouvrages étoient connus d'elle, je sens que ma vanité en est fort augmentée. Elle a tant de fondement pour cette fois-ci, que je n'entreprendrai point de la combattre, comme j'aurois fait peut-être en de moindres occasions. Un autre sentiment auquel je ne puis trop me livrer, c'est l'extrême reconnoissance que je dois à la bonté de V. A. R. & qui accompagnera toujours le profond respect avec lequel je suis, &c.

LETTRE III.

DE M. DE FONTENELLE.

MONSEIGNEUR, Paris, 10 Juillet, 1737.

JE n'ai pas osé faire plutôt à V. A. R. mes très-humbles remercîmens sur la lettre dont elle m'a honoré. J'ai eu peur qu'un prince qui pense si différemment de presque tous les autres princes, ne fût pas aussi flatté qu'ils le sont d'ordinaire de l'excès d'empressement que les courtisans affectent de leur marquer en toute occasion, & j'ai cru qu'il falloit se conduire avec vous, Monseigneur, à peu-près comme avec un très-honnête homme d'un rang beaucoup inférieur. Je suis sans vanité très-mauvais courtisan, & je serois même fâché qu'on me soupçonnât de l'être, parce qu'il me semble que ce seroit me soupçonner de bien des vices & surtout de fausseté. Je vis hier un Suisse, dont je ne pus savoir le nom, parce qu'il me vint voir seul; il venoit de voyager en Allemagne; je le fis parler sur ce pays-là, & tout naturellement il vous donna des louanges simples, sans aucun tour, sans intérêt, & qu'assurément il ne croyoit pas qui vous dussent revenir. Je défierois bien toute votre cour de vous en donner d'une aussi bonne espèce. Surtout votre amour pour les sciences plaisoit fort à mon Suisse, qui ne se donnoit pourtant pas pour savant. Je sentis que ma vanité me sollicitoit de lui dire que j'avois l'honneur d'être

connu de V. A. R. & même d'en avoir reçu une lettre; je réſiſtai à ce mouvement-là, mais je crains qu'il n'y ait encore beaucoup de vanité à me vanter d'un ſi grand effort de modeſtie. Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

DE M. DE FONTENELLE.

MONSEIGNEUR, Paris, 29 Septembre, 1737.

On a dit anciennement qu'il faudroit pour le bonheur des Etats que les philoſophes fuſſent rois, ou que les rois fuſſent philoſophes. Mais ſeroit-ce la même choſe des deux façons? Pour moi, je crois qu'il y a de la différence. Que les philoſophes ſoient rois, voilà de pauvres gens à qui la tête va tourner, ou du moins j'en ai grande peur. Que les rois ſoient philoſophes, ce ſont des gens que leur bonne conſtitution a ſauvés d'un grand péril, & que je ſuis ſûr qui feront des merveilles. *Qui poteſt capere, capiat.*

Pour la philoſophie qui ne regarde que l'univers, & non pas nous, elle n'eſt pas fort difficile, & de très-petits hommes y peuvent être de grands hommes. Deſcartes & Newton en ont certainement été deux, du moins en ce ſens-là, & je ne prétends nullement en exclure un autre. J'ai eu l'audace de faire leur parallèle dans un des volumes que l'académie des ſciences donne tous les ans au public; & pour le

parallèle de leurs ſyſtêmes en particulier, je l'ai fait dans un grand nombre de ces volumes, & le ferai encore apparemment, car cela ne vient que trop ſouvent à propos. L'*Attraction* ſur laquelle V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger particulièrement, n'eſt point du tout de mon goût, je l'avoue : je ne puis croire que ce ſoit-là le mot d'énigme, à moins que ce mot ne dût être une énigme lui-même. Si un devin m'eût dit dans ma jeuneſſe, où je voyois l'attraction coulée à fond honteuſement, que je devois la voir revenir ſur l'eau pompeuſe & triomphante, j'aurois cru qu'il m'annonçoit une vie de pluſieurs ſiècles, & une nouvelle inondation de barbares. Le retour de cette attraction-là ſera quelque jour un morceau bien curieux, &, à ce que je crois, peu honorable dans l'hiſtoire de la philoſophie. Après une pareille révolution il n'y a rien qu'on ne puiſſe ou eſpérer ou craindre.

Je vous ennuierois, Monſeigneur, ſi je ſuivois cela plus loin. Et en effet ce n'eſt pas une matière à traiter par lettres. Il vaut mieux que je paſſe à vos brunes, que je ſuis ravi qu'elles ſoient contentes de moi, & d'autant plus que je ſoupçonne qu'il y en aura bien quelqu'une à qui j'aimerois mieux avoir fait ma cour qu'à toutes les autres. Je l'aſſurerois ici de mes très-humbles reſpects, ſi j'oſois. Je n'ai jamais cru que la philoſophie & l'amour fuſſent auſſi incompatibles qu'on le dit ordinairement. Que l'un prenne un peu ſur l'autre, c'eſt-à-dire l'amour ſur la philoſophie (car aſſurément ce ne ſera pas la philo-

ſophie

ſophie qui prendra ſur l'amour), hé bien, il n'y aura pas grand mal; on en ſera plus aimable, & ſouvent on en vaudra mieux. Il y a ici une attraction plus proprement dite que l'autre, & qui fait des merveilles. J'en raiſonnerois auſſi plus volontiers, mais je tomberois de même dans l'inconvénient de trop diſcourir, & ſelon toutes les apparences d'en parler à qui en fait plus que moi, qui ſuis tout-à-fait hors d'exercice.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

DE M. DE FONTENELLE.

SIRE, Paris, 23 Juin, 1740

JE croyois qu'à votre avénement à la couronne je n'aurois qu'à féliciter V. M. ſur l'attente où étoit l'Europe entière de tout ce que promettoient vos grandes qualités, & les commencemens de votre vie. Mais j'apprends de toutes parts que votre caractère, impatient de ſe développer, a éclaté dès les premiers momens de votre règne, & par des diſcours, & par des actions véritablement dignes d'un Roi. Vous voilà donc engagé, Sire, & plus que jamais; mais malheureuſement vous ne l'êtes qu'à ſuivre vos

inclinations naturelles. Pourquoi ne puis-je pas efpérer de jouir pendant toute fa durée du beau fpectacle que vous allez donner au monde ? J'ofe me flatter que j'y aurois été bien fenfible.

Je fuis avec le plus profond refpect, &c.

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET

M. ROLLIN.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET DE

M. ROLLIN.

LETTRE I.

DE M. ROLLIN.

MONSEIGNEUR, Paris, 9 Février, 1737.

LES termes me manquent pour témoigner à V. A. R. la vive reconnoissance dont m'a pénétré l'honneur qu'elle m'a fait de se souvenir de moi, & de me prévenir d'une manière si noble & si obligeante. Ce que vous avez ordonné qu'on me déclarât de votre part, Monseigneur, au sujet de mes ouvrages, est le témoignage le plus flatteur que je pusse souhaiter. Le comble des vœux d'un auteur, est de se voir estimé & loué par un Prince d'un goût

ſi délicat, & qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élégance, de juſteſſe & de dignité. C'eſt pourtant, Monſeigneur, ce qui me touche le moins dans ce qu'il vous a plu d'écrire à mon ſujet. La bonté & l'effuſion de cœur avec laquelle V. A. R. s'exprime, & un vif amour du bien public qui paroît animer tous ſes ſentimens, me rempliſſent d'une bien plus juſte admiration, parce que ce ſont-là les grandes vertus d'un Prince. Tout ce que je dois craindre, Monſeigneur, c'eſt que ce bon cœur & cet amour du bien public ne vous aient aveuglé en ma faveur. Mais, quand cela ſeroit ainſi, je me donnerois bien de garde de ſonger à vous tirer d'erreur. J'ai trop d'intérêt à conſerver une eſtime qui m'eſt ſi glorieuſe. J'oſe dire, Monſeigneur, que je la mérite, non par mes ouvrages, mais par la reſpectueuſe reconnoiſſance & la profonde vénération avec leſquelles j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

DE M. ROLLIN.

MONSEIGNEUR, Paris, 9 Février, 1737.

SOUFFREZ que je prenne la liberté de préſenter à V. A. R. le onzième volume de mon Hiſtoire Ancienne. Le bon accueil qu'elle a fait à ceux qui l'ont précédé, me donne lieu d'eſpérer qu'elle voudra bien encore recevoir favorablement celui-ci.

Je souhaite fort, Monseigneur, qu'il puisse soutenir auprès de vous la réputation de ses aînés. Je me trouve heureux de pouvoir fournir à V. A. R. quelque lecture capable de l'amuser agréablement dans des momens de loisir, dont elle sait faire un si bon usage. Il est rare de trouver des princes qui aient un goût si marqué pour tout ce qui regarde les belles-lettres & les sciences. Outre le plaisir qu'elles vous causent, Monseigneur (& en est-il un plus doux & plus solide?), elles vous rendent avec usure une partie de l'honneur que vous leur faites, en vous procurant l'estime & l'admiration de tous ceux qui apprennent avec quelle ardeur & quel succès vous vous y appliquez. La naissance fait les princes, mais le mérite seul fait les grands princes. Celui de cultiver & de protéger les sciences & les savans, n'en est pas un médiocre; & quand il se trouve joint aux autres grandes qualités, il ne contribue pas peu à en relever le prix & l'éclat, comme on le voit dans le second Scipion l'Africain. Vous ne me saurez pas mauvais gré, Monseigneur, de vous comparer à cet illustre Romain, dans l'éloge duquel les historiens font entrer ce goût exquis pour les belles-lettres qui vous est commun avec lui, & qui vous distingue de presque tous les princes de notre temps. J'y trouve bien mon intérêt; puisque c'est ce goût exquis qui m'a procuré les témoignages d'estime, j'ai pensé dire & d'amitié, que vous m'avez donnés d'une manière si touchante. J'en conserverai toute ma vie une vive reconnoissance, & je serai toujours

gloire d'être avec un profond respect & un parfait dévouement, &c.

LETTRE III.

DE M. ROLLIN.

MONSEIGNEUR, Sans date.

JE me rendrois indigne de toutes les bontés que V. A. R. a eues jusqu'ici pour moi, si je manquois à vous témoigner la part que j'ai prise à tout ce que le Roi votre père a fait tout récemment en votre faveur. Toutes les grandeurs, toutes les fortunes du monde ne sont rien sans la paix de l'ame, & sans une certaine douceur intime que répand dans le cœur une union parfaite entre des personnes que la nature & le sang lient ensemble par des nœuds si étroits. Je souhaite, Monseigneur, que cette union, qui fait tout le bonheur de la vie, aille toujours en croissant, & ne laisse rien dans votre esprit qui en puisse troubler la tranquillité & la joie.

V. A. R. ne se trouvera-t-elle point à la fin importunée & accablée de mes livres, qui vont si fréquemment se présenter devant elle? S'ils deviennent trop libres & trop hardis, j'ose le dire, Monseigneur, c'est votre faute, & la suite du trop bon accueil que vous leur faites. Reçus si gracieusement par un Prince que son goût exquis pour les sciences & pour toutes les productions de l'esprit ne distingue & ne relève

pas moins que ſa haute naiſſance, ils croient valoir quelque choſe, & paroiſſent avec confiance devant V. A. R. J'ai intérêt qu'elle les ſouffre toujours avec la même patience & la même bonté.

Mais ne dois-je pas craindre moi-même d'en abuſer en prenant la liberté, Monſeigneur, de faire paſſer ſous vos yeux les programmes de pluſieurs exercices qu'un jeune homme de qualité a ſoutenus dans un collége dont j'ai été long-temps Principal. Ce jeune homme porte un nom bien connu dans notre hiſtoire. C'eſt un prodige, & je n'ai jamais rien vu de ſemblable, ni qui en approchât. Dans ces exercices, qui ſe ſont faits devant de nombreuſes aſſemblées, je l'ai interrogé toujours à l'ouverture du livre, & ſouvent en me contentant de lui lire moi-même pluſieurs endroits des auteurs grecs, qu'il expliquoit très-bien en me les entendant ſeulement lire. Outre ce qui eſt indiqué dans les programmes, il a vu en hébreu les cent premiers pſeaumes de David, & les deux premiers livres des Rois. Comme cette étude eſt étrangère à celle des belles-lettres, auxquelles on ſe borne dans les colléges, on ne lui a permis d'y mettre par jour qu'un ſeul quart d'heure. Ce jeune homme eut treize ans accomplis la veille du dernier exercice qu'il a ſoutenu.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, toutes mes importunités & toutes mes impoliteſſes. Elles ne diminuent rien du profond reſpect & du parfait dévouement avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

DE M. ROLLIN.

MONSEIGNEUR, Paris, 27 Août, 1738.

V. A. R., par les marques d'eftime & de bonté qu'elle m'a données jufqu'ici, m'a mis en droit de lui préfenter avec confiance tous les ouvrages que je pourrai compofer dans la fuite. Je prends donc la liberté, Monfeigneur, de vous envoyer les deux derniers tomes de l'Hiftoire Ancienne, & le premier de l'Hiftoire Romaine. J'ai grand intérêt que ce nouvel ouvrage trouve auprès de V. A. R. un accès auffi favorable que le premier. Les lettres obligeantes qu'il vous a plu de m'écrire au fujet de l'Hiftoire Ancienne, ont été pour moi l'approbation la plus flatteufe que je puffe fouhaiter. Beaucoup de perfonnes à qui je les ai lues, m'ont fort preffé de les rendre publiques en les joignant à mes livres, & j'y étois affez porté de moi-même. Peut-être, Monfeigneur, que l'amour-propre, qui eft bien fubtil, m'infpiroit ce défir; car rien ne pouvoit me faire plus d'honneur. Il me femble pourtant que mon principal motif étoit de faire connoître, dans tous les pays où mes livres font portés, un Prince qui penfe & parle en prince, & qui, à toutes les autres qualités dignes de fa naiffance, en joint une affez rare, Monfeigneur, dans les perfonnes de votre rang, qui eft d'aimer les belles-lettres & les fciences, de les cultiver avec

goût & ſuccès, ſans préjudice aux devoirs eſſentiels de leur état, de protéger & d'honorer ceux qui en font profeſſion, & par-là de les porter à ſe rendre de plus en plus utiles au public. C'étoient-là, Monſeigneur, ſi je ne me trompe, mes vues. Mais le reſpect que je dois à V. A. R., & la crainte de lui déplaire, m'ont arrêté tout court. Les mêmes raiſons m'ont empêché de donner communication de ces lettres par écrit, à qui que ce ſoit, quoique j'en aie été fort ſollicité, excepté à la Reine ſeule, qui, après m'en avoir demandé la lecture, a ſouhaité que je lui en donnaſſe copie. Que ne devrois-je point faire, & quels intérêts ne devrois-je point ſacrifier pour me conſerver l'eſtime d'un Prince, qui, oubliant ce qu'il eſt & ce que je ſuis, m'a prévenu avec une bonté & une amitié (car j'oſe me ſervir de ce terme) dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR, 11 Septembre, 1738.

VOUS vous êtes ſi fort attiré ma confiance par l'Hiſtoire Ancienne que vous avez écrite, que je ſuis perſuadé de l'excellence de tout ce qui ſortira de votre plume. J'attends vos nouveaux ouvrages avec toute l'impatience d'un lecteur affamé de bonne

lecture ; très-peu capable de leur donner du poids par mes suffrages, je n'ai de capacité que pour en sentir les beautés, & pour les admirer. Je vous remercie en particulier du plaisir que me procurent vos soins, & de ce que vous voulez bien m'envoyer vos nouveaux ouvrages. Je souhaite de tout mon cœur que le Thucydide de notre siècle puisse voir prolonger le fil de ses jours comme ceux du Roi Ezéchias. Ce vœu vous paroîtra peut-être intéressé par la part que je prends aux ouvrages que vous publierez ; mais je puis vous assurer que l'estime que j'ai pour votre personne n'y participe pas moins. Un sage historien est un phénix bien rare, & ce que je puis souhaiter de mieux aux grands hommes de ce siècle, c'est que dans les âges futurs ils trouvent des Rollins pour écrire leur histoire. Puissiez-vous jouir long-temps de l'estime de vos contemporains, & me procurer maintes & maintes fois le plaisir de vous remercier, & d'applaudir à vos nouveaux ouvrages ! Je vous envisage, vous autres savans, comme ceux qui doivent servir de phare & de fanal au foible genre humain, comme des étoiles qui doivent nous éclairer dans toutes sortes de sciences, & comme des hommes qui pensent pour nous, tandis que nous agissons pour eux. Jugez donc, Monsieur, si je me départirai jamais de l'estime véritable avec laquelle je suis, Monsieur Rollin, votre très-affectionné ami.

LETTRE VI.

DE M. ROLLIN.

MONSEIGNEUR, Paris, 10 Juin, 1739.

QUOIQUE V. A. R. connoiſſe parfaitement l'Hiſtoire dont je prends la liberté de lui envoyer le ſecond tome, qui ſera bientôt ſuivi du troiſième, je me perſuade néanmoins que les grandes qualités des héros qu'elle vous remet ſous les yeux, & qui ſont ſi fort de votre goût, vous en rendent toujours la lecture agréable & nouvelle. Vous y reconnoîtriez une grande reſſemblance de caractère entre V. A. R. & pluſieurs des plus fameux Romains, ſi votre modeſtie ne vous rendoit diſtrait ſur ce point. Ils connoiſſoient bien en quoi conſiſtent la ſolide gloire & la véritable grandeur, & ils ne ſe laiſſoient pas éblouir par le vain éclat de certaines qualités & de certaines avantages extérieurs, qui peuvent exciter l'admiration du vulgaire, mais qui dans le fond ne rendent point les hommes plus eſtimables, parce qu'à proprement parler c'eſt par le cœur que les hommes ſont tout ce qu'ils ſont. Les lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, me paroiſſent toutes remplies de ces ſentimens. Je les garde très-ſoigneuſement comme un titre de nobleſſe pour moi, & une preuve bien glorieuſe des marques d'eſtime & de conſidération que mes ouvrages m'ont attirées de

votre part. Quoique je m'en ſente peu digne, comme je compte n'en être redevable qu'à votre bonté, j'eſpère que V. A. R. voudra bien me les continuer. Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & le plus parfait dévouement, &c.

LETTRE VII.

DU PRINCE ROYAL.

MONSIEUR ROLLIN, Sans date.

JE ſuis étonné de la rapidité étonnante avec laquelle vous travaillez à l'Hiſtoire Romaine dans un âge où le cours ordinaire de la nature nous permet à peine de vivre. Vous inſtruiſez donc encore le public lors même que vous ſemblez déjà enjamber l'éternité ? Vous me ferez croire tout ce que l'antiquité a feint du chant harmonieux des cygnes avant leur mort. L'Hiſtoire Romaine de Mr Rollin me ſemblera un phénomène plus merveilleux que tout ce que la fable rapporte, & il ſera conſtant que la vivacité de votre compoſition, & l'excellence de vos ouvrages ne ſe démentiront aucunement malgré le poids des années & le fardeau de l'âge ; il en eſt ainſi que de ces fleuves qui ne coulent jamais plus rapidement qu'à meſure qu'ils s'éloignent plus de leur ſource.

J'ai admiré les progrès du jeune Guesclin; j'ignore s'il est parent de ce fameux Bernard Guesclin, dont le nom ne périra jamais tant que l'on conservera l'idée de l'honnêteté & de la valeur. Peut-être que ce jeune homme fera avec le temps autant d'honneur aux lettres que son parent en a fait à l'épée. Il est plus d'un chemin pour arriver à la gloire. La carrière des héros est brillante, mais elle est teinte de sang humain; celle des savans est moins imposante, mais elle conduit également à l'immortalité; & il est plus doux d'instruire le genre humain que d'être l'artisan de sa destruction.

Il n'est point extraordinaire que vous qui m'avez instruit tant de temps, preniez part à ce qui m'arrive, & que vous participiez à ma satisfaction; c'est ce que je devois attendre de vos sentimens: je n'en suis cependant pas moins reconnoissant, & je regrette de renfermer en moi ce qui pourroit vous en être un témoignage, vous assurant que je suis avec bien de l'estime, votre affectionné, &c.

LETTRE VIII.

DE M. ROLLIN.

SIRE, Paris, 17 Juin, 1740.

QUAND ma vive reconnoissance pour toutes vos bontés ne m'engageroit pas à témoigner à V. M. la part que je prends avec toute l'Europe à son avé-

nement à la couronne, je me croirois obligé de le faire pour l'intérêt & comme au nom des belles-lettres & des sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées en quelque sorte avec vous sur le trône, & je ne doute point que V. M. ne se propose de les faire régner avec elle dans ses états, en les y mettant en honneur & en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement : c'est la joie que je sais qu'aura V. M. de faire le bonheur des peuples que la providence vient de confier à ses soins. Permettez moi de le dire à mon tour. Les lettres, Sire, dont V. M. m'a honoré, & que je conserve bien soigneusement, m'ont fait connoître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles sentimens, qui sait en quoi consiste la vrai grandeur d'un Prince, & qui a appris par sa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'est un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône que pour veiller de-là sur toutes les parties de son royaume ; pour y établir l'ordre, & y procurer l'abondance ; & surtout pour employer son autorité à y faire connoître & respecter celui de qui seul elle la tient, & de qui elle a l'honneur de tenir la place sur la terre. *Les richesses, la gloire, la puissance sont en ses mains. C'est lui qui donne le conseil, la prudence, la force. C'est par lui que les rois règnent, & que les législateurs rendent la justice.* Qu'il

lui

lui plaiſe, Sire, de vous combler, vous & tout votre royaume, de ſes plus précieuſes bénédictions; &, pour les renfermer en un mot, qu'il lui plaiſe de vous rendre *un Roi ſelon ſon cœur!* C'eſt ce que je ne ceſſerai de lui demander pour vous, perſuadé que je ne puis mieux témoigner avec quel profond reſpect & quel parfait dévouement je ſuis, &c.

LETTRE IX.

DE M. ROLLIN.

SIRE, Paris, 22 Juillet, 1740.

MES livres oſent paroître devant votre trône, avec quelque crainte à la vérité, mais avec encore plus de confiance. Ils ne ſe préſentent pas néanmoins devant V. M. pour en être lus, mais ſeulement pour en être vus, & pour lui faire ma cour. Bien d'autres ſoins vous occupent maintenant. Inſtruit à fond des actions vertueuſes & des grandes qualités des rois, tant anciens que modernes, vous ſongez, Sire, à les égaler, &, s'il ſe peut, à les ſurpaſſer. L'Europe paroît attendre de V. M. qu'elle lui donnera le modèle d'un prince attentif à remplir exactement tous les devoirs de la royauté: & ils ſont grands! C'eſt l'agréable eſpérance dont ſe flatte auſſi, &c.

LETTRE X.

DE M. ROLLIN.

SIRE, Paris, 14 Septembre, 1740.

JE prends encore une fois la liberté d'écrire à V. M., en lui envoyant l'édition *in-quarto* de mon Traité des Etudes, qui sera bientôt suivie de l'Histoire Ancienne. Quelque honneur & quelque plaisir que me fassent les lettres de V. M., je ne dois pas abuser de la bonté qu'elle a de répondre régulièrement aux miennes, & je me crois obligé désormais à ménager avec plus de soin que je n'ai fait jusqu'ici un temps devenu si nécessaire & si précieux pour tout un royaume. Mes livres feront donc mes lettres. Ils vous parleront pour moi; & quand vous y lirez de belles actions de quelque grand prince, V. M. supposera, s'il lui plaît, que ce sont de ma part autant de complimens pour elle, ou du moins autant de vœux. Je les chargerai de vous bien témoigner mon respect, ma vénération, ma reconnoissance, & surtout mon tendre attachement: car cette expression me devient permise. V. M. non-seulement me permet, mais m'ordonne de l'aimer toujours. Et comment pourrois-je ne le pas faire? Comment pourrois-je n'être pas vivement touché & attendri de l'effusion de cœur avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire depuis votre avénement à la couronne? Les rois ne se piquent pas d'ordinaire d'avoir

des amis, & il eſt rare qu'ils en aient de véritables. L'intervalle qu'ils mettent entr'eux & le reſte des hommes, eſt trop grand pour donner lieu à l'amitié, laquelle en effet ſuppoſe une ſorte d'égalité. V. M. n'en uſe pas ainſi. Elle deſcend du trône juſqu'à ſon ſerviteur, & par-là trouve le moyen de le mettre de niveau avec elle, pour en faire ſon ami. Oui, Sire, je le ſerai toute ma vie. Mais c'eſt trop peu pour moi : que me reſte-t-il encore de temps à vivre ? Je ſouhaite l'être pendant toute l'éternité. Cet unique vœu dit beaucoup de choſes. Je ſuis avec des ſentimens que je ne puis exprimer avec aſſez de force & d'énergie, &c.

LETTRE

DU

ROI DE PRUSSE

M. ALGAROTTI.

LETTRE

DU

ROI DE PRUSSE

M. ALGAROTTI.

Rémusberg, 19 Mai, 1740.

A MA Muse vive & légère
Ne fais pas trop d'attention;
Mes vers ne sont faits que pour plaire,
Et non pour la dissection.

Vous entrez dans un détail des épîtres que je vous ai renvoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microscope des traits grossiers, qu'il ne faut voir que de loin & d'une manière superficielle. Je me rends trop justice pour ne pas savoir jusques où s'étendent mes forces. Indépendamment de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles épîtres, l'une sur la nécessité de l'étude, & l'autre sur l'infame de la fausseté; j'y ai ajouté un conte,

fur un mort qu'on n'a point enterré, parce qu'un prêtre avoit promis fa réfurrection. Le fond de l'hiftoire eft vrai au pied de la lettre, & femblable en tout à la manière dont je l'ai rapportée, l'imagination a achevé le refte.

Vous qui naquîtes dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des Dieux,
Qui l'apprîtes dès la nourrice,
Jugez avec plus de juftice
De mes vers négligés & fouvent ennuyeux.
Entouré de frimats, environné de glace,
La lyre tombe de mes mains.
Non, pour cultiver l'art d'Horace,
Il faut un plus beau ciel & de plus doux deftins.

Je fuis perfuadé que la vie de Céfar que vous compofez, fera honneur à ce vainqueur des Gaules.

Ce généreux ufurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages,
Qu'à Rome au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

Comme je m'apperçois des délais de Piné, j'ai pris la refolution de faire imprimer l'Anti-Machiavel en Hollande; & je vous prie en même temps de vous informer combien coûteroient tous les caractères d'argent les plus beaux que l'on ait, & qui font la collection d'une imprimerie complète. J'ai envie de les acheter, afin de faire imprimer la Henriade fous mes yeux.

De la bavarde renommée
Prenant les ailes & la voix,
Du cygne de Cirey je loûrai les exploits.
La Henriade relimée,
De nouvelles beautés ſans ceſſe ranimée;
Juſqu'aux Bracmanes de Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera je le prévois.

Je ne ſais que répondre à votre charmante gazette, ſinon que la nôtre juſqu'à préſent ne fournit que des ſujets triſtes, & qu'elle pourroit, comme je l'imagine & le crains, fournir dans peu des matières encore plus tragiques. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que nous n'avons point de bals ni de maſcarades, que nous ne conquérons point de royaumes, mais auſſi n'avons-nous point de guerre. C'eſt à préſent le temps de notre ſommeil & de l'inaction; il faut croire que lorſqu'il aura duré ſon période, un autre lui ſuccédera. Je ſais bien que pour ce qui me regarde, je ſouhaite avec beaucoup d'empreſſement que mon temps vienne de vous revoir. Vous êtes trop aimable pour qu'on puiſſe vous connoître ſans vous déſirer. Faites donc, je vous prie, que je puiſſe bientôt me ſatisfaire, & ſoyez perſuadé que je ſuis plein d'eſtime & d'amitié pour vous. Adieu.

00100376

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016